



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



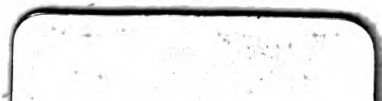
M.S.

3.500

Vet. Fr. III B. 91



32





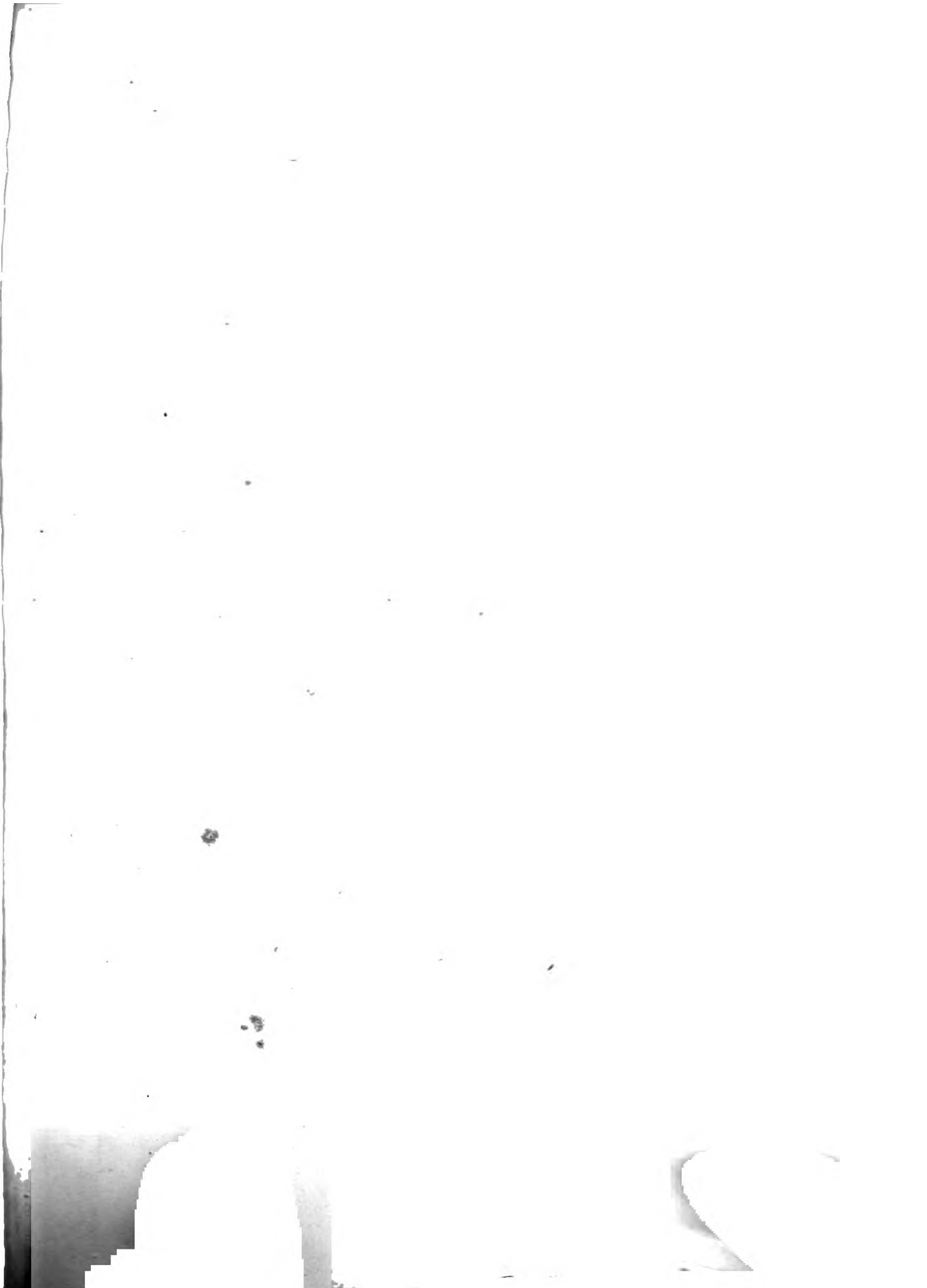
M.S.

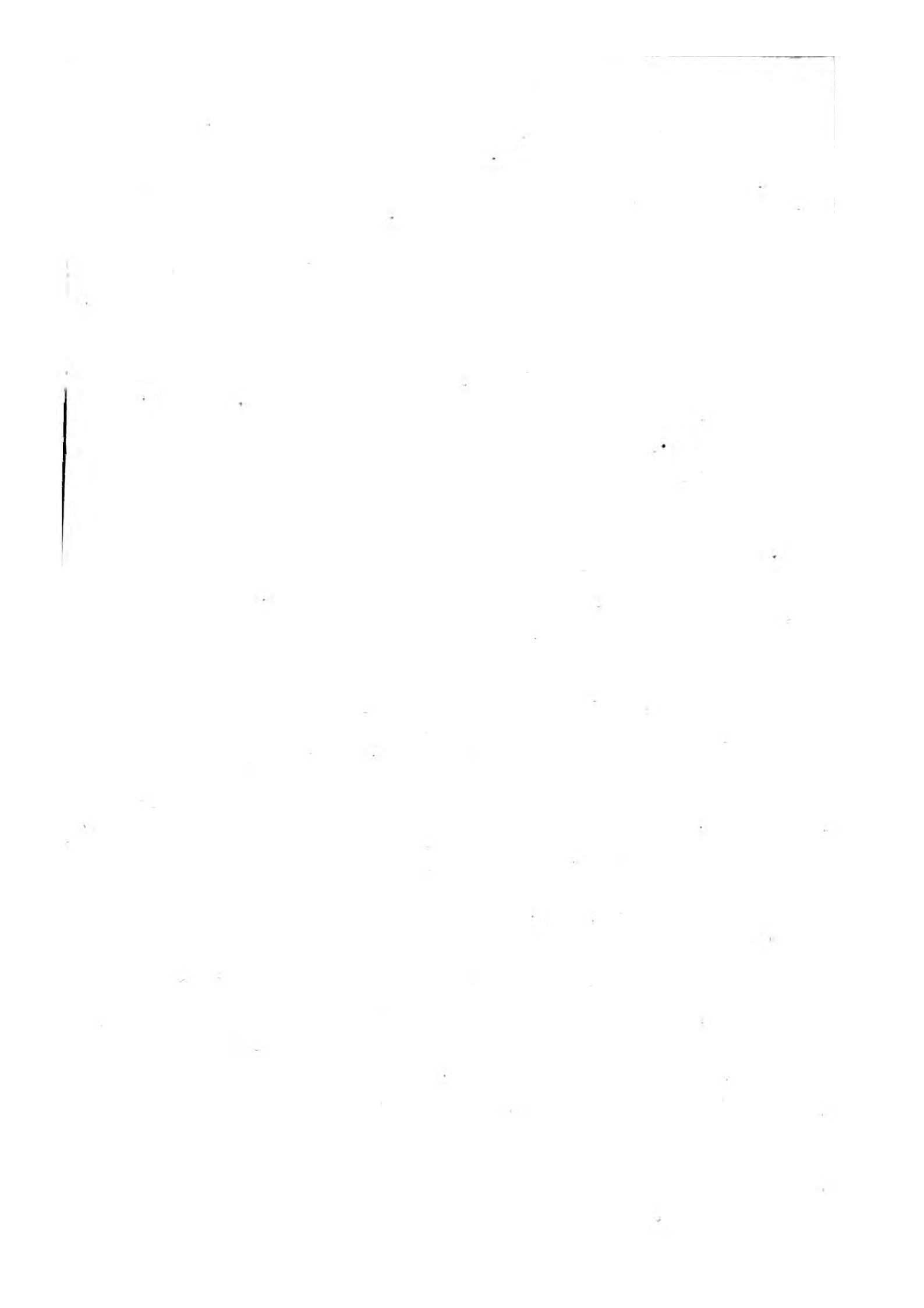
3.500

Vet. Fr. III B. 91



32





Jouvenin d'Antony
à Monsieur Martin - G.
P. G. G.

PENSEROSA.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,

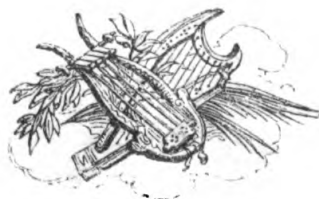
RUE DE VAUGIRARD, N° 9.

PENSEROSA.

POÉSIES NOUVELLES,

PAR

MADAME LOUISE COLET.



PARIS.

H. L. DELLOYE, ÉDITEUR,

PLACE DE LA BOURSE, N° 13.

—∞—

1840.

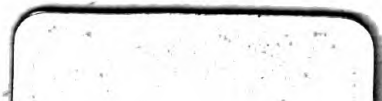
M.S.

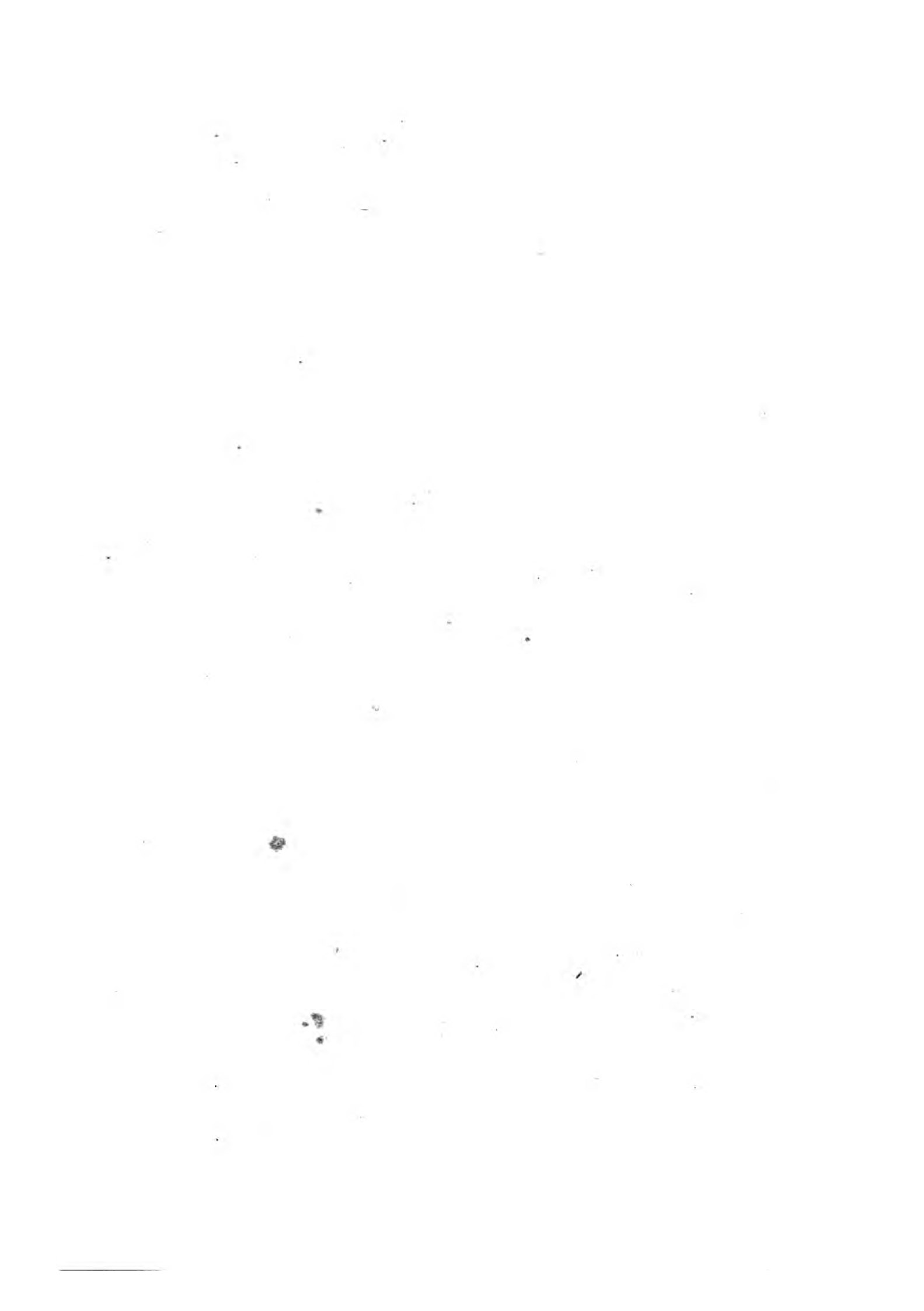
3.500

Vet. Fr. III B. 91



32





Jeuneur d. l'anteur
à Monsieur Martin - Co.

J. Co.

PENSEROSA.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,

RUE DE VAUGIRARD, n° 9.

PENSEROSA.

POÉSIES NOUVELLES,

PAR

MADAME LOUISE COLET.



PARIS.

H. L. DELLOYE, ÉDITEUR,

PLACE DE LA BOURSE, N° 13.

—∞—

1840.

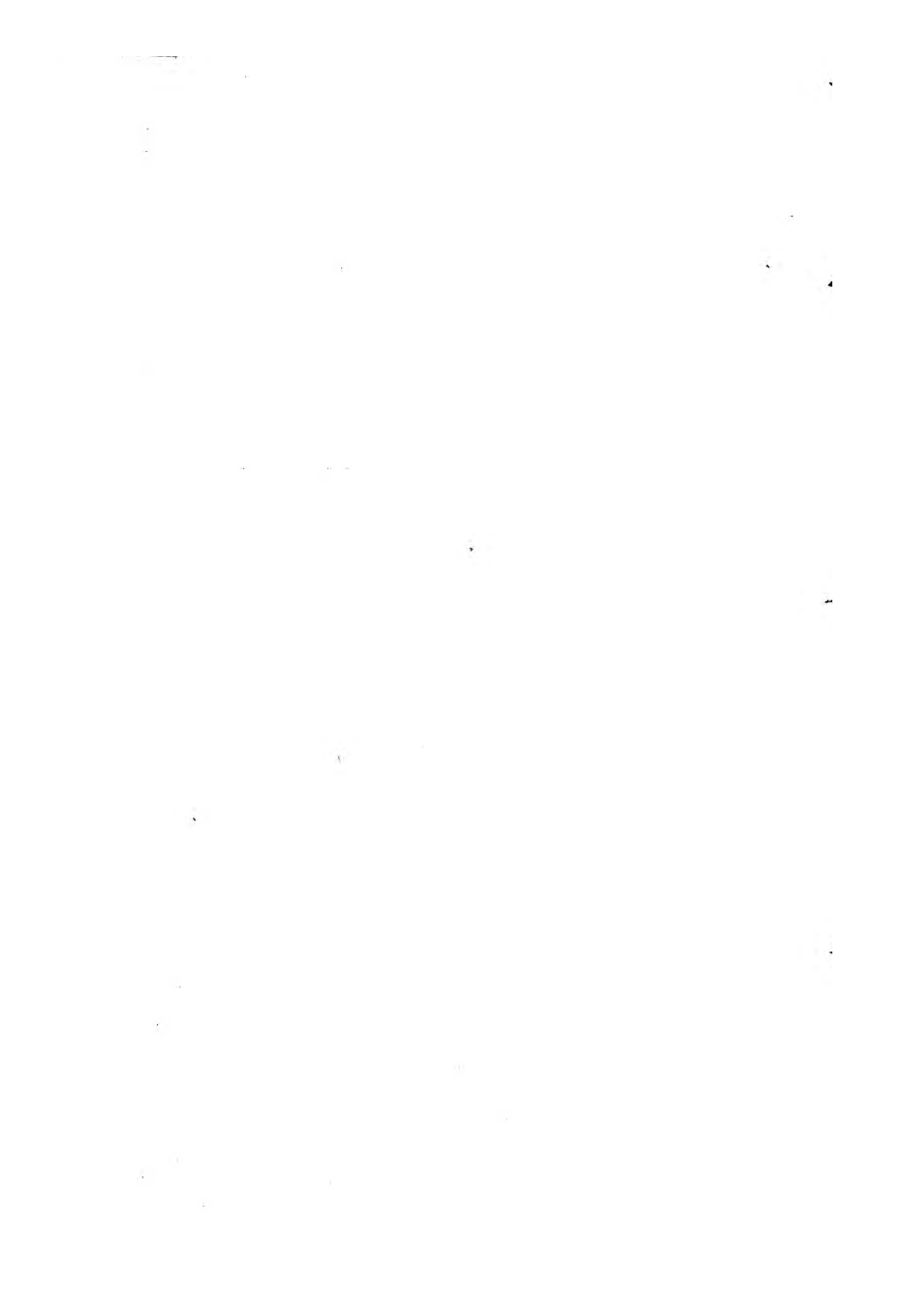


I.

PENSEROSA.

. . . . May at last my weary age
Find out the peaceful hermitage,
The hairy gown and mossy cell,
Where I may sit and rightly spell
Of every star that heaven doth show,
And every herb that sips the dew;
Till old experience do attain
To something like prophetic strain.—
 These pleasures, Melancholy, give,
And I with thee will choose to live.—

MILTON (*Il Penseroso*).



I.

**Le marbre le plus pur créé par Michel-Ange
Est un jeune guerrier triste et beau comme un ange ;
L'artiste l'a sculpté languissamment assis
A l'angle du tombeau de l'un des Médicis ;**

Il rêve, il est empreint d'une vague souffrance ;
C'est le génie en deuil de la belle Florence
Qui revit immortel sous ce puissant ciseau,
Et que le peuple ému nomma PENSEROSO !
Ce marbre est devenu pour toute l'Italie
Le symbole sacré de la mélancolie ;
Penseroso, c'est l'ange aux sublimes douleurs,
Qui sent fléchir son âme et qui retient ses pleurs ;
C'est le divin patron devant lequel s'arrête
L'artiste voyageur, le pèlerin poète ;
C'est l'idéal aimé de tout cœur qui souffrit,
Emblème dont Milton a deviné l'esprit,
Quand poète sans nom il quitta l'Angleterre,
Et passa dans Florence, ignoré, solitaire ;
Le soir il s'asseyait en face du tombeau,
Il souriait en frère à ce marbre si beau :
Son douloureux génie et son âme abattue
Semblaient se révéler dans la blanche statue ;

Les luttes de l'esprit qui le faisaient rêver,
Sur ce front Michel-Ange avait su les graver.
Pour donner à son œuvre une empreinte aussi triste,
Autant que le poète avait souffert l'artiste ;
Et Milton inspiré par ce marbre touchant,
Fit sur Penseroso son plus sublime chant.

Michel-Ange et Milton, la forme et la parole,
Ont de Penseroso consacré le symbole.

Un soir, vous me contiez cette histoire de l'art,
Et je vous écoutais de l'âme et du regard,
Demeurant près de vous, dans la molle attitude
Où me berce la Muse aux jours de solitude,
Je rêvais.... Sur ma main ma tête se posa ;
Vous me dites alors : « *Siete Penserosa* ;

« De ce marbre inspiré l'image se reflète
« Sur votre jeune front de femme et de poète ;
« Vous avez son air triste et son regard penseur,
« Et Michel-Ange en vous eût reconnu sa sœur! »

Penserosa ! ce nom , poétique baptême ,
De mes chants douloureux est devenu l'emblème ;
Il les révélera , comme un accent plaintif
Parfois révèle une âme au monde inattentif.

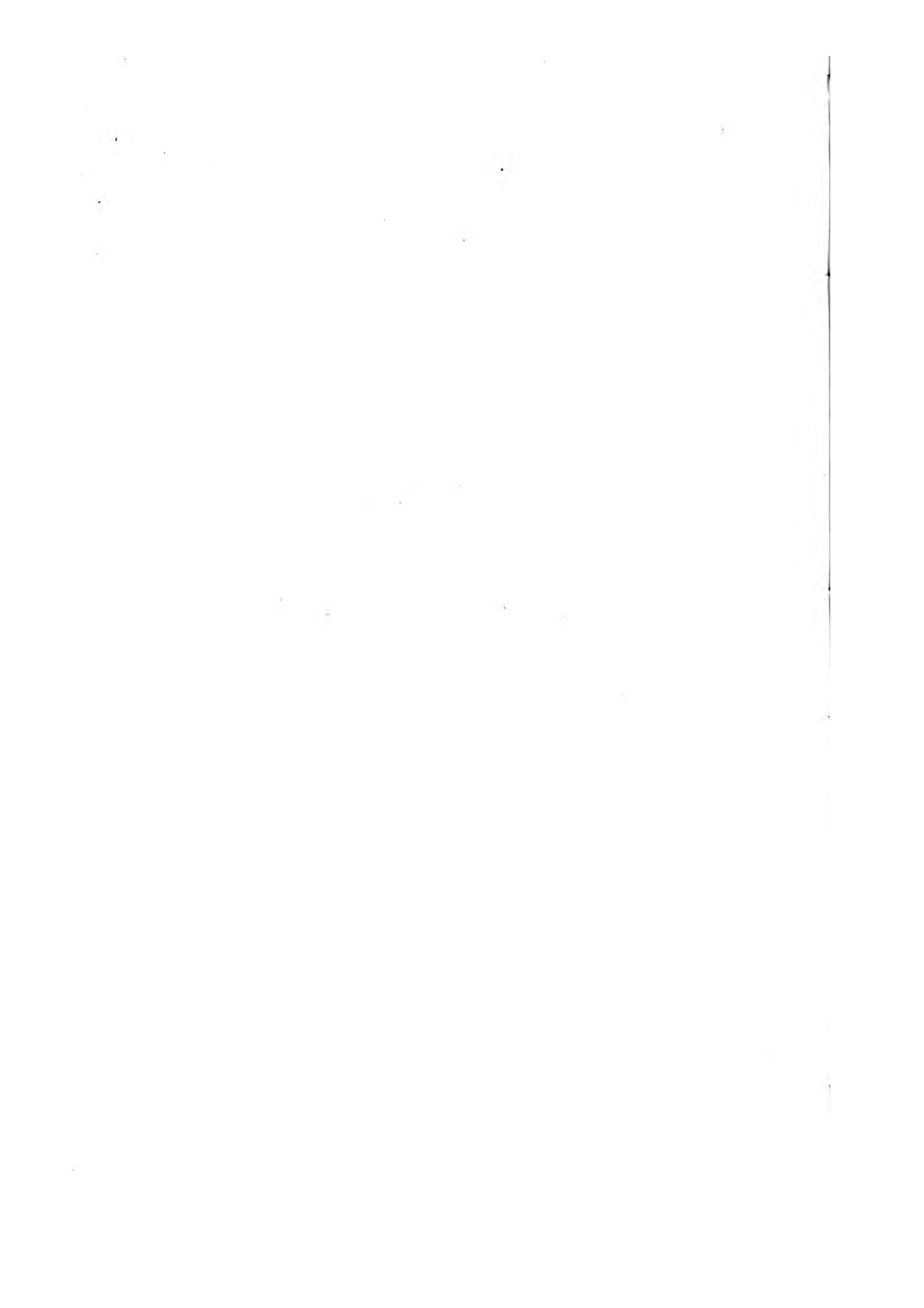
Paris, 22 juillet 1839.

II.

GROS

ET

LÉOPOLD ROBERT.



II.

GROS

ET

LÉOPOLD ROBERT.

IMPRESSION DU SALON DE 1836.

Qu'avaient-ils pour mourir, dit la foule mouvante,
En s'arrêtant pensive auprès de leurs tableaux,
Et pourquoi projeter sur leur gloire vivante
L'ombre de leurs tombeaux ?

L'un avait-il au ciel vu pâlir son étoile ?
A l'autre avait-on dit : « Tu n'iras pas plus loin, »
Pour qu'ils aient du cercueil tous deux levé le voile,
Et soient morts sans témoin ?

L'auréole à ton front s'était-elle ternie ,
Vieillard, n'avais-tu plus de souffle fécondant ?
La douleur venait-elle éteindre ton génie ,
Jeune homme au cœur ardent ?

Quoi ! tous les deux sont morts avant que l'heure sonne,
Sans qu'au vieillard la gloire ait parlé du passé ,
Et sans que l'espérance ait montré la couronne
Au jeune homme insensé !

Insensé ! car le ciel avait mis dans ton âme
L'aliment immortel qui devait la nourrir,
Et tu pouvais puiser à des sources de flamme
Sans jamais les tarir.

Mais, de ce feu divin qui t'animait naguères,
Le foyer s'éteignit, et de ton cœur altier
L'amour qui n'est qu'un jeu pour les âmes vulgaires
S'empara tout entier.

Cet amour qu'ici-bas l'indifférence paie,
Sentiment tyrannique, ardent, italien,
Et qui laisse dans nous une éternelle plaie
Quand on rompt son lien.

Pâles hommes du nord, vous qui n'avez dans l'âme
Qu'un amour passager, frivole, abâtardi,
Oh ! vous ne savez pas ce qu'est l'amour de flamme
Des enfants du midi !

Toi, tu l'avais appris sous le ciel de Venise,
Où des rêves d'artiste avaient conduit tes pas,
Où s'élevait ta gloire à la France promise,
D'où tu ne revins pas !!!

L'amour qui t'a tué n'a laissé sur la terre
Que des traces d'un jour, de vagues souvenirs ;
Il s'est enseveli comme un sanglant mystère
Sous le Pont des Soupirs.

Mais nous pouvons encor comprendre son ravage,
Son angoisse poignante et ses mornes douleurs,
Car tu les as gravés dans ton dernier ouvrage,
Le Départ des Pécheurs.

Là, de ton noir chagrin tout a le caractère,
Chaque homme porte un front d'où l'espoir est tombé,
Chaque femme succombe à sa douleur austère,
Comme la Niobé.

Le vieillard et l'enfant n'ont pas même un sourire,
L'un se souvient encor, l'autre a tout deviné ;
Le vieillard voit la tombe, et l'enfant semble dire :
« Pourquoi donc suis-je né ? »

14 GROS ET LÉOPOLD ROBERT.

Et comme fatigués par le travail de vivre,
Sur la mer orageuse ils s'élancent toujours,
En demandant à Dieu que la mort les délivre
Du fardeau de leurs jours.

Oh! non, ce n'est point là le pêcheur d'Italie,
Qui, libre, insoucieux comme le flot mouvant,
Accepte sa misère en chantant, et l'oublie
Sous un ciel énervant.

C'est le dernier tableau du peintre qui succombe,
En laissant sa douleur empreinte dans son art :
C'est l'adieu de Gilbert, c'est l'hymne de la tombe
Dernier chant de Mozart!!!

L'amour a tué le jeune homme ;
Mais toi qu'avec respect on nomme ,
Toi , le peintre de l'Empereur ,
Toi qui semblais fait à sa taille
Pour ranimer chaque bataille
Où son aigle planait vainqueur ;

Toi qui , grand de sa grande vie ,
L'as retracée et l'a suivie
Aux Pyramides , à Jaffa ,
Partout où la suivra l'histoire ,
Partout où du fils de la gloire
Le bras ou l'âme triompha ;

Toi qui , lorsque l'Europe unie ,
Vint dérober à ton génie ,

Les hauts faits de Napoléon ,
Dédaignant toute œuvre frivole
Immortalisas la coupole
De son sublime Panthéon ;

Qu'avais-tu pour mourir, toi qui vivais de gloire
Comme le jeune artiste avait vécu d'amour ?
A la tienne est-il vrai que tu cessas de croire ,
Et que tu dis un jour :

« Puisqu'à mes cheveux blancs on ravit la couronne ,
Qu'on la jette brillante à d'autres jeunes fronts ,
Qu'on veut tuer mon nom... que l'oubli m'environne ;
Place aux vivants ! mourons ! »

Est-il vrai qu'on ait vu la critique mordante
Étouffer sous son poids ton génie enchaîné,
Semblable à ce manteau de plomb lourd dont le Dante
Accablait le damné?

La gloire était ta vie et tu la crus éteinte,
Et tu maudis le monde, et lassé de souffrir,
A côté de l'oubli tu vis la mort sans crainte,
Et tu voulus mourir.

Comme des criminels, en secret et dans l'ombre,
Méconnus, délaissés, ils ont long-temps gémi,
Puis ils sont morts tous deux, morts d'un désespoir sombre
Sans un dernier ami.

Malheur à ceux qui les frappèrent !

A la femme qui n'aima pas !

A la foule d'où s'échappèrent

Des mots qui donnent le trépas !

Paris, 1836.

III.

PARIS.

III.

PARIS.

Quand je vais triste et seule, et que, dans le ciel gris,
Je suis quelque nuage errant sur les toitures,
Et, comme ces draps noirs qu'on met aux sépultures,
Couvrant des boulevards les arbres rabougris;

Lorsqu'au bourdonnement de ce chaos qui passe ,
De ce peuple encombrant l'horizon et l'espace ;
De ces milliers de bruits dans l'air se confondant
Comme un cri de blasphème immense et discordant ,
Je marche , et que ma vue est tristement frappée
Par cette Babylone à la vie occupée ,
A la vie où la chair est tout et l'esprit rien ,
Où le mal triomphant aux pieds foule le bien ,
Où la plèbe se rue au plaisir qui l'appelle ,
Où jouir est le mot que toute langue épelle ,
Où les hommes parqués comme de vils troupeaux ,
Vont dévorant leurs jours sans bonheur ni repos ,
Quand toutes ces maisons où la lumière monte
Se pavant le soir pour le crime ou la honte ,
Et que la poésie en sa virginité
En voit sortir fardé , par l'art ou la beauté ,
Le vice.... saltimbanque immonde qui s'étale
Et vend tout pour de l'or dans cette capitale ;

Alors, ce faux Paris, ce Paris idéal,
Que je rêvais si grand sous mon beau ciel natal,
Se dissout à mes yeux comme un trompeur mirage;
Et le Paris réel accable mon courage.
Craintive, je voudrais, m'enfuyant au désert,
Sortir de cet abîme où j'ai longtemps souffert;
Je voudrais, nivelant tous ces amas de pierres,
Sur la mer, sur le ciel, reporter mes paupières,
Loin de ces lieux impurs, qu'on dit civilisés,
Sentir le souffle frais de nos vents alizés
Glisser dans mes cheveux, dilater ma poitrine,
M'empreindre des parfums de la vague marine....
Je voudrais m'élancer ainsi qu'un jeune faon,
Libre, sur les rochers où je bondis enfant.

Puis, lorsque sous mon toit rêvant ainsi je rentre,
Et que, près du foyer mon âme se concentre,

Je pleure en me disant que je ne pourrais plus
Séparer mon cœur pur de ces cœurs dissolus ;
Que l'art, la poésie, et les splendeurs que j'aime,
Se retrouvent au fond de cette fange même,
Qu'il faut, pour en tirer quelques parcelles d'or,
Dans cet abîme impur long-temps plonger encor ;
Que tout génie humain acceptant ce mélange,
A, sur ce sol ardent, brûlé ses ailes d'ange,
Et que, pour satisfaire un rêve de l'orgueil,
Je dois fendre la mer sans regarder l'écueil.

Et pourtant je le sens, ce cœur qui s'interroge
Repousserait l'encens et l'éclat de l'éloge,
S'il pouvait retrouver cet amour maternel,
Amour qui vient des cieux, amour seul éternel,
Amour que j'ai perdu, qui me manque à toute heure,
Qui prendrait la moitié des tourments dont je pleure,

Amour actif et saint qui veillerait sur moi ,
Quand au bord du volcan je marche avec effroi !
Oh ! que je fus coupable et que je suis punie !
Mon Dieu ! j'avais ma mère, et vous m'aviez bénie
De son amour profond, et je n'ai bien compris
Qu'après l'avoir perdu quel en était le prix.
Pour l'arracher une heure au marbre de la tombe ,
Mon Dieu, que de mon front toute couronne tombe,
Que ces biens qu'appelait mon désir insensé
S'éloignent pour toujours, mon cœur en est lassé ;
Que ces rêves d'orgueil que la jeunesse couve
S'éteignent dans mon sein, mais que je la retrouve !

Oh ! que je sente encor se poser sur mon front
Ces baisers maternels qui le rafraîchiront !
Que je l'entende enfin, cette voix d'une amie ,
Pour moi depuis trois ans étouffée, endormie !

Une heure, une heure encor que je puisse la voir,
Tendre vers moi ses bras prêts à me recevoir,
Et je m'y jetterai!... Puis, nous irons ensemble
Dans le champ qu'elle aimait et qu'ombrage le tremble,
Au bout de l'aqueduc, où la source à couvert
Dérobe ses flots purs sous le feuillage vert;
Où l'aubépine en fleurs s'étend comme un blanc voile,
Où le trèfle naissant de boutons d'or s'étoile;
Puis, nous irons cueillir aux branches des pommiers,
Les fruits que le soleil a mûris les premiers.
Nous irons secourir aux moissons, aux vendanges,
Les pauvres qui diront : « Ces femmes sont des anges. »
Et j'oublierai le monde, attachée à ses pas,
Le monde qui distrait du bonheur qu'on n'a pas.

IV.

DOLORÈS.

« Cette jeune fille richement parée, si belle, mais si triste, me dit-il, se nomme Dolorès ; elle assiste à toutes nos fêtes sans y prendre part. Elle est toujours pâle et rêveuse comme vous la voyez ; on soupçonne, ajouta-t-il bien bas, que c'est une fille naturelle du roi. Connait-elle le secret de sa naissance ? On pourrait le croire à l'expression douloureusement orgueilleuse de ses traits. Mais n'essayez pas de lui parler, elle vous répondrait avec dédain ou garderait le silence. » A peine m'eut-il quitté que je m'approchai de Dolorès, et lui adressai respectueusement la parole.

(Extrait d'un roman espagnol.)

IV.

DOLORÈS.

Vous n'aimez pas le bal et vous restez assise
Lorsque mille danseurs que l'orchestre électrise
Glissent autour de vous en groupes variés ;
Quoi ! vous ne sentez pas des ailes à vos pieds ;

Jamais on ne vous voit rieuse et bondissante,
Vous jeter dans les flots de la foule dansante,
Et dans ce tourbillon volant sans le savoir,
Ne finir qu'au matin le bal ouvert le soir.
Dans le monde pourtant vous êtes attirée,
Vous y venez toujours calme, belle et parée,
Charmant tous les regards mais les dédaignant tous.
On dirait que ce monde est un désert pour vous.
Votre âme habite-t-elle alors une autre sphère?
Ah! s'il en est ainsi, que venez-vous donc faire
Dans nos fêtes? Pourquoi porter avec orgueil
Parmi nos fronts joyeux, un front couvert de deuil?
Elle me répondit, courbant sa tête pâle,
Sur son frêle éventail de vélin et d'opale :
« Dans un monde où l'amour se montre sans pudeur,
La tristesse est pour tous un signe de froideur,
Nul ne sait deviner la joie intérieure
Rayonnant dans un cœur qu'une espérance effleure,

On ne lit pas dans l'âme, heureuse tristement,
Si le front ne trahit l'idéal sentiment.
Parmi vous quand on croit que j'étouffe mon âme,
Hélas ! ce que j'éprouve est souvent tout un drame.
Un sourire, un regard qui s'arrêtent sur moi
Font frissonner mon sein d'un ineffable émoi ;
J'espère, illusion d'une âme virginale,
Que parmi les cœurs froids de la foule banale,
Un être me comprend, et que sans nous parler
L'un à l'autre un regard vient de nous révéler,
Puis craignant que le bruit étouffe ma pensée,
Je me tiens à l'écart et la tête baissée,
La fête à mes regards disparaît, je ne vois
Qu'une image de flamme et n'entends qu'une voix ;
Le rêve prend un corps, le fantôme se dresse,
Mon vœu répond au vœu qu'en tremblant il m'adresse :
Le rayon de ses yeux me brûle ; parle-t-il,
Une larme d'amour éclate sous mon cil,

Ainsi qu'aux chants voilés d'une musique molle,
Je me sens énercée aux sons de sa parole,
Et si baissant la voix il murmure à demi
Ces doux mots dont tout cœur une fois a frémi :
« Je t'aime ! » Ah ! c'est alors que le bonheur m'inonde !
Je pleure sans songer aux sarcasmes du monde ;
Autour de moi je sens un souffle ardent courir ;
J'ai deviné la vie et je voudrais mourir,
Car je le sais ; sitôt que mon regard se lève
La fête reparait, mais j'ai perdu mon rêve ! »

« Cette foule, arc-en-ciel aux changeantes couleurs,
Ces lumières, ces voix, ces arômes des fleurs,
Tout ce luxe poignant, vivante poésie
Qui réchauffe le sang et dont l'âme est saisie,
Verse sur mes douleurs l'opium oriental :
C'est un enivrement que je demande au bal,

Enivrement muet que nul cœur ne devine,
Volupté qui me cause une extase divine,
Aliment idéal dont je viens me nourrir,
Et qui me donne encor des forces pour souffrir;
Crédule à cette erreur, en me pensant aimée,
Je sens moins lourdement ma chaîne accoutumée.
Quand je rentre en ma vie où tout est désespoir,
Où nul rayon d'amour n'éclaire mon ciel noir,
Parfois planant sur moi ce souvenir d'une heure,
Rassérène mon front, embellit ma demeure;
Puis quand je l'ai perdu je viens le retrouver
Dans un monde où pour moi jouir n'est que rêver,
Où souffrante et cachée, accomplissant ses phases,
Mon âme voile à tous ses secrètes extases,
Et craintive dérobe un bonheur douloureux
A ceux qui n'y croient pas, parce qu'ils sont heureux!!!

V.

MASTRILLO.

Nella bella città di Terracina
Nacque Mastrillo di sottile ingegno
Stupore al pape e pregiudizio al regno.

(Poëme italien sur Mastrillo.)

V.

MASTRILLO.

Monarque aimé d'un peuple libre,
Je fais, avec mes Calabrois,
Trembler, des Alpes jusqu'au Tibre,
L'Italie et ses petits rois.
Le pape qui craint ma visite
S'enferme dans son Vatican,
Et le roi de Naples s'abrite
Sous les flammes de son volcan.

Partout je jette l'épouvante ;
Le sbire me nomme tout bas ;
Le moine , d'une voix fervente ,
M'implore et ne me maudit pas ;
Car on sait que ma bonne lame
Fend un homme comme on fend l'eau ,
Et les plus braves manquent d'âme
Au nom du brigand Mastrillo.

Je suis le dieu de l'Italie ;
Je l'étreins du haut de ce mont ;
A mes pieds elle s'humilie ,
Et pour moi tombent de son front
Ses fleurs , ses femmes sans pareilles ,
Ses arts , ses trésors , et je sens
Toute la terre des merveilles
Palpiter dans mes bras puissants.

Les richesses de ma caverne
De cent rois feraient le trésor,
Et pour moi le vin de Falerne
Est versé dans des coupes d'or.
J'ai des manteaux de la Calabre
Brodés de perles et d'argent,
Et des diamants à mon sabre,
Plus gros que celui du Régent.

Mon trône, mes palais, mes villes,
Sont les blanches roches d'Anxur ;
Je n'ai pas de flatteurs serviles,
Mais de mes braves je suis sûr !
Le riche redoute ma bande,
Et le pauvre opprimé par lui,
Jamais vainement ne demande
Ou ma vengeance ou mon appui.

Tremblant à l'éclair de ma dague,
Princes et grands qui m'ont maudit,
Quand de terreur leur cœur divague,
Tombent aux genoux du bandit.
Dans l'angoisse de leurs alarmes
Souvent ils ont baisé mes pieds ;
J'aime le sang, les cris, les larmes,
De ces lâches humiliés.

Vainement leur voix en appelle,
Nous avons conquis leurs trésors ;
Leur âme fuit, leur sang ruisselle ;
Aux vautours nous livrons leurs corps ;
Puis, quand les bras de nos amantes
S'enlacent à nos bras nerveux,
Nous essuyons nos mains fumantes
Aux tresses de leurs longs cheveux.

De puissants princes nous honorent ,
Le pape respecte nos droits ,
Les jeunes femmes nous adorent ,
Le peuple chante nos exploits.
Par les saints et par la madone ,
A la mort nous sommes absous...
Amis , au diable je me donne
S'il est au ciel un sort plus doux !

VI.

A

M. EUGÈNE DELACROIX,

SUR SON TABLEAU DE HAMLET.



2

2

VI.

A M. EUGÈNE DELACROIX,

SUR SON TABLEAU DE HAMLET.

I.

Seul tu nous as rendu le Hamlet de Shakspeare,
Création sublime où la douleur respire,

Où le poète a mis dans un cœur dévasté
Tous les maux du génie et de l'humanité :
Le désenchantement, le désespoir, le doute,
Satiété, dégoûts, semés sur notre route,
Révolte de l'orgueil, angoisse du néant,
Enfer que Dieu jeta dans l'homme en le créant;
Science du malheur, plaie immense et profonde
Qui ronge toute chair et toute âme en ce monde.

II.

Shakspeare avait laissé son âme dans Hamlet,
Mais son œuvre n'était qu'un symbole incomplet
Avant que tes pinceaux, trempés à son génie,
Eussent fait pour cette âme un corps en harmonie;
Un corps qui vit et souffre, où tu viens de graver
Tout ce que le poète à nos cœurs fit rêver,

Où la douleur prenant une forme nouvelle,
Palpable, sur la chair de l'homme se révèle,
Et nous fait lire empreints sur des traits amaigris
Les tourments qu'en ses vers Shakspeare avait écrits.

III.

Ton génie a compris cette tristesse immense
Qui dévore la vie et mène à la démence,
Le Hamlet de Shakspeare en tes mains s'est fait chair;
Regardez ce tableau : tout est muet dans l'air,
Les cieux semblent peser sur cette aride plaine
Couverte d'ossements et de poussière humaine;
Les sépulcres brisés sillonnent le gazon,
Des nuages de sang planent à l'horizon,
Et jettent le reflet de leur sombre lumière
Sur la croix qui s'élève au fond du cimetière.

IV.

Là, comme un spectre errant, sous ses habits de deuil,
Hamlet a soulevé la pierre d'un cercueil ;
Le débris d'un squelette est dans sa main profane ;
De la tête de l'homme il vient peser le crâne ;
Il vient , pour assouvir la douleur qui le mord ,
Interroger la vie en face de la mort ;
Et, quand il a placé dans la même balance
L'éternel mouvement et l'éternel silence ,
Jetant à nos grandeurs un dédaigneux défi ,
Il dit : Gloire au néant, et sur le monde, fi !¹

¹ Cette expression est de Shakspeare; il l'a placée lui-même dans la bouche de Hamlet : « ... *This world fie on' ! oh ! fie !* »

V.

Il est là méditant, assis sur une tombe,
De son cœur déjà vieux chaque illusion tombe ;
Tous ses bonheurs perdus, tous ses desirs éteints
Sur son pâle visage à jamais sont empreints.
On lit son désespoir sur son front qui se creuse,
Dans le sourire amer de sa lèvre moqueuse,
Dans son regard ardent qui tristement baissé
Redemande au tombeau l'image du passé ;
Dans tout son être enfin où la souffrance vibre,
Comprimant chaque trait, déchirant chaque fibre....

VI.

Oh ! c'est bien le Hamlet que Shakspeare rêva,
L'enveloppe brisée et d'où l'âme s'en va ;

Le malheur incarné sur un crâne livide
Que ronge la pensée, et qui restera vide ;
L'homme qui se consume et dont la chair périt,
Demandant à la mort le repos de l'esprit....
Mais pour comprendre ainsi ce douloureux emblème,
Pour sentir sa grandeur, il faut souffrir soi-même,
Et tremper son génie à l'épreuve de feu
Qui nous fait deviner les mystères de Dieu !

VII.

HERMIONE

(CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE),

A GABRIEL.

Hermione est un être fantastique, une salamandre, une des plus touchantes et des plus poétiques créations de Walter Scott.

Quand j'étais enfant, ma mère, en me faisant faire ma prière, me disait : « Prie ton bon ange. » Un jour je lui demandai : « Quel est donc le nom de mon ange ? ô ma mère, dis-le moi, afin que je puisse le nommer en priant. » Elle me répondit : « Le plus bel ange du ciel se nomme Gabriel, et c'est lui qui veille sur toi. » Bientôt Gabriel m'apparut dans mes rêves, et je le trouvai charmant ; il eut mon premier amour ; il me sembla que lui du ciel et moi de la terre nous étions fiancés ensemble. Mais tout à coup cette vision m'échappa ; je tombai dans une grande douleur, et je faillis mourir.

(Rêve d'une jeune Fille.)



0
1
2

3

VII.

HERMIONE

(CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE),

A GABRIEL.

La voilà, voyez qu'elle est belle !

Sa bouche sourit tristement,

Son œil a l'étrange étincelle

Des comètes du firmament.

Sous sa peau fine et transparente,
Au lieu de sang on croirait voir
Cette flamme pourpre et mourante,
Que le soleil verse le soir.

Sur son sein qu'une gaze voile,
Sur ses bras croisés chastement,
Chaque veine jette une étoile,
Chaque fibre un rayonnement.

Des boucles de sa chevelure
S'échappent des jets lumineux,
De sa joue animée et pure
Le duvet d'argent a des feux ;

Son sourcil, en croissant de flamme,
Flamboie au-dessus de son œil,
De son œil, miroir de son âme,
Mélange d'amour et d'orgueil.

L'éclat de l'arc-en-ciel rayonne
Sur son front diaphane et pur,
Et l'opale qui la couronne
Brille dans un cercle d'azur.

Pierre merveilleuse et vivante,
Dans cette opale au feu perçant
Circule une flamme mouvante,
Comme au cœur circule le sang.

C'est l'emblème de son génie ,
C'est le foyer de son amour ;
Quand l'opale sera ternie ,
Hermione perdra le jour.

Hermione, vierge d'Asie,
Enfant du soleil et de l'air,
Qu'un souffle de la poésie
Fit éclore dans un éclair ;

Hermione, c'est la pensée ,
C'est l'intelligence et la foi ,
Lumière par les cieux versée ,
Que l'âme en naissant porte en soi ,

Et cette opale fantastique
Que l'on n'altère pas en vain,
C'est la figure symbolique
D'un front marqué du sceau divin.

Malheur à celui qui la souille,
Malheur au souffle d'ici-bas,
Qui flétrit l'âme et la dépouille
D'un bien qu'on ne recouvre pas !

Hermione, fille d'un mage,
Être d'amour, être de feu,
Ame ardente qui fut l'image
De celle que t'envoyait Dieu ;

De cette âme à la tienne unie,
Où l'amour ne peut s'effacer,
Qui dans son étreinte infinie
S'ouvre au ciel et veut l'embrasser !

Foyer qui brûle un cœur de femme,
Qu'en ton sein tu pouvais cacher,
Poésie, amour, double flamme
Qui sur toi voulait s'épancher.

Gabriel, ange de mes rêves !
Étoile qui brille en ma nuit,
Ombre qui glisse sur les grèves,
Fantôme que j'aime et qui fuit.

Sur ce front si triste et si pâle,
Où ton souffle vient de courir,
Ma vie est semblable à l'opale
Dont le feu tremblant va mourir.

Ma vie à l'amour est liée,
Et c'est toi qui donnes l'amour,
Que de pleurs dans la fleur pliée
Lorsque le soleil manque au jour !

Au lieu de l'ardente lumière,
Qui rayonnait quand tu m'aimais,
Que de larmes dans ma paupière,
Que rien n'éclaire désormais.

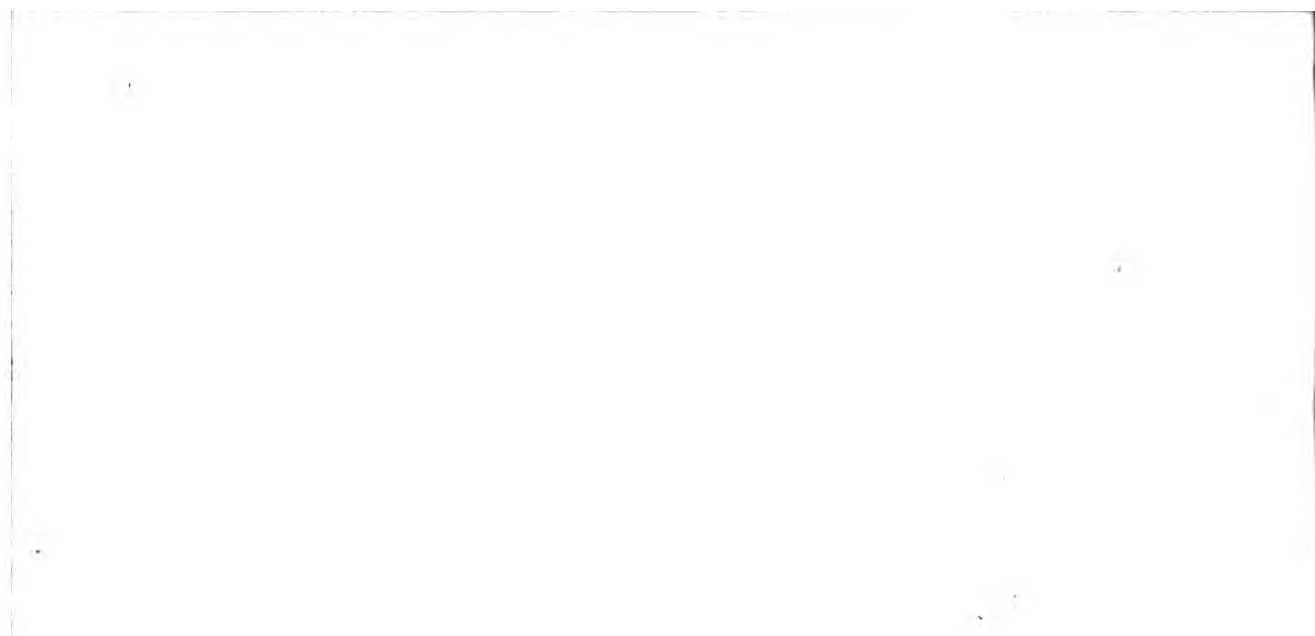
Comme dans l'opale qui tremble,
Le feu s'éteint dans mon regard,
Tu m'avais dit : Vivons ensemble,
Je suis seule au jour du départ.

Vois ! déjà la mort va descendre,
Et, comme Hermione, avant peu
Mon corps te laissera sa cendre,
L'âme éplorée ira vers Dieu !

VIII.

SOUVENIR DE SERVANNE.

A MA MÈRE.



VIII,

SOUVENIR DE SERVANNE.

A MA MÈRE.

Oh ! que ne puis-je encore habiter sous ton aile
Dans la maison des champs la chambre maternelle !
Près de toi que ne puis-je y dormir chaque nuit,
Jusqu'à l'heure où renaît la lumière et le bruit,

Jusqu'à l'heure où toujours, la première levée,
Tu venais en riant, d'une voix élevée,
M'éveiller et finir ces rêves orageux
Qui pour moi de l'enfance empoisonnaient les jeux !
Ces rêves dont j'étais jour et nuit poursuivie,
Qui formaient dans ma vie une seconde vie,
Idéale, sublime, et qui tue à jamais
L'existence réelle ! et toi, toi qui m'aimais :
« Enfant, me disais-tu, laisse tout penser grave
A l'âme des vieillards. L'atmosphère est suave,
Viens voir du jour naissant les secrètes beautés ;
Que de naïfs plaisirs ton cœur n'a pas goûtés !
Du luxe et des grandeurs l'âme se rassasie ;
Mais il est une intime et simple poésie
Que pour toi Dieu sema dans les champs d'alentour ;
Viens, tu feras des vers sur le lever du jour,
Et ton chant virginal, ainsi qu'une prière,
Montera vers le ciel d'où descend la lumière. »

Et de ma couche alors levant le blanc rideau,
Ma mère, tu semblais soulever le fardeau
Qui pesait sur mon cœur; et, soudain éveillée,
Puis par tes douces mains avec soin habillée,
Après avoir prié pour mon père et pour toi
Le ciel où maintenant vous priez Dieu pour moi;
Après avoir reçu de ta lèvre adorée
Ce baiser du matin dont la mort m'a sevrée,
Plus calme et ranimant mon cœur à ton amour,
Je te suivais aux champs pour voir lever le jour.
Et d'abord sous cet orme à l'ombre séculaire,
Qui sur la grande cour dresse un toit circulaire,
Comme pour abriter avec son vert manteau
Du soleil du midi les murs blancs du château;
Sous cet orme où l'oiseau pose son nid de mousse,
Où le coq matinal chante, où la poule glousse,
Où le paon fait briller son plumage étoilé,
D'abord tu t'arrétais en égrenant du blé;

Et la poule et le coq à la crête écarlate
Accouraient en frappant le gazon de leur patte ;
Et le paon , déployant sa queue en tournesol ,
Leur disputait le grain qui tombait sur le sol ;
Et les oiseaux dans l'air jetaient mille ramages ,
Et le soleil jouait dans leurs brillants plumages .

Je rêvais en voyant ta sublime bonté
Embrasser la nature en son immensité ,
Se répandre , depuis les douleurs du génie
Jusqu'à l'agneau bêlant , en tendresse infinie ,
Et donner à tout être , hélas ! qu'on foule au pié ,
Une part de ton cœur , tout amour et pitié .
Je rêvais en voyant tout ce que l'homme blesse ,
Misère , probité , génie , amour , faiblesse ,
Dans ton âme si grande et si simple à la fois ,
Trouver un sentiment , des larmes , une voix .
Cette troupe d'oiseaux , à tes pieds accourue ,

Peignait la pauvreté qui, par toi secourue,
Venait à la même heure, au bord de ton chemin,
Recevoir chaque jour l'aumône de ta main.
La mère qu'accablait le poids de ses entrailles,
Voyait doubler par toi le froment des semailles;
Tu cachais sous l'épi, dans nos moissons glané,
La layette de lin pour l'enfant nouveau-né;
Puis tu disais avec un sourire céleste :
« La pauvre femme assise à son foyer modeste,
Ce soir, en déliant les gerbes du faisceau,
De ce fils qu'elle attend trouvera le trousseau ;
Et l'enfant qui déjà présentait la misère,
Tressaillera joyeux dans le sein de sa mère. »

La charité, l'amour, ces divines vertus
Dont pour nous ennoblir Dieu nous a revêtus ;
La charité, ce mot du céleste idiome,
Qu'un ange à son berceau fait bégayer à l'homme,

La charité du Christ, qui fit naître la foi,
O ma mère, elle était inépuisable en toi ;
Sur les douleurs du corps, sur les tourments de l'âme,
Sur tout ce qui souffrait tu versais son dictame ;
Oui, l'amour qui console et guérit, tu l'avais.
Voilà pourquoi, marchant près de toi je rêvais ;
Pourquoi, quand je sondais ma pensée orgueilleuse,
Qui mendiait aux arts une gloire douteuse,
Je me sentais rougir de désirer si peu,
Au lieu de tes vertus, la gloire.... Oh! non, mon Dieu!
La gloire, écho qui meurt, terre un jour éboulée,
Source qui se dessèche après s'être écoulée ;
La gloire qui n'a pas un ami près de soi,
Cette gloire, ô mon Dieu! détournez-la de moi,
Et faites-moi chercher la charité féconde
Dont ma mère reçut la couronne en ce monde,
Et qui vint se pencher riante à son chevet,
Le jour où son exil ici-bas s'achevait.

IX.

MADELEINE.

A MADAME LA BARONNE.

JULIETTE DE CRESPY-LEPRINCE.

IX.

MADELEINE.

A MADAME LA BARONNE

JULIETTE DE CRESPIY-LEPRINCE.

Pour rendre Madeleine il fallait être femme ;
Un homme eût peint le corps , vous avez compris l'âme ;
Ame toute d'amour , de génie et de feu ,
Sentant une tendresse immense , inassouvie ,

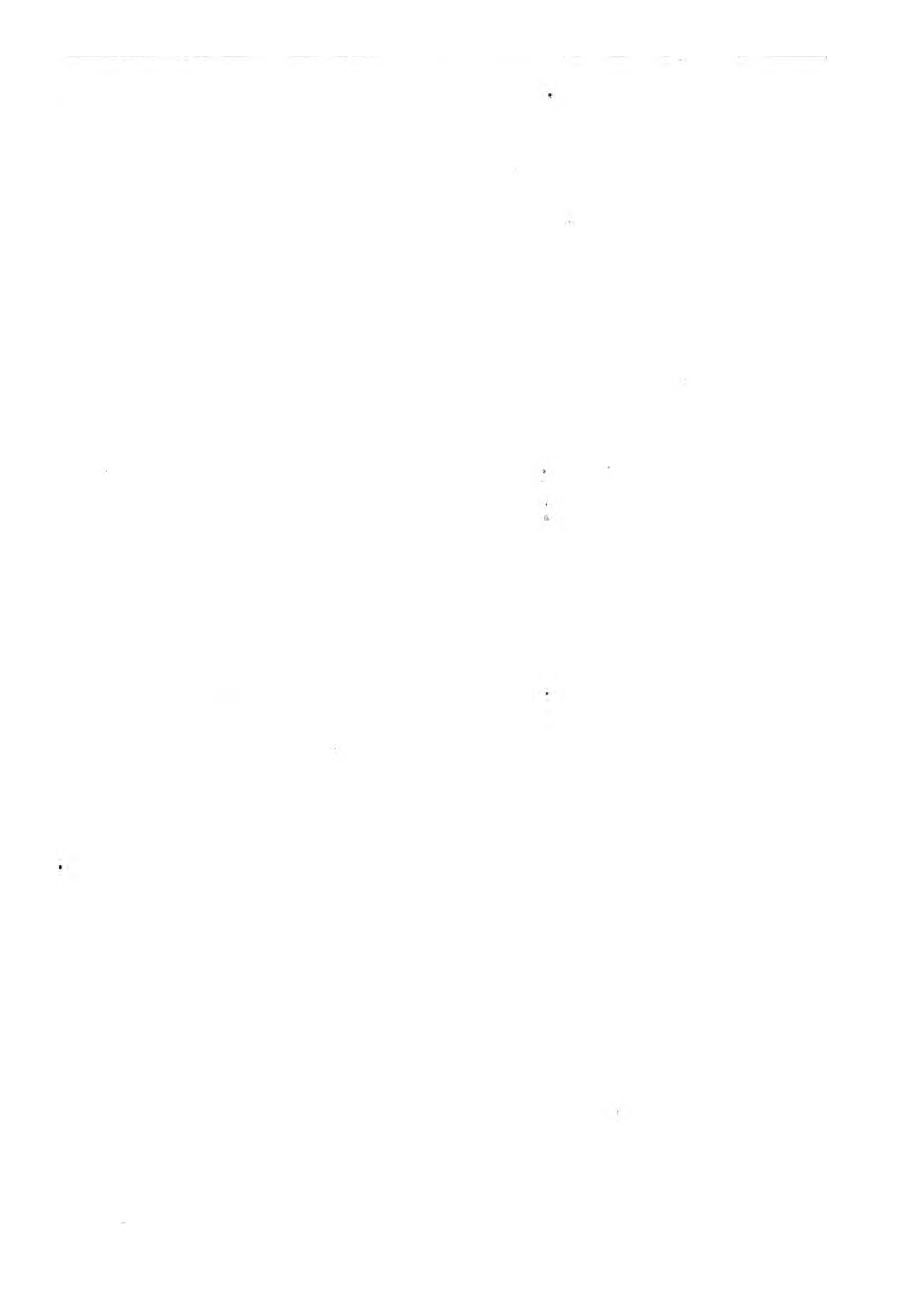
La demandant au monde , aux plaisirs , à la vie ,
Et , trouvant l'homme froid , la demandant à Dieu ;

A Dieu foyer brûlant , à Dieu suprême essence ,
Qui de sa passion comprendra la puissance ,
Qui remplira ce cœur que rien n'a pu remplir ,
Qui peuplant son désert , saura répandre en elle
L'intarissable amour et l'extase éternelle ,
Immuable rayon qu'on ne voit point pâlir .

Cet éclatant rayon vous avez su l'épandre
Sur ce noble visage à la fois triste et tendre ;
Il brille dans cet oeil de feu qui nous poursuit
Et qui regarde encore avec d'ardentes flammes ,
Cette tête de mort moins froide que les âmes
Qui pour elle n'avaient que le vide et la nuit .

Oh! qu'elle est belle ainsi, renonçant à la terre
Pour concentrer en Dieu son amour solitaire!
L'homme en la regardant se trouble et croit sentir
Frissonner ses cheveux, passer sa pure haleine;
Il devine l'amour qu'inspira Madeleine,
Et voudrait l'arracher à son saint repentir.

Paris, 1839.



X.

LES SORCIÈRES

DE MACBETH.

(IMITATION DE SHAKSPEARE.)

X.

LES SORCIÈRES DE MACBETH.

(IMITATION DE SHAKSPEARE.)

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Au loin, déjà, le chat tigre, trois fois
A miaulé comme un enfant qui pleure.

SECONDE SORCIÈRE.

Le hérisson , à la même heure ,
A gémi dans le fond des bois !

TROISIÈME SORCIÈRE.

Il est temps , il est temps , l'heure sonne.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Tournons en rond autour du chaudron qui bouillonne ,
Jetons-y le poison , d'immondes intestins.
Crapaud qui dormant sous la pierre

As, durant trente jours, échauffé tes venins,
Bous le premier dans la chaudière.

TOUTES.

Redoublons de travail et de soin ;
Le mystère nous environne ;
Nous n'avons que l'enfer pour témoin ;
Feu brûle et chaudière bouillonne !

SECONDE SORCIÈRE.

OEil des lézards dans l'eau pourris,
Filet d'un serpent aquatique,
Poil infect de chauve-souris,
Bouillez dans le chaudron magique !

Aile lugubre des hiboux,
Aiguillon fourchu de vipère,
Pour que l'enchantement s'opère,
Dans la marmite mêlez-vous ;
Ainsi qu'une infernale soupe,
Bouillez dans cette immense coupe,
Et formez un charme fatal
De tous les éléments du mal !

TOUTES.

Le mystère nous environne ;
Nous n'avons que l'enfer pour témoin ;
Redoublons de travail et de soin ;
Feu brûle et chaudière bouillonne !

TROISIÈME SORCIÈRE.

Dent de loup et langue de chien,
Momie impure de sorcière,
Foie ou de Juif ou de payen,
Gueule de requin sanguinaire,
Fiel de bouc, branche de cyprès
Coupée aux éclipses de lune,
Ciguë arrachée à la brune,
Peau de grenouille de marais,
Écailles d'un dragon bizarre,
Nez de Turc, lèvres de Tartare,
Doigt d'un enfant mort en naissant,
Dont la prostituée atroce
Se délivra dans une fosse,
Puis l'étouffa tout vagissant !

Remplissez la chaudière ardente,
Fraise de tigre, pattes, yeux,
Et faites, ingrédients hideux,
La bouillie épaisse et gluante !

TOUTES.

Redoublons de travail et de soin,
Le mystère nous environne,
Nous n'avons que l'enfer pour témoin,
Feu brûle et chaudière bouillonne !

SECONDE SORCIÈRE.

Refroidissons cela dans du sang de guenon,
Et l'enchantement sera bon !

HÉCATE.

C'est bien, votre travail mérite mes louanges,
Et chacune de vous aura part au profit;
Mais il faut maintenant enchanter les mélanges
Que vous avez jetés dans le chaudron maudit.

Comme des lutins et des fées,
Pour que le charme soit fécond,
Chantez, chantez, chantez en rond
Autour des flammes étouffées!

CHANSON.

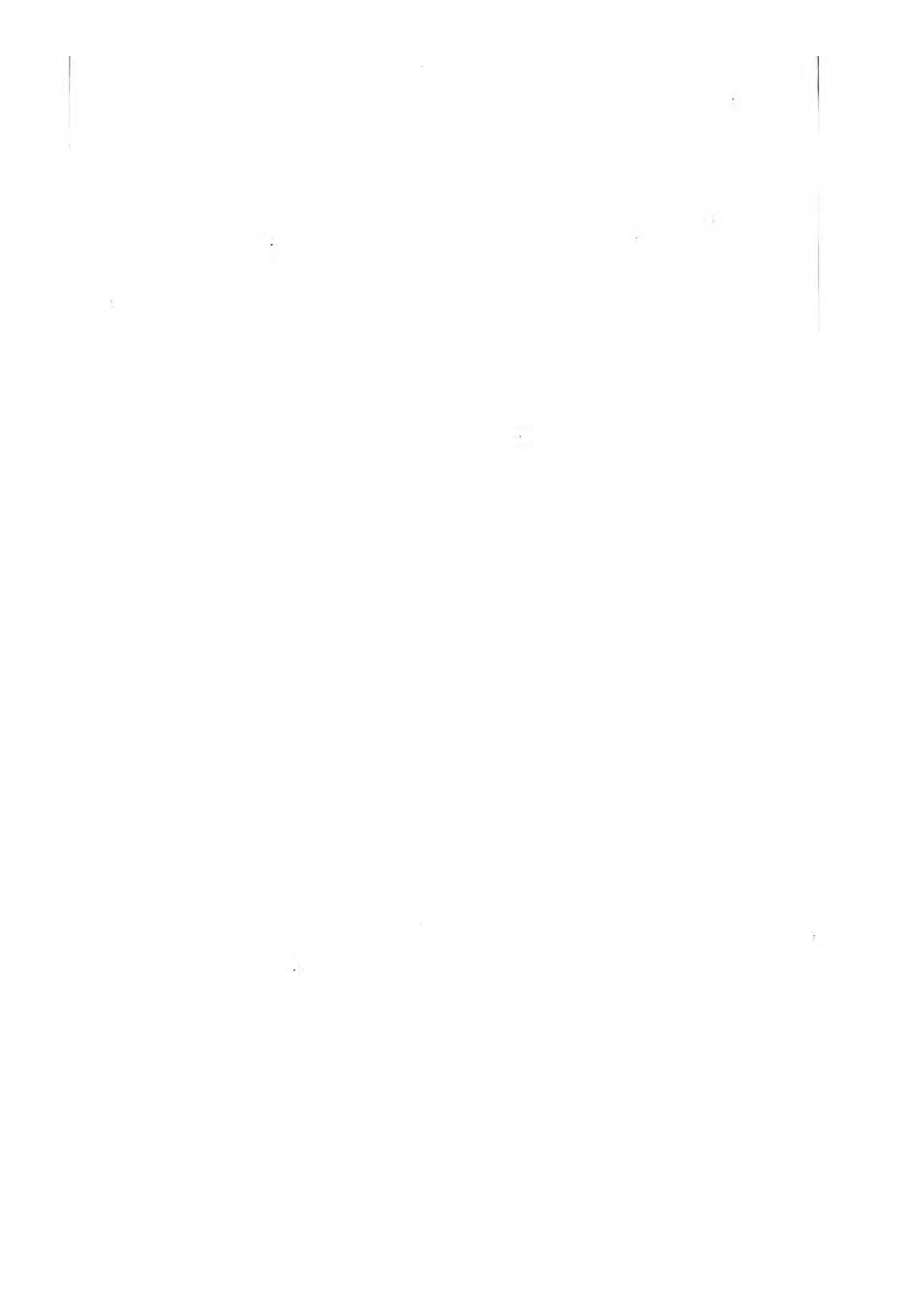
Accourez, noirs et blancs esprits!
Venez esprits rouges et gris;

Vous qui savez comment on mêle,
Mêlez cette liqueur nouvelle!

Paris, 1836.

XI.

LA VOIX D'UNE MÈRE.



XI.

LA VOIX D'UNE MÈRE.

Enfant qui seras femme ,
N'ouvre jamais ton âme
Qu'aux modestes vertus ;
Que ta charité sainte

Berce et calme la plainte
Des esprits abattus !

Que ta pure espérance
Relève la souffrance ,
Que ton hymne de foi ,
Comme une chaste offrande ,
Monte au ciel et répande
La paix autour de toi.

Sois l'ange qui console ;
De ta douce parole
Prodigue le secours ;
Au malheur tends l'oreille ,
Près du malade veille
Et près du pauvre accours

D'une mère qui t'aime
Dieu voulut te bénir,
Laisse-la pour toi-même
Disposer l'avenir.

Travaille, prie et chante !
Le travail t'ennoblit,
La foi te rend touchante,
La gaiété t'embellit !

Et si Dieu t'a douée
D'un esprit noble et grand,
Sois humble et dévouée,
Sois belle en l'ignorant.

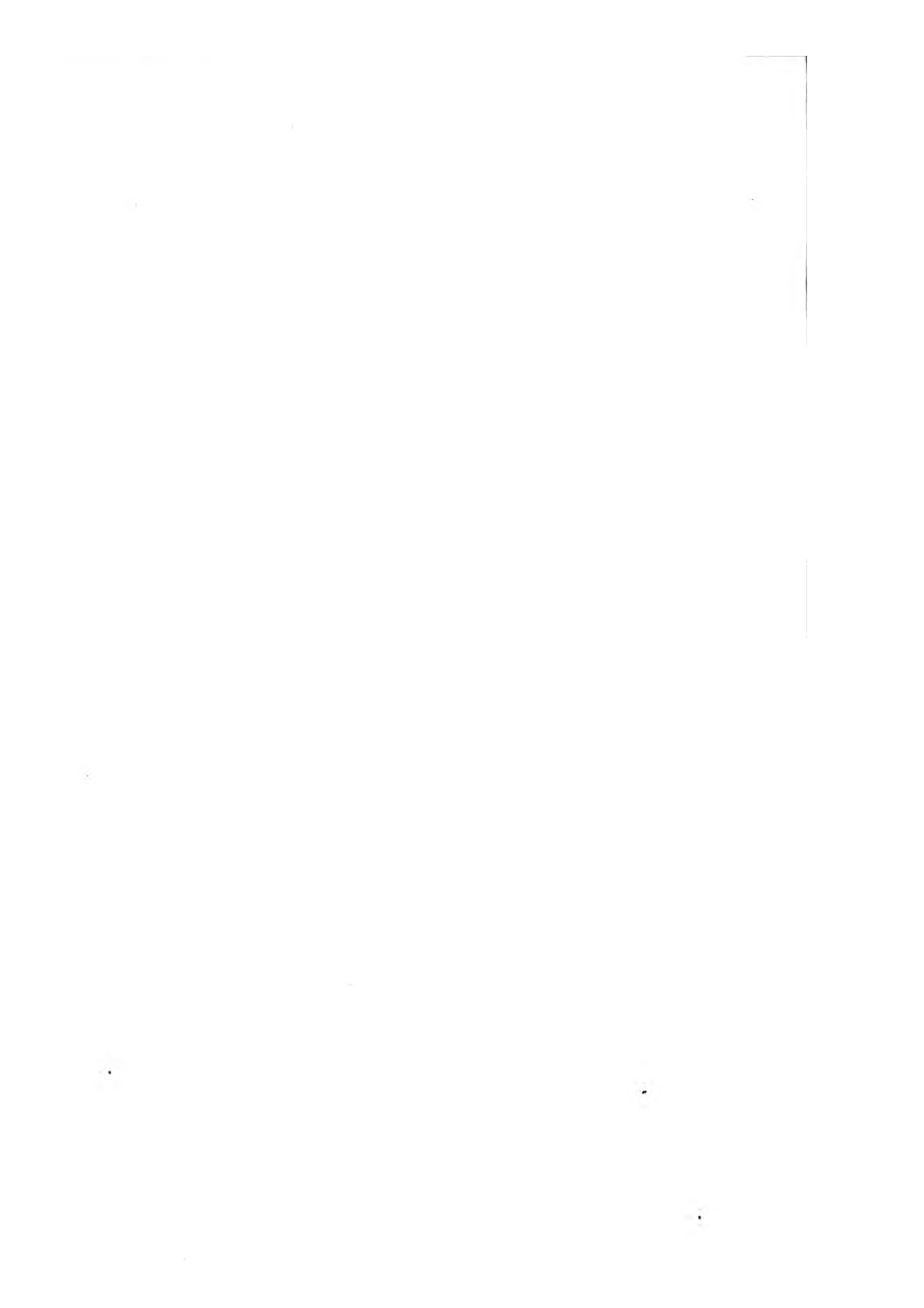
Laisse à l'homme la gloire,
Les triomphes, le bruit,
Pour nous, aimer et croire
Au bonheur nous conduit.

Coule une vie obscure
Que le devoir remplit;
L'onde à l'ombre est plus pure,
Rien ne trouble son lit.

XII.

ECCE HOMO.

(SUR UN CHRIST DE RUBENS.)



XII.

ECCE HOMO.

(SUR UN CHRIST DE RUBENS.)

Voilà l'homme! ô mon Dieu! comme ton divin Fils,
L'homme qui pense et croit est sur un crucifix!
A son front qui s'incline on jette de la boue;
De sa lèvre altérée on approche le fiel,

Et quand il croit trouver les caresses du ciel,
Le baiser de Judas s'arrête sur sa joue!

Mais en portant sa croix, s'il était Christ encor,
Il pourrait du Calvaire entrevoir le Thabor;
Le but adoucirait les horreurs de la route.
Pour sa vie il saurait qu'il a l'éternité,
Le ciel pour racheter sa triste humanité;
Mais nous, que savons-nous? nous n'avons que le doute!

En suivant le sentier rude de la vertu,
Notre esprit se révolte, incertain, abattu;
Et quand l'impiété nous jette son sarcasme,
Hélas! nous sentons trop qu'elle nous a jugés,
Qu'elle a vu dans nos cœurs, mornes, découragés,
Une foi vacillante et sans enthousiasme.

Elle a vu que souvent sont montés jusqu'à nous
Les bruits de ses plaisirs qui nous ont semblé doux ;
Que, lorsque radieuse elle sort de sa fange,
Souvent de notre choix prêts à nous repentir,
Nous avons, déchirant la robe du martyr,
Pensé que le démon est plus heureux que l'ange.

En nous voyant d'en bas aspirer au sommet,
Elle raille les biens que la mort nous promet ;
Et du lot de la terre avide et satisfaite,
Pour elle les instincts qu'elle court assouvir,
Réalisent le ciel où nous voulons gravir ;
Et pour nous.... si le ciel n'était qu'une défaite !

Si nos longs jours d'ennui, si nos chagrins poignants,
Si ces âpres dégoûts, dont nos cœurs sont saignants,

Ne trouvaient pas après une onde qui les lave ;
Si, quittant cette terre où nous pouvions jouir,
Au but l'Éden promis allait s'évanouir,
Si d'une illusion notre âme était esclave !

Voilà ce que nous dit le doute au dard rongeur,
Ce qui fait sur nos fronts éclater la rougeur,
Lorsque nous proclamons qu'en nous la paix habite,
Que la foi nous conduit sans trouble, sans combats.
Quand nous parlons ainsi le doute vient tout bas
Démentir notre voix avec sa voix maudite.

Que le calvaire est dur à qui veut le monter
Aux oasis humains sans jamais s'arrêter !
Sans reposer son pied que déchire la ronce,
Sans boire aux flots souillés doux aux lèvres des sens,

Sans permettre à son cœur d'écouter les accens
De génie et d'amour que la terre prononce !

Comme le Christ, il sait qu'aux pieds du roc s'étend
Quelque Jérusalem, quelque cité portant
Jusqu'aux cieux ses palais, ses dômes de porphire ;
Que là, la volupté, l'or, le bonheur humain,
Ont de plus d'une vie enivré le chemin,
Et qu'à la sienne aussi ces biens pouvaient suffire.

Mais il marche toujours, car il s'est confié,
Dans ses heures d'angoisse, au Dieu crucifié ;
Puis l'orgueil ou la foi tour à tour le relève.
L'orgueil dit de poursuivre et de persévérer,
La foi de regarder au delà, d'espérer,
Et le martyr brisé recommence son rêve.

Et lorsque la mort vient l'arracher à la croix ,
Qu'il contemple la terre une dernière fois ,
Elle lui jette encor des clameurs enivrantes :
« Ils sont heureux là-bas , si je m'étais trompé ! »
Pense-t-il ; et ce cri de son cœur échappé
Fait baisser tristement ses paupières mourantes.

C'est alors que , sans doute , en son âme descend
De la foi du vrai Christ quelque rayon perçant ,
Et que voyant au ciel , qui pour lui s'illumine ,
La couronne promise à son sublime effort ,
Il comprend la patrie où vivra l'homme fort ,
Et ne regrette plus la terre qu'il domine.

XIII.

A MADAME LEBRUN.

Madame Vigée Lebrun, peintre célèbre de Marie-Antoinette, a parcouru une des plus brillantes carrières d'artiste ! Quand la révolution de 1789 l'obligea à quitter la France, quoique bien jeune encore, elle avait déjà fait tous les portraits de la famille royale et ceux des grandes familles de la cour ; elle avait été reçue de l'Académie des Beaux-Arts de France ; bientôt toutes les académies des capitales où elle voyagea voulurent aussi la compter parmi leurs membres, et tous les souverains et toutes les princesses de l'Europe désirèrent avoir leur portrait peint par elle.

XIII.

A MADAME LEBRUN.

Oh ! c'est vous qui fûtes poète,
Vous dont l'âme dès le berceau,
Reçut de Dieu, pour interprète,
Au lieu d'une lyre un pinceau.

C'est une grande poésie
Que celle qui parle au regard,
Et qui montre à l'âme saisie
La nature enchaînée à l'art !

' Dans ce tableau qui la révèle,
Que Marie-Antoinette est belle !
Que son front pur est gracieux !
Le sang circule sous sa joue,
Et son œil où la flamme joue
Reflète son âme et les cieux !

Ici , comme un contraste à sa beauté divine ,

' Tous les portraits dont il est parlé dans ces vers décorent les salons de madame Lebrun , où l'on rencontre chaque hiver l'élite de la société de Paris.

Vous nous avez rendu la grande Catherine ;
Sa pensée énergique est là sur chaque trait ;
Vous la vîtes un jour, reine puissante et forte ,
Puis la mort la frappa !... Mais elle n'est pas morte ;
Elle revit dans ce portrait !

Là , Paësiello ¹ semble encore
Arracher au clavier sonore
Des sons sublimes et touchants ,
Et dans son regard plein de flamme
Vous avez fait passer son âme
Comme elle passait dans ses chants.

¹ L'année où ce portrait fut exposé au Salon, il se trouvait placé à côté d'un autre portrait peint par David. Un jour où le grand maître parcourait le Louvre avec plusieurs de ses élèves, il s'arrêta en face des deux portraits, et désignant celui peint par madame Lebrun : « Voilà, s'écria-t-il, l'œuvre de l'homme, l'œuvre « du grand artiste, le mien est l'œuvre d'une femme !... »

Puis vous avez gravé les douleurs de l'artiste
Sur ce noble visage au front rêveur et triste,
Robert voit devant lui de magiques tableaux,
Mais il voudrait en vain en saisir l'harmonie,
La nature se montre à l'œil de son génie,
Et se dérobe à ses pinceaux ¹.

Puis voici Grassini la belle,
De ses yeux l'ardente étincelle
Dans un regard vient nous frapper ;
Sur son front la grâce repose,

¹ Robert, peintre célèbre de paysages, contemporain de David, était un grand dessinateur ; il rendait bien les lignes, les contours, les formes de la nature, mais, médiocre coloriste, il ne pouvait en rendre l'éclat, et c'était pour lui une profonde douleur que cette insuffisance dont il était pénétré, et qu'il ne pouvait vaincre.

Et de sa bouche fraîche et rose
Un chant semble encor s'échapper !

Mais quel est ce tableau qu'on admire et qu'on aime,
Cette mère si jeune encore ; oh ! c'est vous-même ,
Tout entière aux transports de l'amour maternel ,
De la gloire et des arts vous oubliez l'ivresse ,
Et vos bras entr'ouverts bercent avec tendresse
L'enfant qui vous attend au ciel....

A vos œuvres divinisées ,
Dans ses palais , dans ses musées ,
L'Europe étonnée applaudit ,
Et vos innombrables ouvrages

Sont autant de sublimes pages
Où votre gloire resplendit.

Lorsque Versailles se décore,
Se ranime et revit encore
Sous le souvenir du passé;
Parmi ses toiles immortelles,
Aux plus touchantes, aux plus belles,
On trouve votre nom tracé.

Quelle est noble votre carrière !
Quelle femme n'en serait fière,
Quel homme n'en serait jaloux ?
L'éclat, les honneurs, l'opulence

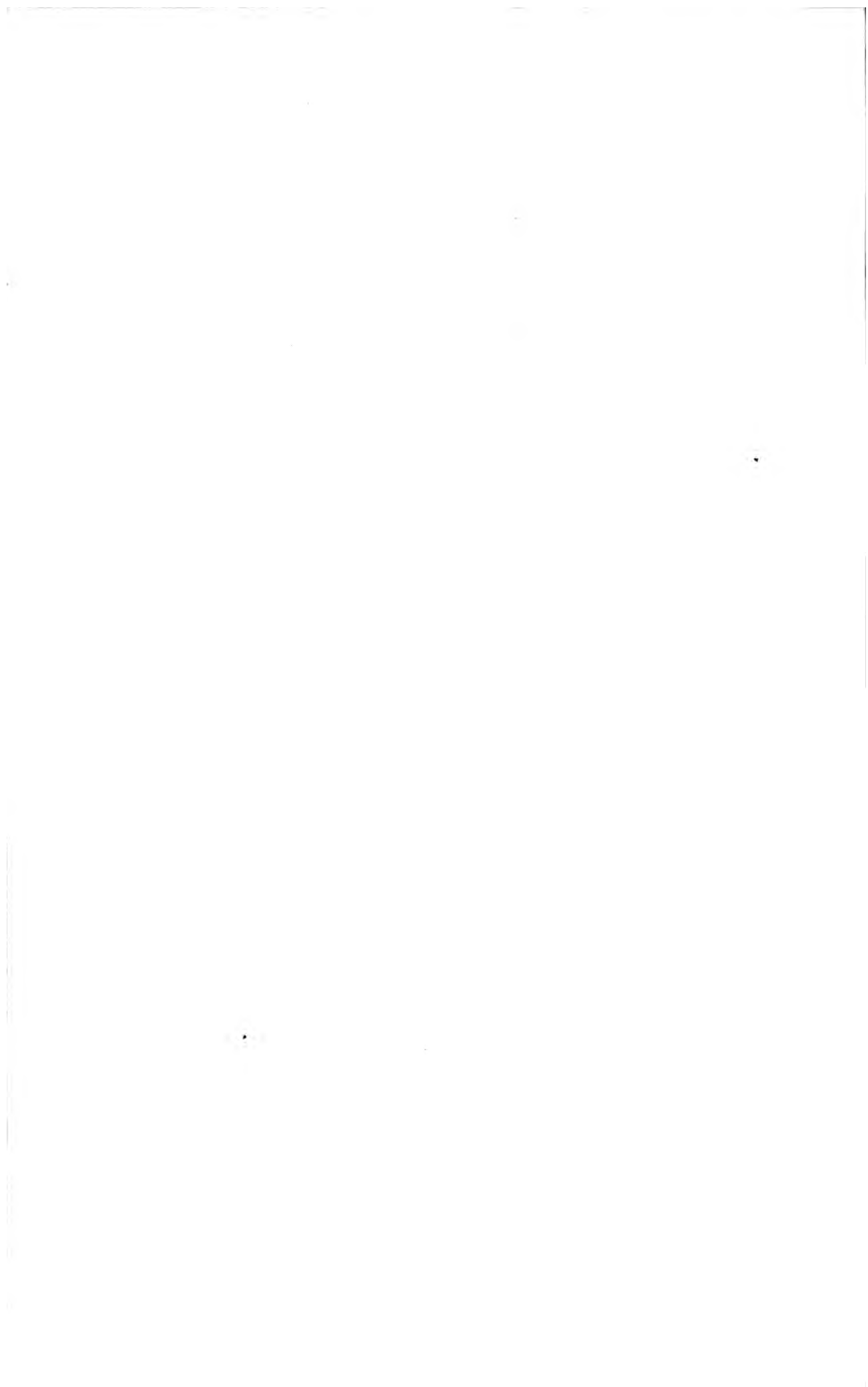
A MADAME LEBRUN.

107

Ont embelli votre existence,
Et vous ne le devez qu'à vous !

Paris, 1837.





XIV.

CÉCILE.

XIV.

CÉCILE.

Souvent, dans mon enfance, elle aimait à me dire
Une histoire naïve, inimitable à l'art,
Mais touchante et sublime, alors que son regard,
Son geste, son accent, son céleste sourire
Peignaient des sentiments que l'art ne peut décrire,
Et qui de son récit jaillissaient au hasard.

Elle avait une sœur, vierge candide et pure,
Qui tenait plus de Dieu que de la créature,
Ange qu'à son amour ravit un prompt trépas,
Qui glissa sur la terre et qui n'y toucha pas.
Jamais esprit plus pur, jamais formes plus belles ;
Elle avait tout d'un ange, âme et corps, moins les ailes,
Les ailes qu'en venant vers nous elle quitta
Pour les reprendre aux cieus lorsqu'elle y remonta.
Elle est morte à quinze ans, dans une paix profonde,
Avant d'avoir ouvert son âme chaste au monde,
Morte ne connaissant que le toit paternel,
Que l'église des champs dont elle ornait l'autel,
Que les pauvres venant recevoir le dimanche
L'aumône qui tombait de sa main frêle et blanche,
Et que la croix de pierre au coteau se penchant,
Qui la voyait prier chaque soleil couchant ;
Cécile, ce doux nom, ce nom plein d'harmonie
D'une femme qui fut sainte par le génie,

Qui, sentant dans son sein des arts le noble feu,
Y consumait son âme et l'élevait vers Dieu
Dans des chants qu'écoutait la terre recueillie,
Mais qu'elle dérobaît au monde où tout s'oublie,
Pour aller dans les lieux au seigneur consacrés
Épancher son génie en des hymnes sacrés ;
Cécile était son nom, et, comme sa patronne,
Elle savait des chants pour Dieu, pour la Madone,
Pour les saints du hameau qu'on chômaît chaque mois ;
Et quand près de l'autel elle élevait la voix,
Aux accents échappés de cette âme angélique,
Qui peignaient sa candeur dans un pieux cantique,
Les naïfs habitants du village, à genoux,
Disaient : « Un séraphin est venu parmi nous ! »
Elle ne savait pas que cette voix si belle
Attirait tous les yeux et tous les cœurs vers elle ;
Elle ne savait pas que son âme et son corps
Avaient reçu du ciel de magiques trésors,

Et que, dans les cités, en voyant tant de grâces,
Les hommes éperdus auraient suivi ses traces,
Apportant à ses pieds et richesse et grandeur
Pour obtenir l'amour d'un ange de candeur.
Non, elle s'ignorait, et, simple jeune fille,
Pour elle l'univers était dans sa famille,
Dans ce cercle borné qui suffit à nos jours,
Lorsque les passions n'en troublent pas le cours.
Ainsi, comme la source errante et diaphane
Qui ceint de ses flots purs le vallon de Servanne
Sans refléter jamais la fange ou la cité :
Ainsi coulait sa vie, onde de pureté.

Un jour, près du foyer qui chaque soir rassemble
Et l'aïeule et la mère et les deux sœurs ensemble,
D'un tissu précieux nuançant les couleurs,
Cécile sous ses doigts faisait naître des fleurs,

Et, les regards baissés, en guidant son aiguille,
Rêveuse elle écoutait discourir sa famille.
Assise au coin du feu dans l'antique fauteuil,
L'aïeule aux cheveux blancs disait avec orgueil
Comment son noble époux, au passage d'un prince,
Présidait les États de toute la province,
Et comment, de son siège, il avait fièrement
Réprimandé le prince au nom du parlement.
« Oh ! je fus ce jour-là reine de la Provence !
Mais ma vie est finie et le trépas s'avance.
Je n'ai plus, disait-elle, espoir dans l'avenir ;
Je ne vis désormais que par le souvenir.
— La mort ! chassez bien loin cette pensée amère,
S'écriait Henriette (Henriette, ma mère !)
Dans vos petits-enfants ne renaissiez-vous pas ?
L'an passé, lorsqu'au bal vous suivîtes mes pas,
Dites, n'étiez-vous pas heureuse et rajeunie ?
Quand, pour ouvrir la fête offerte à son génie,

Cet homme aux traits hideux , mais à l'esprit si beau ,
Que vous nommez , je crois , comte de Mirabeau ,
Pour danser avec lui tout à coup m'a choisie ,
Chaque femme en devint pâle de jalousie ;
Vous seule , me suiviez d'un regard triomphant ,
Et partagiez l'orgueil de votre heureuse enfant. »
Et l'aïeule charmée embrassait Henriette ,
Dont l'âme s'éveillait innocente et coquette ,
Et qui brodait , rieuse , une robe de bal ,
Rêvant fête et succès dans son cœur virginal.

Cécile , à côté d'elle , écoutait sans comprendre
Les projets d'un plaisir qu'elle n'eût osé prendre ;
Le monde était pour elle encore sans douceur :
Lorsque dans une fête on conduisait sa sœur ,
Résistant aux désirs mondains de son aïeule ,
Aux champs , près de sa mère , elle demeurait seule ;

Et sa main répandait sur le pauvre oublié
L'argent qu'à se parer elle aurait employé.
C'est que son âme pure, ineffable mystère,
Sentait qu'elle n'avait qu'à passer sur la terre,
Et que l'exil commun pour elle raccourci,
Rapide en peu de jours devait finir ici.
On voyait, au souris de sa lèvre si pâle,
A son teint transparent et blanc comme l'opale,
A la veine d'azur qui cernait ses doux yeux
Qu'elle devait bientôt s'en retourner aux cieux.
Ce soir-là, l'incarnat se jouait sur sa joue,
Comme un rayon pourpré qui sur l'onde se joue ;
Et, sur son chaste front de cheveux blonds voilé,
Répandait mollement son reflet ondulé ;
Quelquefois s'échappait de sa poitrine frêle
La toux qui la tuait et la rendait plus belle ;
Quand vers sa joue alors son sang se refoulait,
Sa mère lui tendait une tasse de lait ;

Et la vierge y trempait sa lèvre pure et rose ;
Puis, reprenant la fleur sur son ouvrage éclosé,
Ignorante d'un mal dont on meurt sans souffrir,
Elle laissait gaîment son aiguille courir.
Ce n'était point l'écharpe ou la robe émaillée
Qu'elle voulait ce soir finir dans la veillée ;
C'était le voile blanc du calice divin
Où le prêtre en sang pur transformera le vin,
Cachant le corps du Christ sous l'éclat du ciboire
Et le vase sacré sous les plis de la moire.

Artiste consacrée à l'autel du Seigneur,
Surpassant la peinture en relief, en fraîcheur,
Cécile avait brodé sur l'étoffe onduleuse
L'agneau pascal portant la croix miraculeuse,
Quelques gouttes de sang s'échappaient de son sein
Et tombaient sur des fleurs à l'entour du dessin ;

Puis, de ses ailes d'or couronnant ce symbole,
La colombe au tableau formait une auréole.

La vierge avec amour soignant chaque détail,
Avait presque achevé son patient travail.
Il ne lui restait plus à broder qu'une feuille
Des roses où le sang rédempteur se recueille ;
Mais, pour la terminer, le fil vert et soyeux
A manqué tout à coup à ses doigts gracieux ;
La bobine d'émail de soie est dépouillée ;
Il ne lui reste pas une seule aiguillée.
Comment faire ? il est tard ; le village est lointain ;
Son ouvrage à l'église est attendu demain ;
Demain, jour de Noël, elle a fait la promesse
De l'offrir à l'autel à l'heure de la messe ;
Et voilà qu'arrivée à la dernière fleur,
La soie est épuisée. Alors, dans sa douleur,

Cécile regardait en pleurant son ouvrage,
Et sa sœur souriait; « Enfant, reprends courage,
« Viens, je crois avoir vu de la soie à broder
« Dans le bahut gothique; allons sans plus tarder. »
Et les deux jeunes sœurs s'élancent, et, joyeuses,
Traversent un grenier aux murailles poudreuses.
Dans un angle, une caisse, en cuir noir damassé,
S'étalait au milieu des débris du passé,
De ces meubles vieillis, qu'une mode nouvelle
Jette au rebut après un service fidèle;
Ainsi nous délaissions nos parents, nos amis,
Qui sont auprès de nous dans la tombe endormis.
Pourtant ce coffre antique à couverture noire
Au château rappelait une touchante histoire.
Une enfant du hameau mariée au Brésil,
N'avait trouvé là-bas qu'une terre d'exil.
Quand la mort amena sa dernière journée,
« Je veux dormir, dit-elle, aux lieux où je suis née! »

Et ses filles en pleurs jurèrent qu'au hameau,
Auprès de sa famille elle aurait un tombeau.
Pour accomplir ce vœu, traversant l'onde amère,
Elles vinrent en France ensevelir leur mère.
Mon aïeul au château les reçut, et leurs jours
Sous ce toit protecteur achevèrent leur cours.
A leur mort, ma grand'mère entendit les Créoles
Lui murmurer tout bas quelques vagues paroles :
« De notre gratitude acceptez ce tribut, »
Disaient-elles, du geste indiquant le bahut ;
Puis leur mourante voix manquant à leur pensée
S'éteignit sans finir la phrase commencée.
Et lorsque dans ce meuble on voulut regarder,
On découvrit au fond de la soie à broder
Sur mille pelotons de couleurs variées ;
Puis des flèches, des arcs, des aigrettes ployées,
Des pannes de sauvage ; et ces objets divers
Reconnus sans valeur furent livrés aux vers ;

Et l'on avait laissé dormir la vieille caisse
Jusqu'au jour où les sœurs vinrent dans leur détresse
Chercher le fil soyeux nécessaire à finir
Ce voile qu'à l'autel demain on doit bénir.
Parmi les pelotons la nuance est trouvée ;
La première aiguillée est d'abord enlevée ,
Et la soie apparaît dans toute sa fraîcheur.
Tandis qu'on la dévide , ô surprise ! ô bonheur !
Un petit lingot d'or caché sous la pelote
S'échappant de la soie à mesure qu'on l'ôte ,
Retombe sur le sol et bondit bruyamment.
Les sœurs restent sans voix dans leur étonnement.
Dans chaque peloton un lingot se recèle ,
A leurs pieds leur trésor grossit et s'amoncèle ;
Alors formant tout haut mille vœux différents ,
Elles courent porter cet or à leurs parents.
L'aïeule présidant un conseil de famille
En fit deux lots pareils pour chaque jeune fille ;

Et Cécile , au village alla , le lendemain ,
Distribuer sa part aux pauvres du chemin.
Mais lorsque du bahut elle conta l'histoire ,
A son naïf récit on ne voulut pas croire :
On criait au miracle en voyant ce trésor ;
On disait qu'elle avait changé la soie en or ,
Qu'elle était une sainte ici-bas descendue
Et que bientôt au ciel elle serait rendue.

On dit vrai ; car un an à peine s'écoula
Qu'en souriant , vers Dieu Cécile s'envola.

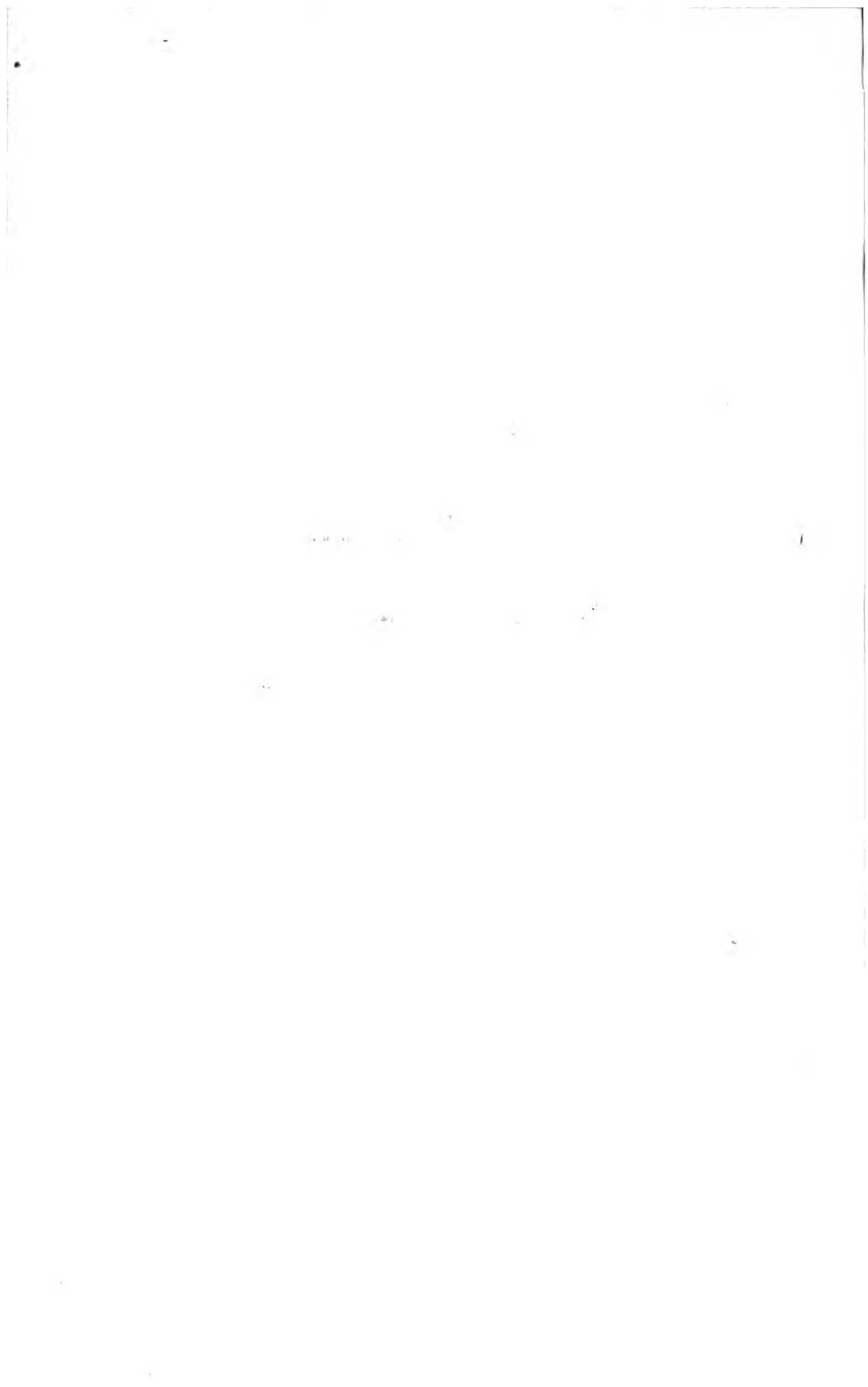


XV.

LES ORPHELINS

DE PALERME.

**Vers sur un petit groupe de M. Pradier, représentant une jeune fille
priant près de son frère endormi.**



XV.

LES ORPHELINS DE PALERME.

Le jour vient de tomber , jour brûlant de l'été
Qui laisse , en s'éteignant , un crépuscule rose
Dont la lueur descend en reflet argenté
Sur l'enfant chaste et nu , qui mollement repose.

Insoucieux , il dort ; pour lui le jour fut plein
De doux soins , qu'il a pris pour les soins d'une mère.
Il ne sait pas encor , pauvre enfant orphelin
Qu'il n'a plus qu'une sœur dont la vie est amère ;

Une sœur que la mort épargna comme lui ,
Quand le fléau changeait Palerme en cimetièrè ,
Ange sauvé par Dieu pour être son appui ,
Seul être survivant à sa famille entière.

Vierge de dix-sept ans , elle a déjà souffert
De ces graves douleurs qui vieillissent la femme ;
A l'amour maternel son cœur pur s'est ouvert
Avant qu'un autre amour soit éclos dans son âme.

Jeune , sans joie au cœur, et belle sans orgueil ,
A son frère au berceau , sa vie est enchaînée ;
Pieuse, elle a juré sur un double cercueil
De remplacer, pour lui, leur mère moissonnée.

Si , durant son repos , elle l'entend gémir ,
Elle verse un lait pur dans sa bouche vermeille ,
Murmure encor le chant qui vient de l'endormir
Et se penche vers lui jusqu'à ce qu'il sommeille.

Mais son œil s'est fermé ; son petit bras pendant
Fait ployer le coussin de la chaise d'ébène ,
Où , mieux qu'en son berceau la brise d'occident
Rafraichira son corps de sa suave haleine.

La sœur reste à genoux près du frère qui dort ;
Avant de regagner sa couche virginale,
Sur leurs pauvres parents , endormis par la mort ,
Elle prie , et vers Dieu sa prière s'exhale.

Alors la Foi répand sa céleste douceur
Sur les pensers de deuil que son âme renferme ;
Et la mère de Dieu sourit comme une sœur
A cette vierge-mère , orpheline à Palerme.

XVI.

LE

FRUIT DE LA PENSÉE.

XVI.

LE FRUIT DE LA PENSÉE.

Le fruit de la pensée est amer pour ma bouche ,
Et la cendre en jaillit aussitôt que j'y touche ;
Et cependant ma lèvre , alors qu'elle le fuit ,
Sent une ardente soif qui la brûle et l'altère ,

Et je reviens encor demander à la terre
L'arbre de la science, et j'en cueille le fruit.

Fruits stériles et morts qui n'avez point de germe,
OÈuvres vivant un jour et que la tombe enferme,
Créations de l'homme où Dieu n'a pas de part,
Rêves de vanité, de gloire et de folie,
Source d'énervement où mon âme s'oublie,
La fortifierez-vous à l'heure du départ ?

Ainsi que le mineur sous la terre inféconde
S'épuise et cherche en vain de l'or, ainsi le monde
Voit s'épuiser notre âme en efforts de géant ;
L'espérance l'entraîne au sentier qu'elle creuse ;
Elle marche toujours, ardente et courageuse,
Puis se sent défaillir en face du néant,

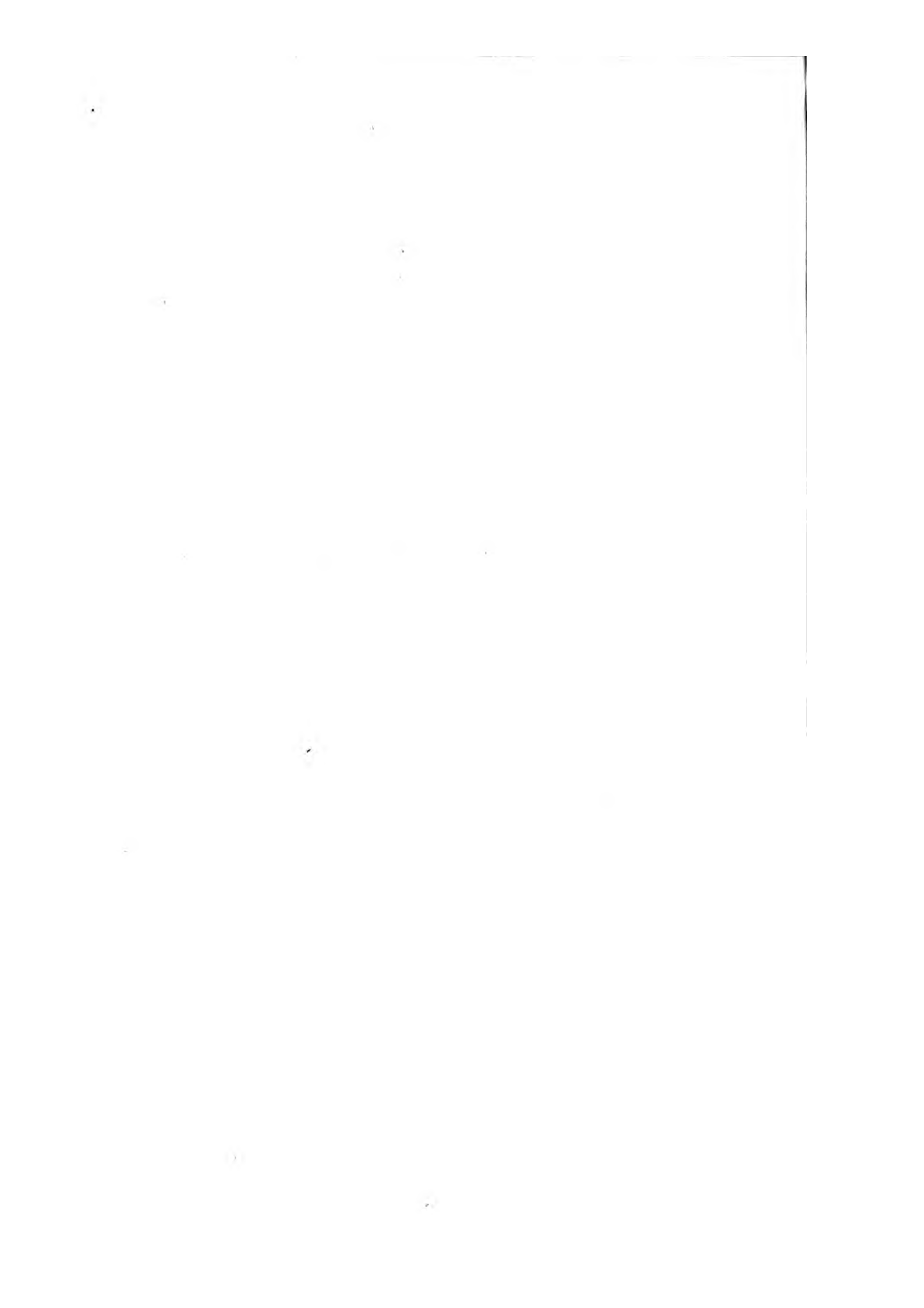
Du néant des grandeurs et des gloires humaines,
Des sciences, des arts, dont les vastes domaines
Ne lui verseront pas d'ondes pour s'étancher ;
Du néant qui, railleur, l'accable et l'humilie,
En jetant le dégoût comme une amère lie
Au fond de tous les biens que l'orgueil fait chercher.

Que ne puis-je, fuyant le monde qui m'entoure,
Ne plus boire à la coupe où ma lèvre savoure
L'enivrement de l'âme et l'oubli des douleurs ;
Et portant le fardeau d'une immense tristesse,
Dire à l'humanité, comme la prophétesse,
Des secrets qu'ont ravis la prière et les pleurs.



XVII.

JALOUSIE.



XVII.

JALOUSIE.

Jeunes femmes, parfois, quand je vais me mêler
A vos jeux.... si je sens mon âme se troubler,
Si soudain sur mon front une ride se creuse,
Si ma pensée empreint sa trace douloureuse

Sur mes traits, que l'on voit se couvrir de pâlour,
Ce n'est point jalousie, ô femmes! c'est douleur!
Du bonheur passager de la nouvelle épouse,
De ses illusions je ne suis pas jalouse.
Quand elle apparaît, j'aime à l'entendre applaudir,
A voir sous l'oranger son front pur resplendir,
Sa parure éblouir la foule qui l'entoure,
J'aime à la croire heureuse alors qu'elle savoure
Cet encens que le monde aux femmes jette un jour,
Encens de vanité parfumé par l'amour!...
Mais ce qui me torture et fait fléchir mon âme,
C'est de voir auprès d'elle assise une autre femme,
Jeune de son bonheur dont elle prend sa part,
Fière de ses succès, l'adorant du regard,
Et la nommant tout haut sa fille, ô peine amère!
Je suis jalouse alors, car je n'ai plus de mère!

XVIII.

LE LISERON.



XVIII.

LE LISERON.

Aimez le Liseron, cette fleur qui s'attache
Au gazon de la tombe, à l'agreste rocher ;
Triste et modeste fleur qui dans l'ombre se cache
Et frissonne au toucher !

Aimez son teint si pâle et son parfum d'amande ;
Ce parfum , on le cherche , il ne vient pas à vous ;
Mais , à l'humble corolle alors qu'on le demande ,
On le sent pur et doux ,

Il ne pénètre pas les sens comme la rose ,
Il ne jette pas l'âme en de molles langueurs ,
Suave et virginal , de l'ivresse il repose ,
Et rafraîchit les cœurs .

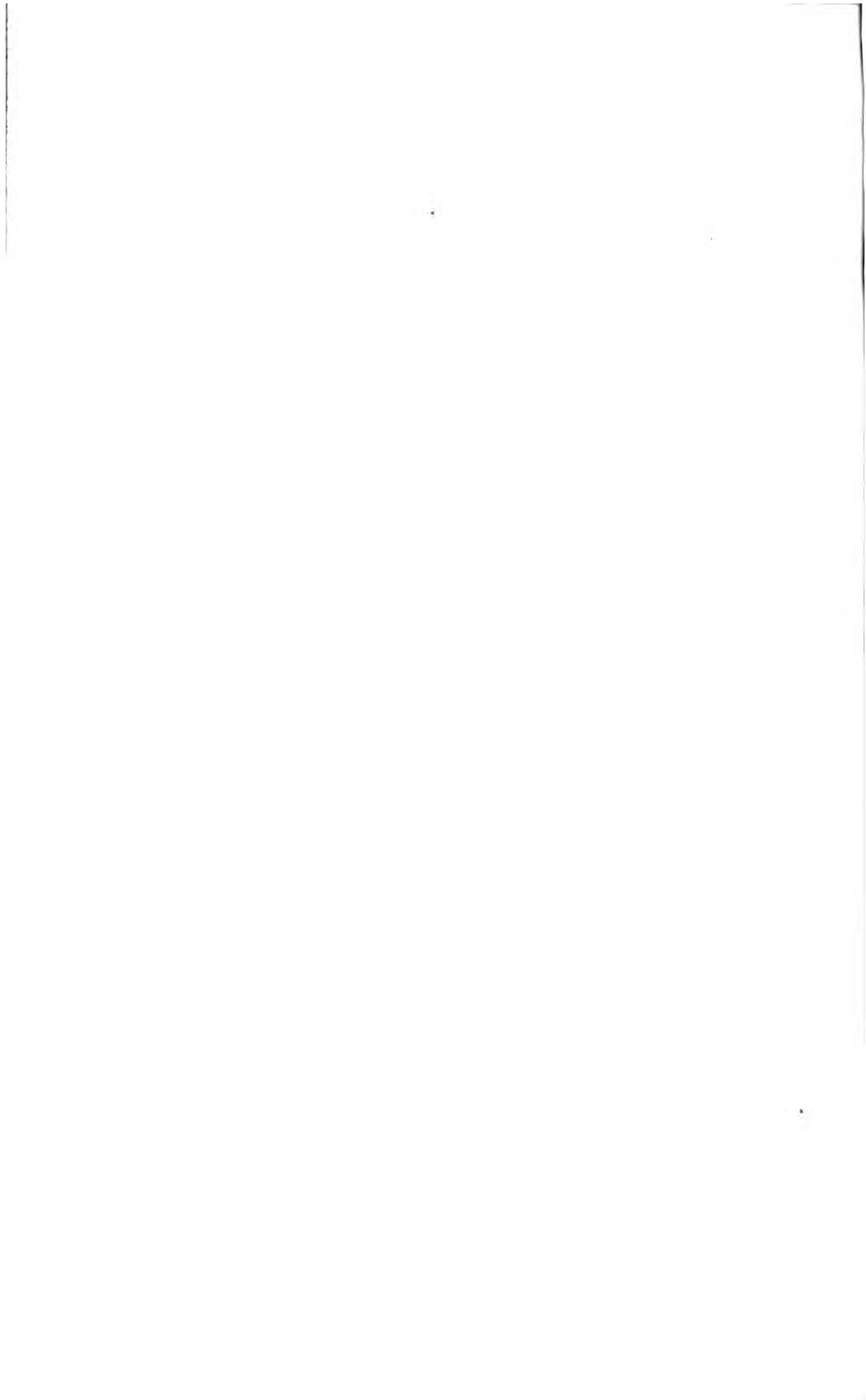
De l'amour idéal , chaste et touchant emblème ,
Il vit et meurt caché sous le regard de Dieu ,
S'abreuve de rosée et de soleil , de même
Que l'âme se nourrit de larmes et de feu .

Comme l'amour encor qui , pudique , se voile ,
L'homme , sans le sentir, le foule sous ses pas ,
Ou parfois à la tige il arrache l'étoile

Et ne l'aspire pas !

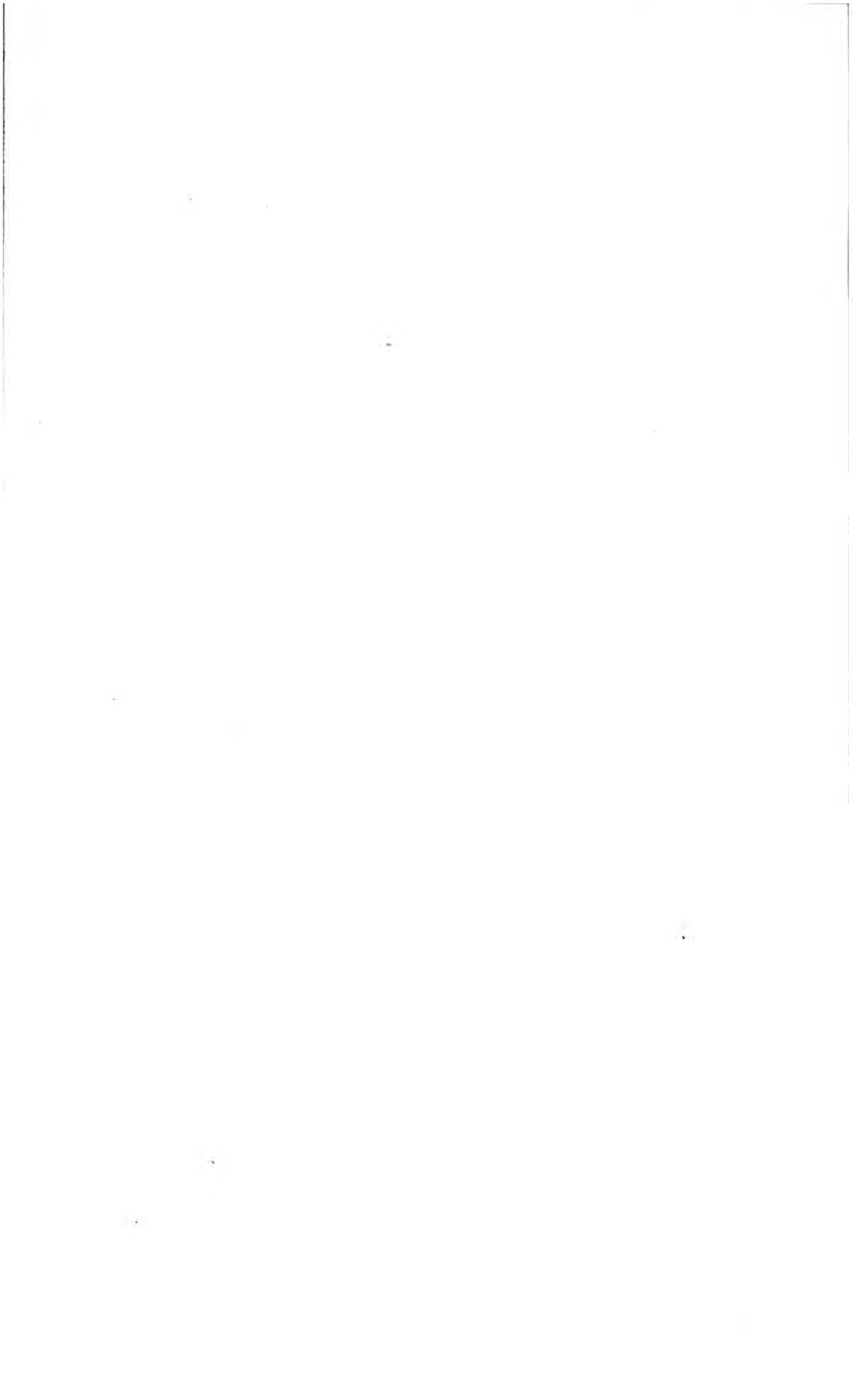
Plus d'un cœur fut ainsi brisé dans le silence ,
Étouffant un amour, mystère de pudeur ,
Desir inexprimé qui vers le ciel s'élance ,
Comme du Liseron la balsamique odeur !

Paris, 1837.



XIX.

AIX.



XIX.

AIX.

Quand le sol en hiver est blanchi par la neige,
Qu'on voit trembler le roc que le mistral assiège,
Comme sous l'Océan on sent trembler l'écueil,
Quittant jusqu'au printemps ces campagnes de deuil,

Nous allions habiter la cité provençale ,
Suzeraine autrefois, mais aujourd'hui vassale.
Vassale! avec sa tour gothique à l'horizon ,
Ses portails couronnés d'armes et de blason ,
Ses clochers dentelés, ses sombres cathédrales ,
Où rois et chevaliers reposent sous les dalles.
Vassale! ô désespoir d'un front découronné!
Toi, mère d'un royaume et veuve de René,
Vassale, dans la poudre où ton passé sommeille,
D'une nouvelle Tyr, de la riche Marseille!
Comme une mendiante assise sur son seuil,
Mais conservant encore un sentiment d'orgueil,
Tu jettes le dédain de l'aristocratie
A cette parvenue au commerce enrichie.
En voyant sa splendeur et sa prospérité,
Jamais pour l'imiter ton cœur n'a palpité.
Humble et vaine à la fois, pauvre cité ridée,
Le siècle ne t'a pas fait changer d'une idée.

De la stabilité tu t'imposes la loi ;
Quand tout change et se meut , tu restes toujours toi !
Tu vis dans ton repos , semblable à ces momies
Aux sépulcres d'Égypte à jamais endormies.
Un empire s'élève , un empire est détruit ,
Sans que ton lourd sommeil s'interrompe à ce bruit.
Sans que , te ralliant au siècle qui travaille ,
Tu t'émeuves aux voix dont le monde tressaille.
On dirait qu'au passé voulant te réunir ,
Tu n'as point de présent , tu n'as point d'avenir.
Sur ton squelette froid , que la foule déserte ,
L'herbe s'élève ainsi qu'en une tombe ouverte ,
Et , dans tes murs glacés que le temps oubliâ ,
On sent l'air du cercueil ainsi qu'à Pompeïa.
Lorsque du voyageur l'œil attristé s'arrête
Sur la plaine où tu gis , languissante et muette ,
Il t'aperçoit couchée aux pieds des noirs coteaux
Que des champs d'oliviers couvrent de leurs manteaux .

Ces arbres de la paix, à la pâle verdure,
A ton corps sans chaleur servent de sépulture.
Nul canal aux flots purs, nul fleuve bondissant
Ne verse à ton artère et la vie et le sang.
Dans les flots sulfureux d'une source attiédie
Tu te baignes en vain, tu restes engourdie;
Ta vie est morte au cœur, et ton front est penché
Sur le lit de cailloux d'un torrent desséché.

Eh bien! dans ton oubli, fière et pauvre, je t'aime;
J'aime les grands débris, les rois sans diadème;
Les monuments romains aux murs démantelés,
Les chênes par l'orage ouverts, échevelés,
Les vieux guerriers, portant au front des cicatrices;
Les poètes, aux voix fortes, dominatrices,
Et que marqua le sceau de la fatalité;
J'aime tout ce qui fut fait pour l'éternité,

Tout ce qui garde encore, en perdant sa puissance,
Des vestiges de gloire et de magnificence!...

O ma vieille cité! je m'en souviens encor,
Quand, au soleil couchant que baignaient des flots d'or,
Nous arrivions le soir au haut de ta colline
Couverte d'oliviers et d'où l'œil te domine,
Dans mon âme d'enfant un sentiment naissait,
Amour du sol natal qui vers toi s'élançait,
S'attachant à tes murs, à ton sol, à tes arbres,
Saluant en amis tes palais, tes vieux marbres,
Ta fontaine attiédie, et d'où l'onde, en fumant,
S'élance en arc-en-ciel et tombe bruyamment;
Puis cette vieille allée, aux ormes séculaires,
T'abritant du soleil aux jours caniculaires,
Et qui de loin semblait me tendre ses bras verts
Comme ceux d'une mère à sa fille entr'ouverts.
Je t'aimais, et de toi je me croyais aimée;
Dans mon naïf amour je t'avais animée;

Ton sol semblait sourire à mes pas , tes remparts
S'ouvrir et me jeter de caressants regards ;
Et quand j'avais franchi ton enceinte de pierre,
Dans mon cœur j'entendais ta voix hospitalière.
Maintenant , au passé rattachant l'avenir,
Si je reviens à toi c'est par le souvenir.
Je t'aime en te peuplant des fantômes que j'aime ;
Mais quand j'étais enfant je t'aimais pour toi-même ;
Sentiment puéril , indicible et si doux ,
Illusions , folie ! oh ! pourquoi fuyez-vous ?

XX.

FRAGMENTS

DU

SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ.

(IMITATIONS DE SHAKSPEARE.)

Year	1978	1979
1	100	100
2	100	100
3	100	100
4	100	100
5	100	100
6	100	100
7	100	100
8	100	100
9	100	100
10	100	100
11	100	100
12	100	100
13	100	100
14	100	100
15	100	100
16	100	100
17	100	100
18	100	100
19	100	100
20	100	100
21	100	100
22	100	100
23	100	100
24	100	100
25	100	100
26	100	100
27	100	100
28	100	100
29	100	100
30	100	100
31	100	100
32	100	100
33	100	100
34	100	100
35	100	100
36	100	100
37	100	100
38	100	100
39	100	100
40	100	100
41	100	100
42	100	100
43	100	100
44	100	100
45	100	100
46	100	100
47	100	100
48	100	100
49	100	100
50	100	100
51	100	100
52	100	100
53	100	100
54	100	100
55	100	100
56	100	100
57	100	100
58	100	100
59	100	100
60	100	100
61	100	100
62	100	100
63	100	100
64	100	100
65	100	100
66	100	100
67	100	100
68	100	100
69	100	100
70	100	100
71	100	100
72	100	100
73	100	100
74	100	100
75	100	100
76	100	100
77	100	100
78	100	100
79	100	100
80	100	100
81	100	100
82	100	100
83	100	100
84	100	100
85	100	100
86	100	100
87	100	100
88	100	100
89	100	100
90	100	100
91	100	100
92	100	100
93	100	100
94	100	100
95	100	100
96	100	100
97	100	100
98	100	100
99	100	100
100	100	100

XX.

FRAGMENTS

DU

SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ.

(IMITATIONS DE SHAKSPEARE.)

I.

HÉLÈNE A HERMIA.

Est-ce là de ton cœur ce que je dus attendre?

De notre confiance illimitée et tendre

As-tu donc oublié les intimes douceurs ?
Nous devions nous aimer, hélas ! comme deux sœurs.
Nos heures de bonheur s'écoulèrent mêlées.
Quand on nous séparait, rebelles, désolées,
Nous reprochions au temps de marcher sans pitié.
Ah ! tout notre passé, l'as-tu donc oublié ?
Notre amitié d'école, où notre double enfance
A mêlé ses leçons, ses jeux, son innocence,
L'amour n'eût pas alors éteint notre amitié ;
Nos plaisirs, nos travaux, tout était de moitié !
Hermia, nous avons, toutes petites filles,
Brodé la même fleur sous les mêmes aiguilles,
Assises toutes deux sur le même coussin,
Confondant mon haleine à celle de ton sein ;
Chantant sur le même air une chanson pareille,
Afin qu'un seul accord vint frapper notre oreille.
On eût dit qu'à nous deux, mains, voix, âmes et corps
Formaient un être seul mû des mêmes ressorts.

Nous grandîmes ainsi, par un tendre prestige,
Comme deux fruits jumeaux nés sur la même tige.
On voyait nos deux corps, nous n'avions qu'un seul cœur,
Ainsi que deux blasons de la même couleur
Qui forment deux côtés et n'ont qu'une couronne !
Et quand le désespoir m'accable et m'environne,
Unie à mes tyrans tu brises ces doux nœuds,
Tu partages pour moi leurs sentiments haineux ;
Tu tortures mon cœur, et sur ta pauvre amie,
En place de pitié tu jettes l'infamie.

II.

OBERON.

Je connais un berceau semé de thym sauvage,
La violette y croît sous l'odorant ombrage

Du chèvrefeuille en fleurs et des blancs églantiers ;
La douce primevère en jonche les sentiers ,
Et la rose embaumée y répand ses calices.
C'est là qu'après avoir épuisé les délices
De la danse et des jeux , sous les fleurs aux fruits d'or ,
Aux heures de la nuit Titania s'endort ;
C'est là que des serpents la peau s'est dépouillée
Du fragile tissu de leur robe émaillée ,
Vêtement dont à peine ils viennent de sortir
Que le corps d'une fée aime à s'en revêtir ;
C'est là que de ce suc préparé par mes charmes
Sur ses yeux endormis j'épandrai quelques larmes.
Bientôt Titania , sous ce philtre puissant ,
Sentira se remplir son cerveau frémissant
Des songes odieux , des folles fantaisies
Dont par cette liqueur les âmes sont saisies.

III.

TITANIA.

Esprits, dispersez-vous, et laissez-nous heureux !
Dors, je vais t'enfermer dans mes bras amoureux.
Ainsi dans le printemps l'odorant chèvrefeuille
Aux troncs d'arbres nouveaux entrelace sa feuille ;
Ainsi l'on voit le lierre aux flexibles anneaux
Presser avec amour l'écorce des ormeaux.
Endors-toi sur mon sein, oh ! vois combien je t'aime !
Je t'adore et m'oublie en cet instant suprême.

IV.

OBERON.

De notre œuvre, mon sylphe, enfin sois réjoui,
Admire ainsi que moi ce spectacle inoui.
Ce spectacle est charmant, mais il est temps qu'il cesse,
J'ai pitié malgré moi de sa folle tendresse.
Tout à l'heure, en ce bois, tandis qu'elle passait,
Cherchant de douces fleurs dont sa main enlaçait
Ce monstre fabuleux dont elle s'est éprise,
Dans son enivrement, ici, je l'ai surprise,
Et, pour elle honteux d'un amour aussi bas,
Tout en la querellant j'ai marché sur ses pas.
Elle avait ceint de fleurs les oreilles velues
De cet âne odieux ; ces fleurs, je les ai vues,

S'indignant de tomber sur un semblable front,
Se pencher, se flétrir, et pleurer leur affront;
Les larmes s'échappant des yeux de leurs pétales
Goutte à goutte brillaient, perles orientales.
Et quand elle est venue implorer mon pardon,
Elle ne l'a reçu qu'en échange du don
De son nain gracieux, esprit qu'elle possède,
Et que depuis long-temps je veux qu'elle me cède.
A mon desir pressant ne pouvant résister,
Alors dans mon royaume elle l'a fait porter;
Maintenant de l'enfant étant devenu maître,
Je vais chasser l'erreur qui sut me la soumettre.
Viens, mon aimable Puck, mon sylphe aérien,
Ote ce museau d'âne au rustre athénien,
Et fais qu'étant sorti de sa métamorphose
Il puisse en oublier et l'effet et la cause.
Moi, je vais rompre aussi le charme qui lia
A ce bizarre amour notre Titania.

V.

PUCK.

La brise souffle par bouffées,
Sois attentif à ce signal,
Écoute, écoute, ô roi des fées,
L'alouette au chant matinal!

OBERON.

Partons, c'est la lueur de l'aube,
Suivons les ombres de la nuit,
Et faisons tout le tour du globe,
En suivant la lune qui fuit.

TITANIA.

En fuyant la terre éveillée,
O mon époux, dis-moi comment,
J'ai pu, dans ma couche émaillée,
Recevoir un terrestre amant!

VI.

PUCK.

Mon maître, hâtons-nous, car notre heure est venue ;
Les dragons de la nuit ont traversé la nue ,
Le jour va se lever, il jette en souriant
Ses premières lueurs au bord de l'Orient

A son approche, on voit les spectres se dissoudre,
Du cimetière ils vont encor peupler la poudre.
Les ombres des damnés, qui, dans les carrefours
Et sur les flots impurs, la nuit, errent toujours,
Dans leur couche, où les vers les tiennent enchaînées,
Craignant l'éclat du jour, sont déjà retournées;
La lumière fait peur à ces ombres du soir,
Ce sont les pâles sœurs de la nuit au front noir.

OBERON.

Nous sommes des esprits d'une plus pure essence :
Moi, j'ai souvent joué lorsque le jour commence,
En foulant les tapis des bois où court le vent,
Avec l'aube argentée et le soleil levant.
Au seuil de l'Orient j'ai suivi la lumière
Jusqu'à l'heure où sa porte, en s'ouvrant tout entière,

Jette, rouge de feu, sur les flots de la mer,
Les rayons lumineux qui scintillent dans l'air,
Changeant en vagues d'or son onde verte et sombre.
Cependant, hâte-toi, mettons à profit l'ombre;
Nous pouvons achever l'ouvrage commencé
Avant qu'à l'Orient le jour ne soit versé!

XXI.

BLANCA.

« O Blanca ! je jure , par le sang de ces chevaliers , de t'aimer avec la constance , la fidélité et l'ardeur d'un Abencerage. »

(CHATEAUBRIAND, *Le dernier Abencerage.*)

XXI.

BLANCA.

Vierge modeste,
Houri céleste
Du paradis,
Comme une étoile,

Sous ton long voile
Tu resplendis!

Flot de lumière
Qui désaltère
Mon oeil charmé,
Et dont la flamme
Enivre l'âme
Du bien-aimé!

Viens que j'aspire
Ton doux sourire
Plein de parfum,
Viens et repose
Ta lèvre rose
Sur mon front brun!...

Sur ta ceinture
Ta chevelure
Roule en torrent,
Et mon cœur brûle
Quand elle ondule
En m'effleurant.

Ton cou se penche
Comme la branche
De nos palmiers,
Sur ta main frêle,
Semblable à l'aile
Des blancs ramiers.

Perle d'Asie,
La poésie,

Pour te nommer
Cherche une image,
L'Abencerage
Ne sait qu'aimer.

Paris, 1836.

XXII.

CONSTANCE.

IMITATION DE SHAKSPEARE.

(LE ROI JEAN.)

XXII.

CONSTANCE.

IMITATION DE SHAKSPEARE.

(LE ROI JEAN.)

Qui n'a lu dans nos vieilles chroniques la vie touchante et la mort tragique du jeune Arthur de Bretagne? Constance, c'est la mère de ce royal enfant. Elle veut lui rendre un trône; elle souffre de sa déchéance; elle im-

plote l'appui des rois , elle espère , elle est déçue !... Elle passe par toutes les émotions, par toutes les angoisses ; ses sentiments débordent en poésie éclatante et profonde ; et quand les rois l'abandonnent , elle s'indigne comme une reine , elle pleure comme une mère ; puis entourant son fils de ses bras , elle se précipite sur la terre et s'écrie :

Mon chagrin se revêt d'un orgueil légitime ,
Car le malheur rend fier et roidit sa victime.
Que les rois maintenant s'assemblent sans pudeur
Devant la majesté de ma grande douleur !
Ma douleur, désormais immense et solitaire,
Est si lourde à porter, qu'il n'est plus que la terre
Qui puisse sur son axe en soutenir le poids.
Seule avec ma douleur sur son sein je m'asseois ;
C'est le trône où vivra ma royauté nouvelle.
Dis aux rois de venir se courber devant elle !
.....
Armez-vous, armez-vous contre ces rois parjures !

Cieux , voyez ma douleur, et vengez mes injures !
Une veuve vous crie : O cieux ! déchaînez-vous !
Défendez l'orphelin ; tenez-moi lieu d'époux !

Le malheur ne l'accable point ; elle se relève plus forte et plus magnanime ; l'enfant, dont elle partage la fortune, elle le presse sur son sein d'où il est sorti ; elle le sent vivre , elle le voit , elle entend sa douce parole ; ses larmes se sèchent parfois sous le baiser filial qu'il lui donne ; il sourit , et son âme rayonne ; ses douleurs de reine sont adoucies par ses consolations de mère ; elle lui dit avec amour :

Dieu versa ses trésors sur ta royale enfance :
Élu par la nature au jour de ta naissance ,
La beauté, la grandeur se mêlèrent en toi ;
La fortune t'a fait, mon fils, pour être roi :
Les roses et les lys brillent sur ton visage ,
Ta beauté doit toucher autant que ton jeune âge ;

Mais la fortune impure, hélas! nous a trahis ;
Elle se prostitue à tous nos ennemis ;
Elle va , prodiguant sa faveur adultère ,
Courtisane éhontée aduler Jean-sans-Terre!

La maternité , c'est le diadème indélébile de cette reine détrônée , douce couronne dont elle est fière , onction sacrée dont on ne pourra la dépouiller . La maternité , c'est le sceau de grandeur et de dignité que Dieu mit à la femme , à cet être faible qui devient fort en se sentant renaître , en donnant une moitié de son âme , une partie de son sang . L'amour maternel est intarissable ; il résiste à toutes les épreuves , il survit à toutes les déceptions , à toutes les blessures , et à toutes les offenses . Sentiment immortel , l'amour d'une mère pour son enfant , c'est le symbole terrestre et touchant de l'amour de Dieu pour l'humanité . Constance , c'est la personnification de l'amour maternel ; les ruines s'amassent autour d'elle , mais Arthur vit ; l'espoir de lui rendre un trône est perdu , mais elle peut veiller sur lui . Mon Dieu ! elle ne vous maudit point , car elle sait qu'il est une affliction plus grande

dont vous pourriez frapper son cœur de mère. Ses entrailles pourraient être déchirées par la mort de son enfant, et il vit!... Pauvre reine! cette immense douleur la foudroiera; on arrachera l'arbuste à sa racine, l'enfant à sa mère; Arthur sera livré à son bourreau, et l'on dira à Constance d'espérer encore! Mais alors le désespoir la submergera, la mort sera sa seule consolation, et elle répondra, frappée au cœur :

Courage! dites-vous? non, tout espoir égare;
La mort seule guérit, la mort seule répare :
La mort! la mort est douce! ô mort! viens me frapper;
De ta corruption je veux m'envelopper;
J'aime comme un parfum ton odeur de cadavres;
Mort! haine des heureux, laisse ceux que tu navres,
Viens à moi qui t'appelle et qui veux reposer;
Tes os blancs de squelette, oh! je veux les baiser!
Je placerai mes yeux sous tes paupières vides,
Et les vers, détachés de tes membres livides,

Formeront des anneaux à l'entour de mes doigts ;
Ta poussière à ma bouche étouffera ma voix ,
Afin que tout mon corps change et se décompose ,
Et t'égale en horreur dans sa métamorphose.
Viens en grinçant des dents : je croirai qu'à mes vœux
Tu souris ; seul amour qui reste aux malheureux.
O mort ! viens dans mes bras , de toi je suis jalouse ;
Viens ! je te donnerai le baiser d'une épouse !...
— Quand , dans mon désespoir , j'invoque le trépas ,
Non , je ne suis pas folle ! oh ! je ne le suis pas !
Je sais , dans ma douleur qu'on traite de démence ,
Que , veuve de Geoffroy , je me nomme Constance ;
Arthur , mon jeune fils , est à jamais perdu !...
Non , je ne suis pas folle ! et mon cœur éperdu
Dans son amer chagrin regrette la folie
Qui trompe le malheur et fait que l'on oublie !
Enseignez-moi comment le désespoir conduit
A cet état de l'âme où la raison nous fuit ,

Et je vous bénirai ! La démence console ;
Je ne souffrirais plus, mon Dieu ! si j'étais folle ;
J'oublierais mon enfant ou croirais le revoir
Dans quelque simulacre offert à mon espoir.
Non, je ne suis pas folle ! et sens, une par une,
Les diverses douleurs que donne l'infortune !
.....
On dit que, dans le ciel où nous devons renaître,
Nos parents, nos amis pourront nous reconnaître ;
S'il en était ainsi, je reverrais mon fils,
Le plus beau des enfants, ô mon Dieu ! que tu fis ;
Mais le ver du malheur qui le ronge et le creuse
Me défigurera sa forme gracieuse,
A sa beauté native enlèvera sa fleur ;
Comme un spectre flétri sous le poids du malheur,
On le verra plier et se traîner, livide,
Jusqu'au jour où le corps de l'âme reste vide ;
Alors, quand dans le ciel, ainsi ressuscité,

Mon fils m'apparaîtra sans fraîcheur, sans beauté,
Moi qui le vis si beau, moi son sang, moi sa mère,
Je le méconnaîtrai dans ma douleur amère;
Ainsi, même jamais dans un monde futur,
Je ne pourrai revoir mon fils, mon bel Arthur!...
— De mon enfant absent ma douleur tient la place,
Repose dans son lit, me rappelle sa grâce,
M'accompagne partout, prend son regard charmant,
En empruntant son corps revêt son vêtement;
C'est l'image d'un fils qu'appelle en vain sa mère,
Ma douleur, c'est Arthur! et ma douleur m'est chère!

Pour faire connaître Constance, nous avons laissé parler Shakspeare; à peine nous la montre-t-il dans quelques scènes, et pourtant il la révèle tout entière. Dans ses cris déchirants, dans ses douleurs maternelles, Constance est plus vraie, plus émouvante encore que Mérope et Jocaste; c'est la mère et la reine-modèle : mère, elle entoure de soins et d'amour les jours de son

filz ; reine , elle veut sa gloire et cherche à lui recon-
quérir sa couronne ; elle est plus forte que le malheur ;
mère , en perdant son enfant , elle appelle la mort . Comme
la mère de l'Écriture , elle ne veut pas être consolée .

Paris , 1837 .

XXIII.

A M. MAINDRON,

SUR SA STATUE DE VELLÉDA.

(EXPOSÉE AU SALON DE 1839.)

XXIII.

A M. MAINDRON,

SUR SA STATUE DE VELLÉDA.

**Vous avez deviné la prêtresse et la femme ,
Vous avez compris l'art en maître , en novateur ;
Dans ce marbre vivant , où se révèle une âme ,
Le génie a versé son souffle créateur.**

La beauté de la forme ici rend la pensée,
Comme Dieu met au corps une âme en le créant;
Vous n'avez pas suivi cette foule insensée
Qui reproduit dans l'art la beauté du néant,

Cette beauté d'un jour, cette beauté charnelle
Qui fait la courtisane et n'émeut que les sens;
Vous avez su donner une empreinte éternelle
A l'argile pétrie entre vos doigts puissants.

De l'art matériel dédaignant les symboles,
Laisant au monde antique et Vénus et Lédà,
Vous nous avez rendu la prêtresse des Gaules,
Emblème de génie et d'amour, Velléda!

Velléda ! druidesse et vierge pure encore,
Que l'amour a frappée et qui cède à l'amour,
Qui rêve, en contemplant la demeure d'Eudore,
Dans la forêt sacrée où va mourir le jour.

La voilà, l'œil ardent, sombre, creusant l'abîme
Où son cœur est tombé, ce cœur si grand, si fier
Alors qu'elle invoquait la liberté sublime
Pour tout un peuple armé qu'elle guidait hier ;

Mais l'amour l'a vaincue, et de la noble fille
La voix a désappris les hymnes des combats ;
Le gui n'est plus tranché par l'or de sa faucille ;
Inactive, elle pleure et répète tout bas :

« Être jeune, être belle, et n'être pas aimée ?

« Sentir lutter en soi le génie et l'amour !

« Vouloir sacrifier puissance et renommée

« Au bonheur d'un seul jour !

« Pour une heure d'amour, pour un moment d'ivresse

« Où se résumeraient le passé, l'avenir,

« Oh ! j'aurais tout donné, beauté, gloire, jeunesse,

« Et n'ai pu l'obtenir !... »

Elle dit, et le choc de sa sombre pensée

Vient troubler son oeil calme où rayonnait l'orgueil,

Fait frissonner son sein, tient sa tête affaissée,

Et répand à l'entour comme un voile de deuil.

Oh! de Chateaubriand la parole est féconde,
L'artiste à son foyer vient toujours s'embraser ;
Cet homme est presque un Dieu, son génie est un monde,
Une source du ciel qu'on ne peut épuiser :

Il créa Velléda, vous l'avez transformée ;
L'idéal a reçu de vous le souffle humain ;
Et quand il reverra sa fille bien-aimée,
Souriant à votre oeuvre il vous tendra la main.

Paris, 1839.

XXIV.

IMITATION LIBRE

D'UNE SCÈNE DE FAUST.

XXIV.

IMITATION LIBRE

D'UNE SCÈNE DE FAUST.

FAUST, MARGUERITE.

(Un cachot.)

FAUST.

Oh! que nos mauvais jours enfin soient oubliés!
Reconnais ton amant! il se jette à tes pieds!
De ton sombre cachot je viens ouvrir la porte.

MARGUERITE.

C'est sa voix ! Est-il vrai que je ne suis pas morte ?
Vient-il de me parler ?... N'est-ce qu'un souvenir ?
Loin de lui si longtemps qui put me retenir ?
Je suis libre ; il est là.... c'est bien lui qui m'appelle !
Oui, c'est sa douce voix ! mon cœur se la rappelle !...
Viens ! dans la vie encor je veux suivre tes pas,
Me pencher sur ton sein, m'appuyer sur ton bras !

FAUST.

C'est moi, ma bien-aimée.

MARGUERITE.

Oh ! si c'est toi, j'oublie

Mes jours de désespoir, de doute et de folie!
C'est toi, je suis sauvée, et je crois voir encor
Ces beaux soleils couchants, jetant leurs rayons d'or
Sur l'ombre du vallon où nous marchions ensemble.
D'amour et de bonheur, vois, tout mon être tremble!
C'est bien toi! c'est bien toi!

FAUST.

Viens! oh viens!

MARGUERITE.

Il m'est doux

De te sentir ainsi! demeure à mes genoux!

Oh! ne t'éloigne pas!

FAUST.

Hâtons-nous ; l'heure passe.

MARGUERITE.

Et qu'importe pour nous et le temps et l'espace !
Ces purs ravissements qu'autrefois tu compris ,
Dans l'absence ton cœur les a donc désappris ?
Quoi ! pas un doux regard ? Quoi ! pas une parole
Comme j'en entendais jadis !... Mon âme est folle !
Oh ! tu ne m'aimes plus ainsi que tu m'aimais !
Je le sens , entre nous le monde est désormais ;
Le monde a pris ta vie , hélas ! il nous sépare ;
A tous ses faux plaisirs il t'entraîne , il t'égare ;
Le monde t'a séduit par cet éclat moqueur

Qui fait briller l'esprit en étouffant le cœur.
Oh ! reviens à l'amour, l'amour vaut le génie ;
C'est le rayon du ciel dont notre âme est bénie ,
La lumière du jour, l'étoile de la nuit ;
C'est, dans ces sombres murs, la clarté qui me luit.
S'est-il éteint en toi, l'amour ?

FAUST.

Non, car je t'aime !

MARGUERITE.

Comprends-tu bien l'écho que rend ce mot suprême ?
« Je t'aime ! » tu l'as dit.... Mais ce mot tout-puissant
A-t-il ému ton cœur ? a-t-il brûlé ton sang ?
A-t-il fait pénétrer l'ivresse dans ton être ?
Quand tu l'as prononcé, tu me raillais peut-être !

202 IMITATION LIBRE D'UNE SCÈNE DE FAUST.

Ton cœur me semble froid, muet à nos amours....

Oh! qui me l'a ravi ce cœur?...

FAUST.

Tu l'as toujours!

Paris, 1837.

XXV.

L'INDIENNE.

XXV.

L'INDIENNE.

**Souvent, au bord du Gange, à l'heure où le soleil
Jette un réseau de feu sur le fleuve vermeil,
Dans le kiosque embaumé qui se baigne à la rive
Sous ses voiles flottants la bayadère arrive;**

Une esclave la suit en portant des parfums.
Alors, se délivrant des voiles importuns,
L'Indienne se plonge en un bain de porphyre,
Et du store entr'ouvert, où glisse le zéphire,
Elle voit fuir les flots en longs rubans d'argent,
Laisse errer son regard sur leur prisme changeant,
Suit un nuage d'or dans les cieux, ou contemple,
En rêvant à Brama, la coupole du temple.
Son esclave à genoux agite l'éventail,
Répand sur son sein nu l'essence du sérail,
Ou berce mollement son extase rêveuse
Aux accents de sa voix pure et voluptueuse.
Et quand le soir, chassant la chaleur du midi,
Fait courir un air frais sur le fleuve attiédi,
Abandonnant le bain, d'où l'aloës émane,
L'Indienne s'assied sur la molle ottomane,
Et l'esclave attentive, abaissant le rideau,
Étanche sur ses bras les blanches perles d'eau,

Neue autour de son sein la tunique de gaze ,
Suspend à son oreille une étoile en topaze ,
Voile sous ses cheveux sa chaste nudité ,
Et donne à tout son corps l'idéale beauté ,
L'idéale beauté, rêve de poésie
Que réalise encor la femme de l'Asie.

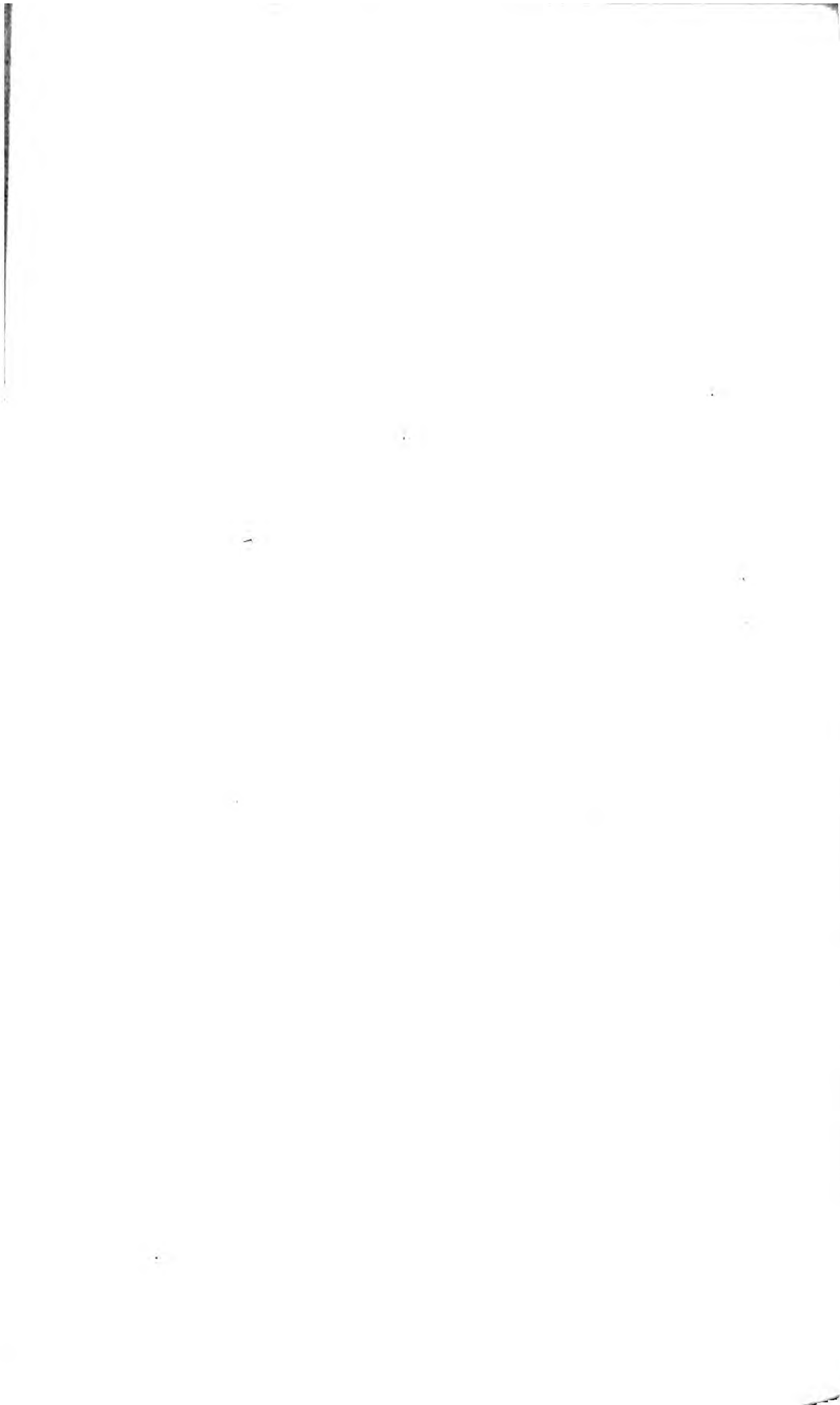
Paris, 1835.

XXVI.

CORINNE A OSWALD.

Amour, suprême puissance du cœur, mystérieux enthousiasme qui renferme en lui-même la poésie, l'héroïsme et la religion.

(*Corinne.*)



XXVI.

CORINNE A OSWALD.

Oui, t'aimer est un bien, car depuis que je t'aime,
Mon être se transforme en aspirant à toi;
De tout ce qui t'est cher je veux être l'emblème;
Ton amour m'a donné comme un second baptême,
Ton amour, c'est ma foi!

Toi ! c'est l'ange divin qui me veille à toute heure ,
Qui me voit, qui m'entend, qui me parle tout bas ,
Qui rend mon cœur plus pur et mon âme meilleure,
Qui me fait triompher, quand je faiblis et pleure
 Dans mes jours de combats.

Providence adorée à ma garde commise ,
Ton cœur me persuade et m'incline à sa loi !
Je deviens à ton gré courageuse et soumise ,
Ton âme est la lumière à mon âme transmise ,
 Et qui rayonne en moi !...

Ton âme est le foyer qui me brûle et m'éclaire ,
Je reste suspendue à ton moindre penser ,
Et je vis en tremblant pour t'aimer et te plaire ,
Car tu peux me punir par un mot de colère ,
 Ou me récompenser !

Si je cherche l'éloge et redoute le blâme,
Si mon esprit s'élève et mon cœur s'ennoblit,
Si de douces vertus renaissent dans mon âme,
C'est pour toi, noble ami, qui veux dans une femme
Tout ce qui l'embellit!

Pour toi dont la tendresse éclairée et profonde
Demande que j'aspire à m'élever toujours,
Que mon intelligence à la tienne réponde,
Que je sois à la fois et l'idole du monde
Et l'ange de tes jours!

Pour toi, sublime et bon, qui me veux douce et tendre,
Mais sans éteindre en moi la poétique ardeur
Qui fait qu'en t'adorant mon cœur peut te comprendre,
Qu'à ton sort glorieux je puis aussi prétendre,
Que je sens ta grandeur!

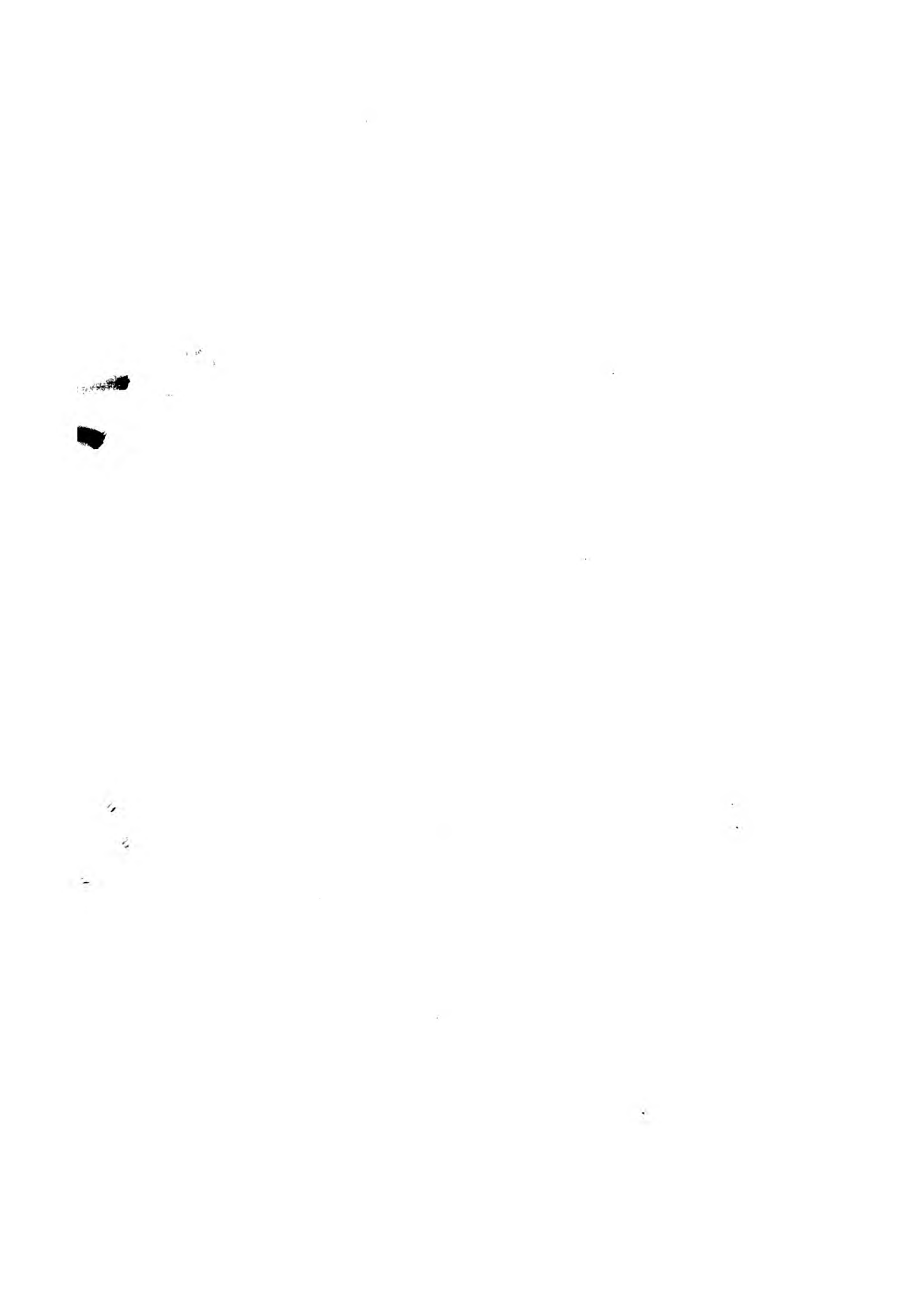
A tous mes sentiments ton image se mêle,
Elle inspire mes vers les plus harmonieux,
Me donne le desir de te paraître belle,
Et d'avoir chaque jour quelque grâce nouvelle
Pour que tu m'aimes mieux.

Même absent, devant moi ta présence rayonne,
Et je te sens toujours marcher à mon côté;
Je sais que tu me vois lorsque je fais l'aumône,
Et mon âme, en étant compatissante et bonne,
Reflète ta bonté.

Les mots que l'on me dit, moins l'esprit et la grâce,
Me rappellent les tiens que je redis tout bas,
L'air qui vient m'effleurer c'est ton souffle qui passe,
Et pour moi, chaque bruit qui glisse dans l'espace
C'est le bruit de tes pas!

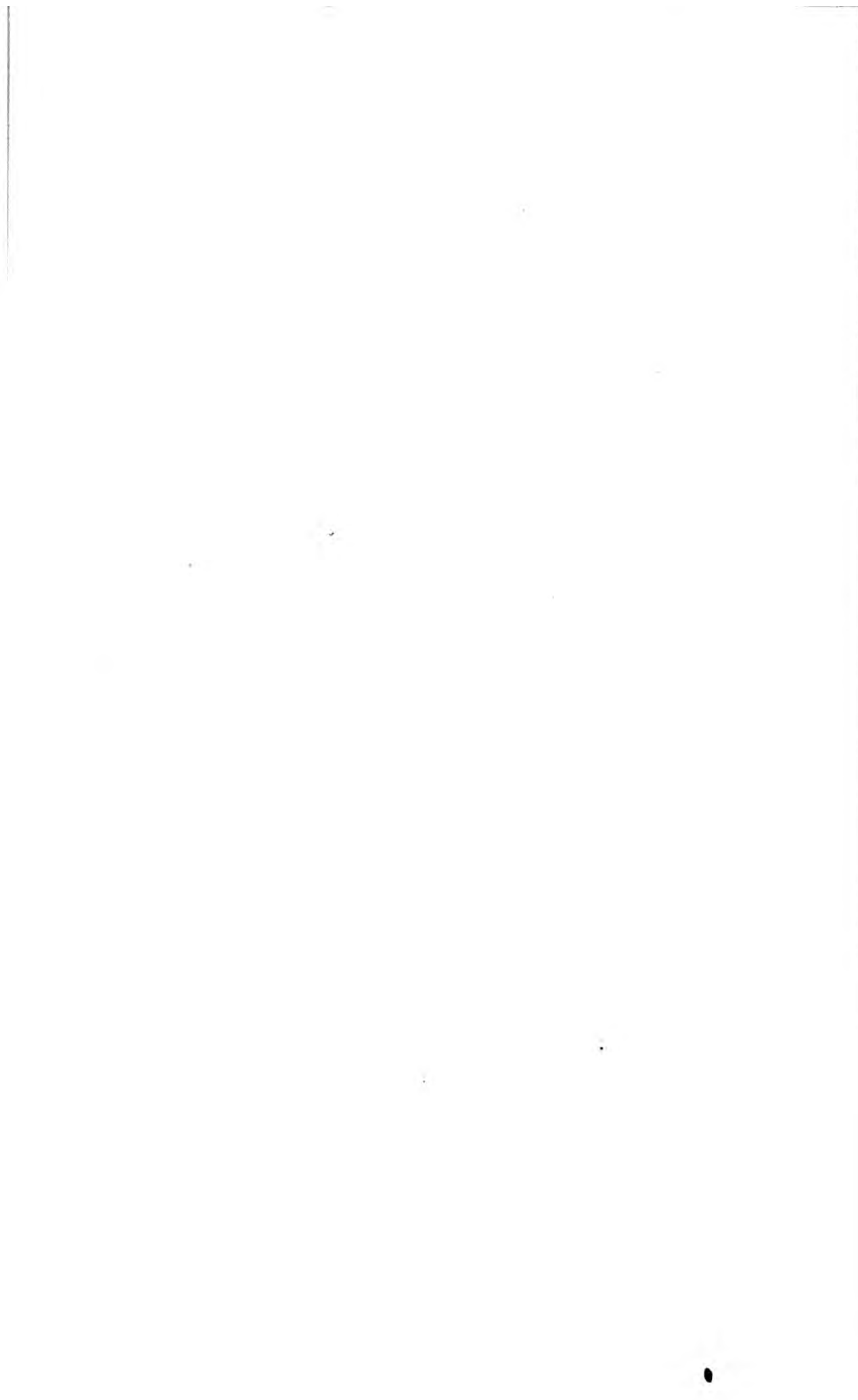
Si j'accepte l'encens de ce monde frivole,
Il s'épure en mon cœur pour remonter vers toi,
Vers toi, qui de l'amour m'as donné l'auréole,
Vers toi, mon seul orgueil, vers toi, ma seule idole,
Ma seule gloire à moi!

Sois béni de m'aimer, car tu m'as rajeunie!
Je sens un noble orgueil d'avoir su te charmer.
Ton amour me révèle une sphère infinie;
Je crois à ma beauté, je crois à mon génie,
Puisque tu sais m'aimer!



XXVII.

IMITATION DE MOORE.



XXVII.

IMITATION DE MOORE.

Pars, puisque la gloire t'appelle !

Mais lorsque tu t'enivres d'elle,

Oh ! du moins, souviens-toi de moi !

Quand la louange autour de toi
Se répand, douce à ton oreille,
Ah! que mon image s'éveille
Dans ton cœur, souviens-toi de moi!

D'autres femmes te seront chères ;
D'autres bras pourront t'enlacer ;
Et tous les biens que tu préfères
Sur tes pas viendront se presser ;
Mais si celles que ton cœur aime
Sont heureuses auprès de toi ,
En goûtant le bonheur suprême ,
Oh! toujours souviens-toi de moi !

La nuit, quand ta vue est charmée
Par ton étoile bien-aimée,

Alors, oh ! souviens-toi de moi.
Pense qu'elle brilla sur toi
Un soir où nous étions ensemble,
Et quand sur ton front elle tremble,
Oh ! toujours souviens-toi de moi.

Lorsque dans l'été tu reposes
Tes yeux sur les mourantes roses
Que nous aimions tant autrefois,
Lorsque leur parfum t'environne,
Songe que, tombant sous mes doigts,
Je t'en formais une couronne
Ou les effeuillais avec toi ;
Et toujours souviens-toi de moi.

Puis, quand le vent du nord résonne,

Et que les feuilles de l'automne
Glissent éparses près de toi,
Alors, oh ! souviens-toi de moi.
Lorsque tu contemples dans l'âtre
La flamme ondoyante et bleuâtre,
Oh ! toujours souviens-toi de moi !

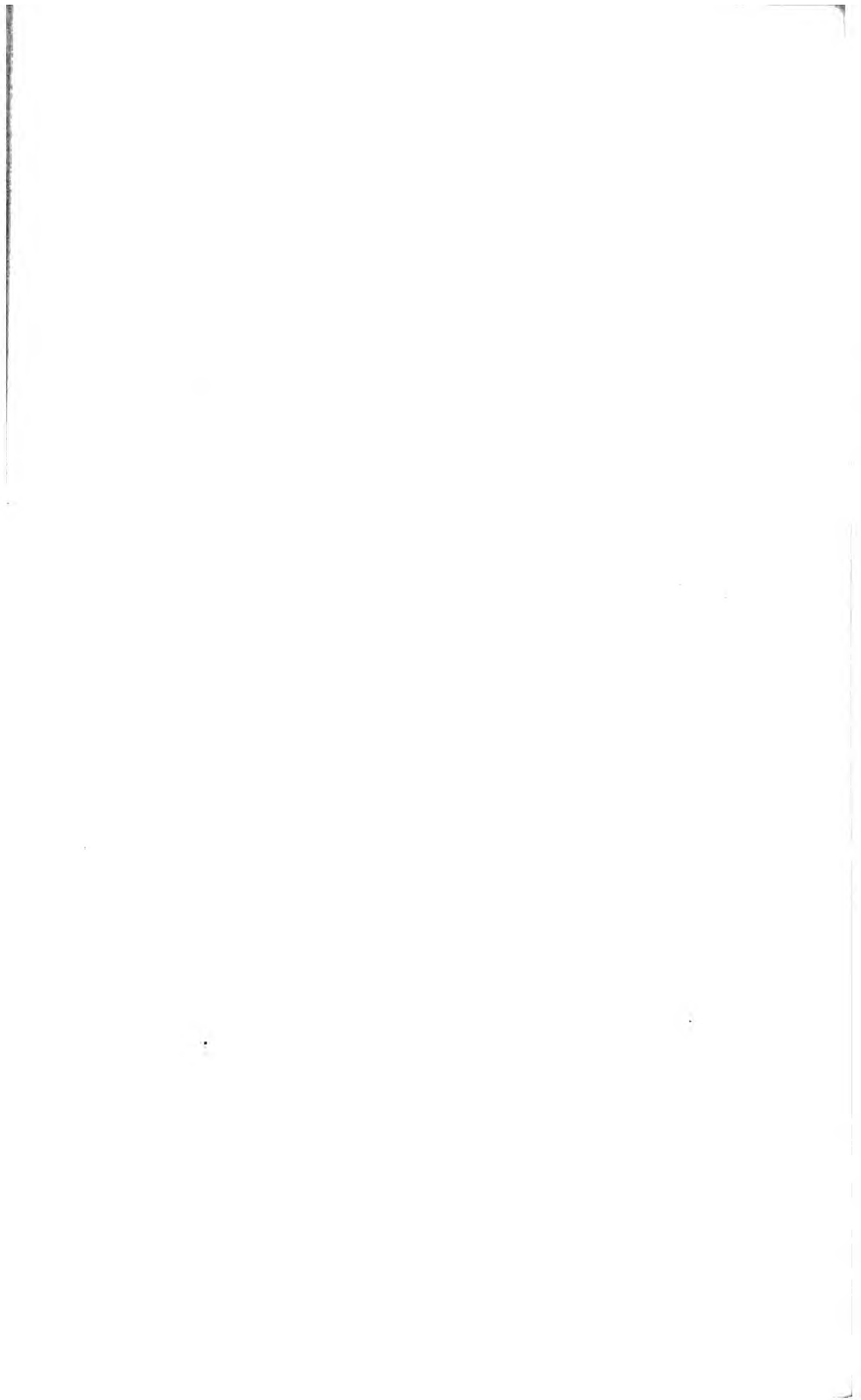
Si des chants de mélancolie
Tout à coup viennent te frapper,
Si tu sens ton âme amollie
Dans une larme s'échapper ;
Si ton souvenir te murmure
L'harmonie enivrante et pure
Que j'entendais auprès de toi,
Oh ! pleure , et souviens-toi de moi !

XXVIII.

PERDITA.

IMITATION DE SHAKSPEARE.

(LE CONTE D'HIVER.)



XXVIII.

PERDITA.

IMITATION DE SHAKSPEARE.

(LE CONTE D'HIVER.)

Enfant des bois et de la solitude, Perdita est une des plus gracieuses et des plus pures créations de Shakspeare ; elle nous apparaît comme pour réaliser un rêve que la terre ne réalise plus, celui d'une jeune fille montrant au

monde une âme dans toute sa candeur et sa beauté primitives, une âme vierge telle qu'elle est sortie des mains de Dieu. L'amour embrase cette âme, mais il ne la souille point; la passion l'exalte, mais une pudeur qui s'ignore et qui vient du ciel sanctifie cette passion. Perdita, qui se croit la fille d'un pauvre pâtre, est aimée par Florizel, le fils d'un roi, et ce royal amour ne l'étonne pas; elle le reçoit sans orgueil et s'y abandonne sans remords; elle sait qu'elle est obscure, mais elle sent qu'elle est noble par l'âme; elle sent qu'elle vaut par les sentiments celui qu'elle aime, et que l'amour, pure essence du ciel, rend égales les âmes comme le génie les intelligences. Perdita, sans avoir rien appris, a deviné le grand et le beau moral; son esprit inculte ignore ce que l'étude enseigne; mais par une révélation d'en haut, les sentiments sublimes et touchants, la vraie poésie de l'âme lui est connue, tout son langage en est empreint. Fille de la nature, elle a dans l'abandon même de son amour, dans les mots sans voile qu'elle prononce, une chasteté qui flotte autour de sa pensée et qui pénètre celle de ceux qui l'écoutent; semblable à ces belles statues de l'antiquité, dont la pudique nudité, loin d'éveiller dans notre âme une idée

impure, est presque pour nous un symbole d'innocence. Perdita, dans les solitudes de la Bohême, c'est Ève sous les bosquets de l'Éden ; elle ne sait rien de l'humanité qui s'est corrompue, comme Ève ne savait rien de l'humanité qui était à naître. Ses paroles harmonieuses ont la douce mélodie du chant des oiseaux, du murmure des ondes et du bruissement des feuilles ; ses pensées naïves sont comme parfumées par les émanations pénétrantes des fleurs champêtres dont elle couronne sa tête et qu'elle porte en faisceau dans ses mains. Dans la fête pastorale où elle nous apparaît, elle distribue ces fleurs à ceux qui l'entourent ; reine de cette solennité des bois, elle donne à tous une tige odorante, elle a pour tous une douce parole ; puis lorsqu'elle veut faire son offrande à Florizel, elle hésite ; les fleurs sauvages qu'elle a cueillies lui semblent indignes de lui, et elle lui dit avec amour :

O toi de mes amis le plus beau, le plus tendre,
Sur ta jeunesse en fleur que ne puis-je répandre
Le narcisse embaumé qui fleurit sur le sol
Avant que l'hirondelle ose essayer son vol,

Et ces fleurs du printemps que caresse Zéphire
Quand les beaux jours de mars commencent à sourire;
La douce violette émaillant le gazon
D'un azur moins brillant que l'œil bleu de Junon,
Mais plus doux et plus pur, et qui jette à la plaine
Des senteurs dont Vénus parfume son haleine?
Que n'ai-je la jonquille à la tunique d'or,
La pâle primevère expirant, vierge encor,
Avant que de Phébus la brûlante influence
Altère, en l'effleurant, sa robe d'innocence,
Emblème de candeur et de virginité,
Que ne sait pas garder l'imprudente beauté?
Que n'ai-je le lis pur qui charmerait ta vue?
Oh! de toutes ces fleurs dont je suis dépourvue,
Je voudrais t'enlacer, mon ami, mon orgueil,
T'en couvrir tout entier....

PERDITA.

229

FLORIZEL.

Quoi ! comme en un cercueil !

PERDITA.

Non comme en un cercueil, mais comme l'on parsème
La couche nuptiale où dort celui qu'on aime ,
Où goûtant le sommeil, sans craindre le trépas ,
Je t'ensevelirais tout vivant dans mes bras !

FLORIZEL.

Oh ! parle, parle encor ! Mon oreille charmée

Veut t'entendre toujours parler, ma bien-aimée!
Chantes-tu, je fais vœu que tu chantes toujours;
Que d'harmonieux sons viennent régler tes jours;
Que je puisse te voir, toi faite pour un trône,
Travailler en chantant, prier, faire l'aumône.
Dances-tu, je voudrais dans mon enchantement
Te voir, comme la mer, toujours en mouvement;
Ton corps souple, semblable à la mouvante vague,
Pénètre tous mes sens d'une volupté vague.
Rien n'égale les mots que ta bouche me dit;
Dans tout ce que tu fais ta grâce resplendit.

Et plus loin :

Amie, unissons-nous pour ne plus nous quitter.
Ainsi que dans les cieux souvent on voit monter

Un couple entrelacé de jeunes tourterelles,
Ainsi mêlons nos cœurs!...

PERDITA.

Je le jure par elles!

Et quand leurs mains se sont pressées, quand leurs âmes se sont unies en présence du ciel, le malheur qui dans un vague pressentiment jetait parfois son ombre sur l'amour de Perdita, le malheur qui déflore presque l'amour en lui enlevant une première illusion, celle qui nous fait paraître impossible le renversement d'une décision du cœur, le malheur subit, imprévu, l'accable tout à coup; elle y cède. Elle se résigne; mais un orgueil inné qui est au fond de son âme s'éveille lorsque le roi Polixène verse ses dédains sur la pauvre fille des champs. Alors elle s'écrie :

Toute espérance est morte. Oh ! c'en est fait de moi !
Pourtant de son courroux je n'avais pas d'effroi.
Tandis qu'il me parlait j'aurais pu le confondre ;
A son orgueil blessé le mien pouvait répondre :
Que le même soleil qui luit sur son palais
D'une lumière égale éclaire nos chalets !

Leurs âmes restent unies malgré l'arrêt qui les sépare.
Perdita s'en repose sur la tendresse de son amant ; sa confiance est illimitée comme son amour ; une vague espérance la soutient. Ainsi qu'une prière qui obtient grâce, sa foi pieuse dans le bonheur doit l'attirer sur elle.

Perdita, c'est le type poétique de la vierge primitive, doux mélange de hardiesse virginale et de candeur modeste. Elle a comme à son insu la fierté que donne l'innocence, et les craintes charmantes d'un cœur qui n'a d'autre science que celle du sentiment. C'est une noble fille prête à se transformer en une noble reine. Comme Esther, devenir reine n'est pas un changement dans la

vie de Perdita ; l'élévation de ses sentiments l'a toujours placée au premier rang ; le trône ne l'ennoblit point , mais le doux éclat de ses vertus et de sa beauté est fait pour ennoblir le trône.

Paris, 1838.



XXIX.

CHANT D'AHASVÉRUS.

XXIX.

CHANT D'AHASVÉRUS.

J'ai blasphémé le Christ sur la montagne sainte,
En le voyant fléchir sous le poids de sa croix ;
Je m'écriais, tandis qu'on l'abreuvait d'absinthe,
« Marche au supplice, roi des rois ! »

Et lui , baissant sur moi sa divine paupière :
« Malheur ! dit-il ; ces mots , entendus par mon père ,
Vent retomber sur toi , cruel Ahasvérus ;
Marche , et jamais tes pas ne s'arrêteront plus ;
Marche , et tu poursuivras ta course vagabonde
 Jusqu'à la fin du monde ,
 Blasphémateur du Christ !
 Maudit et solitaire
 Sur cette aride terre ,
 Juif errant , sois proscrit ! »

Rachel , un ange aux traits de femme
A mes pas voulut s'attacher ;
Son âme soutenait mon âme ,
Mais la mort vint me l'arracher .
A chaque siècle qui s'écoule
Je vois changer l'humanité ;

Tout homme meurt, tout empire s'écroule ;

Moi, ma vie est l'éternité !

« Oui, marche encor, poursuis ta course vagabonde

Jusqu'à la fin du monde,

Blasphémateur du Christ !

Maudit et solitaire

Sur cette aride terre,

Juif errant, sois proscrit ! »

Dieu, pour prolonger mon supplice,

Semble rendre les jours plus lents,

Et, sans désarmer sa justice,

Je marche depuis deux mille ans.

Grâce ! c'est assez de souffrance ;

Soulève enfin ton bras de fer,

Ou brise-moi sous ta vengeance.

La mort ! la mort ! et puis l'enfer !

« Non , marche encoor, poursuis ta course vagabonde
Jusqu'à la fin du monde,
Blasphémateur du Christ !
Maudit et solitaire
Sur cette aride terre,
Juif errant , sois proscrit ! »

Paris, 1836.

XXX.

MA MÈRE!

LA VEILLE DE SA MORT.



XXX.

MA MÈRE!

LA VEILLE DE SA MORT.

Votre bras m'a frappée ainsi qu'un châtiment :
Au milieu d'un doux rêve, et sans pressentiment,
Mon Dieu, vous me l'avez tout à coup enlevée !
Ainsi qu'à l'ordinaire, elle s'était levée
Aux lueurs du matin. Le mal qui la minait,
De funèbres tableaux la nuit l'environnait.

Elle voyait passer, dans sa lente insomnie,
L'heure du désespoir, l'heure de l'agonie,
L'heure où sa voix mourait en nous disant adieu,
L'heure qui vit faiblir même le fils de Dieu.
Pour chasser de son cœur ces images funèbres,
Elle abrégait les nuits. Sitôt que des ténèbres
Une blanche clarté perçait le voile obscur,
Elle allait dans les champs respirer un air pur.
Quand tout dormait en l'or au château, dans la ferme,
Elle seule allait voir, ou les moissons en germe,
Ou les premiers rameaux de l'arbre en floraison,
Ou les agneaux couverts d'une blanche toison,
Ou bien ces vers soyeux qui commencent d'éclorre
Aux jours chauds du printemps où tout renaît encore,
Où le sang se ranime, où le cœur bat plus fort,
Où, jetant un défi d'espérance à la mort,
La nature en travail incessamment enfante
Et s'étale aux regards, heureuse et triomphante!

Tant la terre féconde et l'homme rajeuni
Semblent avoir été créés pour l'infini!
Tant la vie est partout ardente et débordée!
Oh! de la tombe alors qui n'a chassé l'idée?
Qui, voyant près de soi souffrir un être aimé,
N'espéra? Le mourant, lui-même transformé,
Croit que la vie aussi se rallume en ses veines;
Il se rattache encore aux espérances vaines,
Et, respirant cet air qui semble le nourrir,
Il se dit qu'il vivra, qu'il ne peut pas mourir.

Elle aussi, ce jour-là, l'âme calme et ravie,
Elle oubliait ses maux et croyait à la vie :
Rattachant sa vieillesse à mon jeune avenir,
Son cœur auprès du mien semblait se rajeunir.
Elle avait deviné, dans son amour de mère,
Mon espoir de vingt ans, mon ardente chimère,

Et ces vagues terreurs d'une âme qui pressent
Qu'à donner le bonheur le monde est impuissant,
Mais qui pourtant y croit, le poursuit et l'appelle
Comme un rêve du ciel que l'homme se rappelle.

Interrogeant mon cœur où s'éveillait l'amour,
Seule avec moi ma mère avait passé le jour.
Nous avions, du printemps saluant la venue,
Visité le jardin et la longue avenue.
Puis, se trouvant plus forte, elle avait voulu voir
Ces champs que les cyprès couvrent d'un manteau noir
Abritant en été la moisson souple et blonde
Que le mistral ardent agite comme une onde;
Je ne la vis jamais, même en ses plus beaux jours,
Plus riante et plus vive; elle marchait toujours.
Dans sa course sans but j'avais peine à la suivre;
Son cœur qui renaissait semblait pressé de vivre.

On eût dit que la mort précipitait ses pas
Vers le soir de ce jour marqué pour son trépas ;
Elle allait, elle allait à travers les prairies,
Ou foulant des vergers les lisières fleuries,
Ou bien des peupliers côtoyant le rideau,
Ou cherchant la fraîcheur au bord des pièces d'eau ;
Et, lorsque pour franchir quelque site sauvage
Elle prenait mon bras, en voyant son visage
Doucement coloré par la marche et par l'air,
Où rayonnait la vie en un dernier éclair,
A ces lueurs d'espoir mon âme suspendue
Remerciait le ciel de me l'avoir rendue !

 Tout ce qu'elle exprima de nobles sentiments,
Tout ce qu'elle me dit en ces derniers moments
Dans sa bonté de mère et sa tendresse sainte,
Mon âme en a gardé l'ineffaçable empreinte.

Sur le seuil de la tombe elle voulut encor
Me verser de son cœur l'ineffable trésor :
Elle me révéla la femme dévouée,
Qui cache ses vertus et craint d'être louée,
Pudique, résignée aux luttes d'ici-bas,
Dans son âme étouffant de douloureux combats,
Ange de la famille ignoré de ce monde,
Versant autour de soi tout l'amour qui l'inonde,
Et dans son cœur de mère enfermant par pudeur
Ce que Dieu lui donna de force et de grandeur.

Tandis qu'elle parlait, je compris que son âme
Eut des élans fougueux et des rêves de flamme ;
Mais qu'elle sut lier aux chaînes du devoir
Tout enivrante erreur, tout orgueilleux espoir,
Que son intelligence, en repliant son aile,
Inspira chastement son âme maternelle,

Et que ce noble esprit, si sublime et si doux,
Dérobant son éclat ne brilla que pour nous !

Ainsi se déroulait sa pure destinée,
Radiieuse éclairant sa dernière journée,
Comme on voit les rayons d'un ciel resplendissant,
Le soir, à l'horizon, sourire en s'effaçant !

Et, seules dans les champs, nous restâmes ensemble
Jusqu'à l'heure paisible où le foyer rassemble
La mère et ses enfants pour le repas du soir.
Heureuse, près de nous nous la vîmes s'asseoir.
Sa présence anima notre gaieté frivole ;
Elle nous rassurait par sa douce parole ;
Elle ne souffrait plus, disait-elle ; et ses yeux
Brillaient d'un feu plus vif sous son front radieux ;

Et lorsqu'avec ces mots que la tendresse emploie,
Aux cœurs de ses enfants elle eut rendu la joie,
Se levant lentement, de tous elle reçut
Le baiser filial, respectueux tribut ;
Puis elle s'éloigna pour regagner sa couche,
En nous disant : Adieu ! dernier mot de sa bouche !

Mais, je ne sais pourquoi, quand ce mot retentit,
Il vint glacer mon cœur !... tandis qu'elle sortit
Je pâlis.... Tout à coup je sentis disparaître
Cette sécurité qui venait de renaître,
Et pendant qu'ils riaient, heureux, autour de moi,
De leur gaieté mon âme était pleine d'effroi !

Dans le recueillement d'une tristesse sombre,
Devant moi je crus voir se dessiner une ombre.

Mon cœur se suspendit à ses pas solennels ;
Elle avait la démarche et les traits paternels ;
Elle avançait, traînant le linceul de sa bière,
Qui traçait derrière elle un sillon de lumière.
Je la vis s'enfoncer dans le noir corridor,
Puis dans l'obscurité je la suivis encor,
Et je la vis toujours, par l'œil de la pensée,
Remonter l'escalier, à la rampe enlacée,
Elle ouvrit une porte, et, debout sur le seuil,
Elle étendit ses bras roidis par le cercueil.
Dans le fond de sa chambre, à genoux en prière,
Ma mère tressaillit au souffle de mon père,
Car l'ombre c'était lui!... lui qui venait alors
La chercher pour dormir dans la couche des morts!

Pour préparer son cœur à cette grande épreuve,
Il lui dit, en baisant son chaste front de veuve :

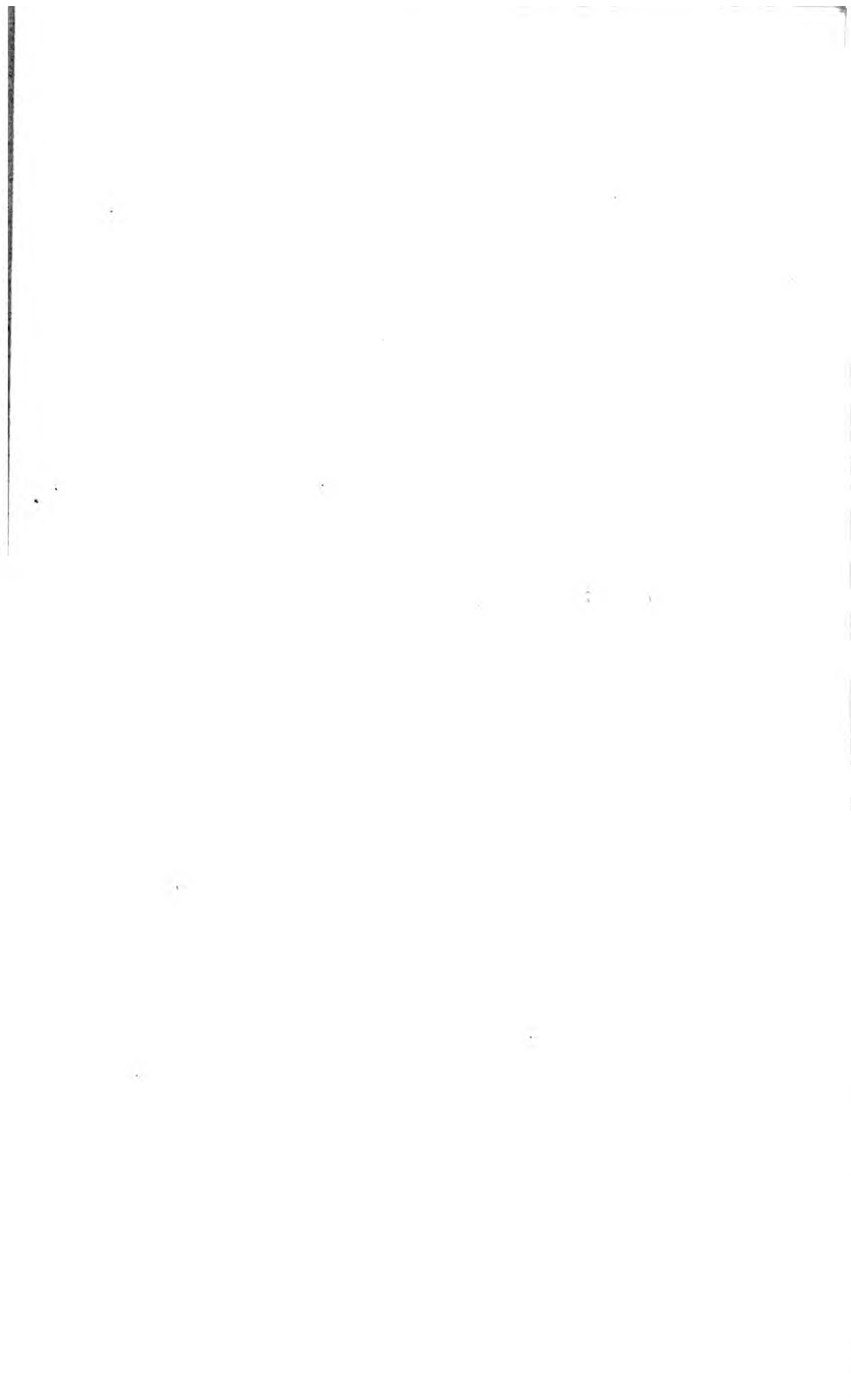
« Viens, j'ai gardé ta place à la droite de Dieu;
« O mère! à tes enfants il te faut dire adieu!
« Viens, souris à la mort, car ta tâche est remplie,
« La tombe réunit ceux qu'a liés la vie.
« O femme! ouvre tes bras, et sur mon sein glacé,
« Repose sans douleur comme par le passé! »

Mais tout à coup, flottant au milieu des ténèbres,
Mon âme ne vit plus ces images funèbres;
Mon front se souleva ruisselant de sueur.
On chantait, on riait autour de moi.... j'eus peur!
Et, ne pouvant chasser cette pensée amère,
Soudain je m'élançais pour rejoindre ma mère;
Je montais, mais tandis que mon pas se levait,
Il me semblait toujours que l'ombre me suivait;
Et lorsque je parvins sur le seuil de la porte,
L'ombre montait au ciel, et ma mère était morte!

Paris, septembre 1839.

XXXI.

OH! SI TU LE VOULAIS!



XXXI.

OH! SI TU LE VOULAIS!

Mon pays, jeune femme,

Est sur un lac d'azur

Dont un soleil de flamme

Dore le miroir pur ;

J'ai quitté pour te plaire

Mon Isola-Bella,

Et j'ai laissé ma mère

Pleurant dans ma villa.

Oh! si tu le voulais, nous irions dans mon île

Dont une onde tranquille

Reflète les palais.

Oh! si tu le voulais!

Là les myrtes fleurissent

Auprès des citronniers,

Les cascades jaillissent

Sur des bords printaniers;

Là toujours, l'hiver même,

Chante le rossignol,

Et des rosiers qu'il aime

Les fleurs jonchent le sol!

Oh! si tu le voulais, nous irions dans mon île

Dont une onde tranquille

Reflète les palais.

Oh! si tu le voulais!

Là les antiques marbres,

Emblèmes de beauté,

S'abritent sous les arbres

De mon parc enchanté,

Et les armes ducales

De mon toit paternel

Brillent au haut des salles

Peintes par Raphaël!

Oh! si tu le voulais, nous irions dans mon île

Dont une onde tranquille

Reflète les palais.

Oh! si tu le voulais!

Là jamais ne s'altère
La douce foi du cœur,
Là les bruits de la terre
N'ont pas d'écho moqueur,
Là les âmes craintives
Cessent de s'alarmer,
Viens, suis-moi sur ces rives
Où vivre c'est aimer !

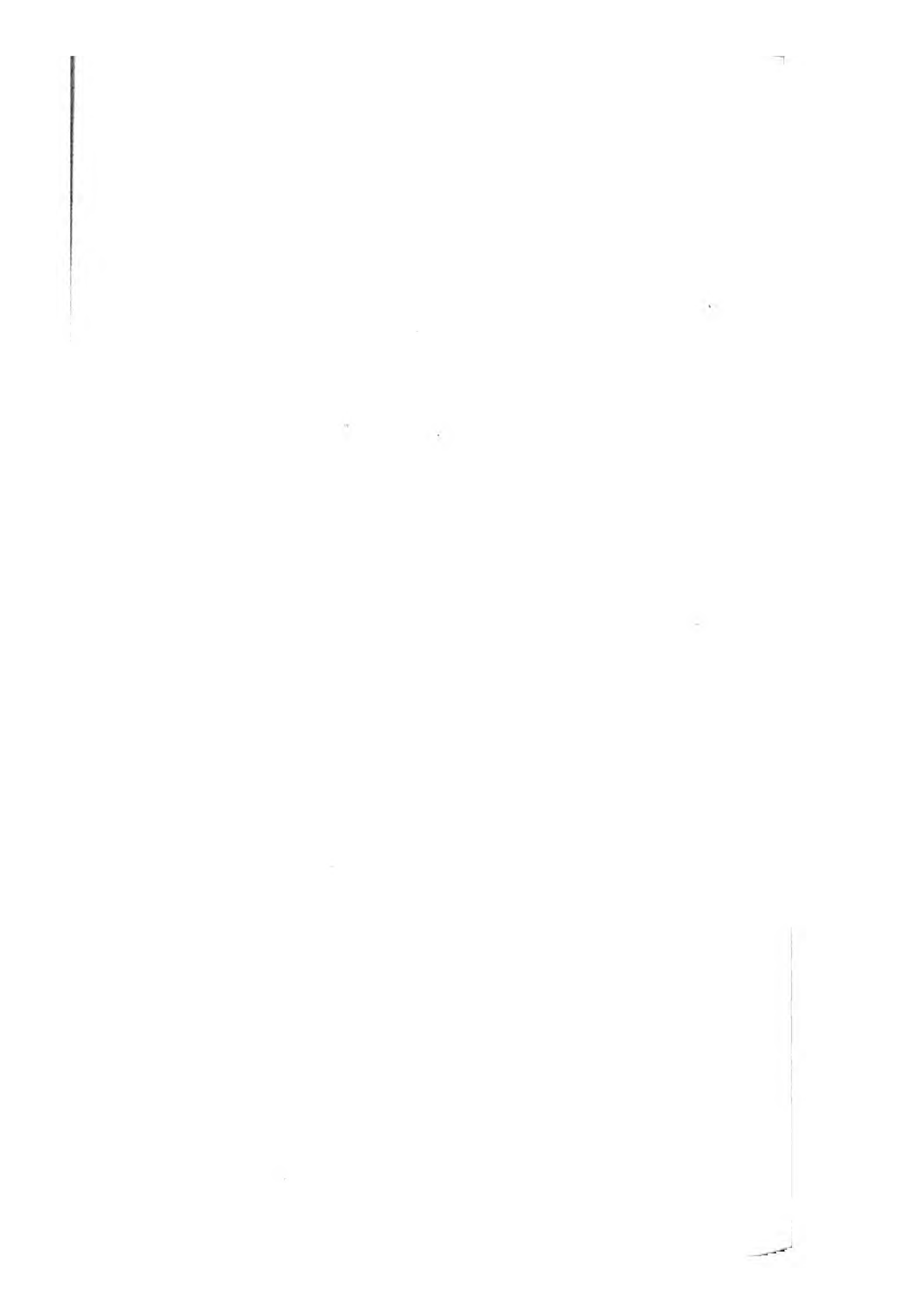
Oh ! si tu le voulais, nous irions dans mon île
Dont une onde tranquille
Reflète les palais.
Oh ! si tu le voulais !

XXXII.

FRAGMENTS

DE LA TEMPÊTE.

IMITATIONS DE SHAKSPÉARE.



XXXII.

FRAGMENTS DE LA TEMPÊTE.

IMITATIONS DE SHAKSPEARE.

SCÈNE II.

PROSPERO, ARIEL.

PROSPERO.

**De ta tâche, Ariel, tu t'es bien acquitté,
Je reconnais ton zèle et ta fidélité,**

Mais il te reste à faire encore plus peut-être.

A quelle heure du jour sommes-nous ?

ARIEL.

Je crois, maître,

Que nous avons passé le milieu.

PROSPERO.

Les instants

Sont précieux ; allons, employons bien le temps

Jusqu'à la sixième heure.

ARIEL.

Oh ! du travail encore !

Quand m'accorderas-tu la grâce que j'implore ;

Ce que tu m'as promis ne s'est point accompli,
Dis-moi, le feras-tu, si ton ordre est rempli?

PROSPERO.

Qu'oses-tu demander, esprit d'ingratitude?

ARIEL.

Ma liberté!

PROSPERO.

Non, non, reste en ma servitude
Jusqu'au temps écoulé.

ARIEL.

Mon maître, souviens-toi

Que tu n'as pas sujet de te plaindre de moi.

T'ai-je jamais menti, t'ai-je fait quelque injure?

N'ai-je pas obéi sans humeur ni murmure?

Oh! tu devais me faire au moins grâce d'un an.

PROSPERO.

Ce que je fis pour toi n'est plus rien maintenant,

Tu l'as donc oublié?

ARIEL.

Non maître.

PROSPERO.

Tu l'oublies.

Tu comptes pour beaucoup tes missions remplies ;
Tu comptes pour beaucoup de sillonner les mers ,
De courir sur les vents que glacent les hivers ,
De travailler pour moi dans le fond de la terre
Alors que la gelée en durcit la matière.

ARIEL.

Oh ! ce n'est pas cela , noble seigneur.

PROSPERO.

Tu mens.

As-tu donc oublié les horribles tourments

Que te faisait ici souffrir, maligne race,
L'infâme Sycorax à l'infernale face.
Sorcière qui marchait avec le dos plié
Comme un cerceau ; dis-moi, l'as-tu donc oublié ?

ARIEL.

Non, seigneur.

PROSPERO.

Si vraiment ta mémoire est fidèle,
Réponds sans hésiter : En quel lieu naquit-elle ?

ARIEL.

Dans Alger.

PROSPERO.

Mais d'où vient qu'il faut que chaque mois
Je te rappelle encor ton destin d'autrefois ;
Ne t'en souviens-tu plus, Sycorax la maudite
Pour d'ignobles forfaits d'Alger était proscrite ;
Je n'oserais nommer ces crimes odieux ,
Dont s'épouvanteraient les hommes et les dieux .
On accorda la vie à cette femme immonde ,
Pour un acte de bien qu'elle fit en ce monde .

ARIEL.

Oui , seigneur, il est vrai.

PROSPERO.

La sorcière aux yeux bleus,
Enceinte d'un démon fut conduite en ces lieux,
Et par des matelots dans l'île abandonnée.
Pauvre Ariel! alors tu vis ta destinée
A la sienne soumise, esprit noble, éthéré,
Et trop fier pour céder à son joug abhorré;
Quand tu te refusas à ses desirs obscènes,
A ses œuvres d'enfer, tu fus couvert de chaînes;
Dans sa rage implacable, avec des serviteurs
Comme elle possédés, puissants blasphémateurs,
Elle entr'ouvre un sapin, et dans l'étroite fente
T'incarcère douze ans, barbare et triomphante.
L'arbre se referma sur tes membres meurtris,
Et Sycorax mourut en entendant tes cris
Et tes gémissements, tels que ceux de la roue

Du moulin qui bruit sous l'eau qui le secoue.
Elle te laissa seul dans ce martyre affreux ;
Car excepté son fils, animal monstrueux,
Rejeton de sorcière et de prostituée,
Nul n'habitait alors cette île polluée.

ARIEL.

Oui, son fils Caliban était seul sur ce bord.

PROSPERO.

Il devint mon esclave, et je changeai ton sort.
O génie oublieux, tu sais quelle torture
Tu subissais alors ; à toute la nature
Tes cris faisaient pitié, les loups hurlaient d'effroi,
Et les ours tressaillaient en passant près de toi ;
Ton corps était broyé des os à l'épiderme,

Sycorax à tes maux ne pouvait mettre un terme,
Moi seul, en te voyant plus qu'un damné souffrir,
Je forçai par mon art le sapin à s'ouvrir,
Et tu fus délivré.

ARIEL.

Je te rends grâce, ô maître.

PROSPERO.

Si tu te plains encor, si tu peux méconnaître
Le bien que je t'ai fait, dans un chêne noueux
Je te ferai passer douze hivers rigoureux.

ARIEL.

Maître, pardonne-moi ; j'obéirai, commande ;

Heureux de te servir, prends ma vie en offrande.

PROSPERO.

Dans deux jours tu seras affranchi, sois zélé.

ARIEL.

Eh bien ! mon noble maître, à quoi suis-je appelé.

Que faut-il faire ?

PROSPERO.

Va, d'une nymphe marine

Prends la forme, et que seul je te voie et devine

Cette métamorphose. Aussi prompt que l'éclair,

Pars et reviens vers moi, gracieux fils de l'air.

CHANTS D'ARIEL.

I.

Venez sur les sables jaunis ,
Vous que l'amour a réunis ;
Que vos lèvres roses se baisent ,
Les vagues de la mer se taisent ,
Rasez les bords d'un pied léger ;
Par la main tenez-vous ensemble ,
Et sur cet abîme qui tremble ,
Les esprits viendront voltiger.

Écoutez , écoutez , le ciel vous les envoie ,
Ils répètent leur doux refrain ;
Déjà le chien de garde aboie ,
Écoutez , écoutez , c'est le chant du matin .

La voix du coq à la crête écarlate
Claire et sonore au loin éclate.

II.

Sous la mer ton père repose ,
Ses os sont changés en corail ,
Ses yeux , dont la paupière est close ,
Ont deux perles au lieu d'émail.
Mais dans cette métamorphose
Rien de lui ne s'est altéré ,
Il est devenu quelque chose
De beau , de riche , d'épuré ;
Et dans sa nouvelle demeure
Les nymphes sonnent d'heure en heure
Le glas funèbre du trépas ;
Écoutez , j'entends ding-dong glas !...

III.

J'aime la fleur qu'aime l'abeille ;
Dans la primevère vermeille
Je me choisis un doux abri ,
Quand le hibou jette son cri.
Là , je repose ou bien je vole
Sur l'aile des chauves-souris,
Ou je reviens à ma corolle
Gaiement durant les jours fleuris ;
Je vivrai dans la fleur qui penche
Désormais, au bout de la branche.

Mon maître, pour hâter le destin qui m'attend,
Devant moi je bois l'air où mon aile se tend,
Et je reviens à toi, sans toucher à la terre,
Plus vite que deux fois ne battra ton artère.

SCÈNE PREMIÈRE

DU TROISIÈME ACTE.

FERDINAND, MIRANDA, PROSPERO.

FERDINAND, portant du bois.

Il est plus d'un plaisir où la douleur se mêle,
Mais la douleur alors porte un charme avec elle ;
Il est de vils travaux qui ne dégradent pas,
Quand vers un but heureux ils conduisent nos pas.
Parfois l'abaissement est empreint de noblesse ;
Ainsi quand je remplis un emploi qui me blesse,
Mon âme, demeurant libre au milieu des fers,
Est heureuse en pensant à celle que je sers.
Sa voix compatissante et son sourire aimable

Me raniment alors que la douleur m'accable ;
Plus touchante cent fois que son père n'est dur,
Elle sait me calmer d'un regard tendre et pur :
Un ordre tyrannique et menaçant me force
A transporter ce bois à raboteuse écorce,
A déposer au loin ces rameaux par millier ;
Et quand elle me voit ainsi m'humilier,
Elle pleure, en disant qu'une tâche aussi basse
Ne peut être imposée aux hommes de ma race ;
Elle pleure, et ses pleurs, mêlés à de doux mots,
Allégent mon travail et soulagent mes maux !

(Miranda arrive. Prospero dans l'éloignement).

MIRANDA.

Oh ! ne travaillez pas ainsi, je vous en prie,
A transporter ce bois votre main s'est meurtrie.

Que la foudre à l'instant le consume à mes yeux,
Ce bois qui vous fatigue et qui m'est odieux !
Reposez-vous, laissez ce fardeau sur la terre ;
L'étude de son art a retenu mon père :
Pour trois heures au moins il sera loin de nous.

FERDINAND.

La fatigue n'est rien quand je suis près de vous.
Vous le savez, avant que le soleil se cache,
L'ordre est inexorable, il faut remplir ma tâche.

MIRANDA.

Vous l'aurez achevée avant l'heure du soir,
Mais prenez du repos, vous pouvez vous asseoir.
Je vous remplacerai, moi qui ne suis pas lasse ;
Donnez-moi ces rameaux, je vais les mettre en place.

FERDINAND.

J'aimerais mieux briser mes reins sous ces fardeaux,
J'aimerais mieux sentir se disloquer mes os,
J'aimerais mieux mourir sous le faix, je l'atteste,
Que de souffrir que vous, créature céleste,
Vous remplissiez pour moi ces serviles travaux,
Tandis que j'oserais demeurer en repos!

MIRANDA.

Cette tâche pour moi ne peut être aussi dure,
Car j'y mettrai mon cœur et le vôtre en murmure.

PROSPERO (les observant).

Pauvre enfant, l'amour entre en ton cœur subjugué,

Ta visite en fait foi.

MIRANDA.

Vous semblez fatigué.

FERDINAND.

O femme bien-aimée, ô ma noble maîtresse,
Si vous demeurez là je n'ai plus de tristesse;
Enivré, près de vous j'oublierai mon destin,
La nuit sera pour moi comme un brillant matin.
Ah! je vous en supplie, afin qu'en mes prières
Il vienne se mêler aux pleurs de mes paupières,
Dites-moi votre nom.

MIRANDA.

Miranda.... Malgré moi,
Mon père, en me nommant, j'ai trahi votre loi.

FERDINAND.

Admirable, en effet, ô doux nom, doux emblème!
Digne d'être admirée, et digne que l'on t'aime!...
Miranda! j'ai connu des femmes autrefois;
Mon oreille, trop prompte au philtre de leur voix,
Se laissa captiver; je les aimai peut-être!...
Pour leurs charmes divers qui subjuguèrent mon être
J'avais de doux regards, je cétais, mais jamais
Aveuglément épris, non, jamais je n'aimais
Assez pour qu'à travers le prisme de leur grâce,
De leurs défauts cachés je ne visse la trace.

Mais vous, vous si parfaite, oh! vous réunissez
Toutes les visions de mes rêves passés ;
Supérieure à tout, essence la plus pure,
Dieu prit pour vous former à chaque créature
Sa plus exquise part.

MIRANDA.



Ici je n'ai pu voir
Que mes traits, je n'avais que l'onde pour miroir.
Jamais à mon regard ne s'offrit le visage
D'un être de mon sexe, et dans ce lieu sauvage,
Où, dans l'isolement, mon esprit s'est formé,
Je n'ai vu que mon père, et vous mon bien-aimé!
Je n'ai connu que vous! Vous êtes le seul homme
Qui me soit apparu de ceux qu'ainsi l'on nomme.
Mais s'il fallait choisir dans le monde un ami,
Oh, par cette pudeur qui s'exprime à demi,

Par ce noble joyau de toute fiancée,
Sur vous se fixerait mon unique pensée;
Car excepté vos traits qui surent me charmer,
Mon cœur n'en rêve pas d'autres qu'on puisse aimer.
Mais trop imprudemment mon âme s'abandonne,
Sans penser aux avis que mon père me donne.

FERDINAND.

Je suis né prince, hélas! et même, malgré moi,
Peut-être, Miranda, maintenant je suis roi;
Je n'endurerais pas ce vil métier d'esclave,
Pas plus que la piqûre et que l'immonde have
D'un insecte importun, si vers vous appelé,
Sitôt que je vous vis mon cœur n'avait volé.
C'est là tout le pouvoir qui m'enchaîne et me lie,
Et ce n'est que pour vous qu'ici je m'humilie.

MIRANDA.

M'aimez-vous ?

FERDINAND.

Ciel et terre ! Oh ! soyez en ce jour
Les témoins protecteurs de mon sincère amour !
Qu'un hymen fortuné consacre ma parole
Et le don de ma foi. Mais, si vaine et frivole
Mon âme était jamais, oh ! que j'en sois puni,
Enlevez-moi les biens dont vous m'avez béni.
Reprenez le bonheur que le destin me garde !
Mais ne le vois-tu pas lorsque je te regarde,
Ne devines-tu pas l'estime et le respect
Qui remplissent mon cœur ? Je tremble à ton aspect.
Je t'aime, Miranda !...

MIRANDA.

Suis-je donc insensée ?
Je pleure , et de bonheur mon âme est oppressée ?

PROSPERO (caché).

Céleste sympathie , effets purs et touchants
Nés de l'attraction de deux nobles penchants !
O ciel , répands sur eux tes grâces que j'implore.

FERDINAND.

Eh ! pourquoi pleurez-vous ?

MIRANDA.

Je suis indigne encore
D'un bonheur aussi grand ; hélas ! je vaudrais si peu ,
Que je n'ose accepter ce qu'a préparé Dieu ,
L'union de nos cœurs ; et pourtant , de tristesse
Je mourrais , s'il fallait perdre cette tendresse.
Pourquoi cacher mon trouble, il augmente et grandit ;
L'innocence m'entraîne et l'amour m'enhardit.
Si vous voulez de moi je serai votre femme ,
Sinon , je mourrai vierge en vous gardant mon âme ;
Si vous me refusez pour compagne , oh ! toujours
Je serai l'humble esclave attachée à vos jours.

FERDINAND.

Et moi , ma souveraine , et moi , ma bien-aimée ,

Heureux de vous servir, et l'âme consumée,
Je vivrai près de vous.

MIRANDA.

Vous serez donc à moi?

Vous serez mon époux.

FERDINAND.

Oui, d'un cœur plein de foi,
D'un cœur aussi joyeux qu'en voyant sa patrie
Avec la liberté l'esclave se marie :
Voilà ma main.

MIRANDA.

Voilà la mienne avec mon cœur,

Et maintenant adieu pour une heure....

FERDINAND.

O douleur !

Quand vous n'êtes pas là je suis sombre, indocile,
Vous me parlez d'une heure, oh ! dites plutôt mille.

III.

PROSPERO, seul.

Habitants des ruisseaux, des rochers, de l'espace,
Vous dont le pied léger ne laisse pas de trace
Lorsque vous poursuivez sur le sable mouvant,
Neptune, dont le flot recule en s'élevant ;
Vous qui vous enfuyez lorsque ardent et sauvage

Il revient à son tour vous poursuivre au rivage ;
Vous qu'au clair de la lune on voit danser en ronds
Sur l'herbe où vers minuit poussent les mousserons ;
Vous qui vous échappez des flammes étouffées
Au son du couvre-feu, lutins, esprits et fées,
J'ai pu, faible mortel, par votre art enhardi,
Voiler dans sa splendeur le soleil du midi,
Soulever l'aquilon, évoquer la tourmente,
Et lancer jusqu'au ciel une mer écumante ;
J'ai, disputant la foudre aux mains de Jupiter,
Fait tomber le tonnerre en sillonnant l'éther.
Par moi le Promontoire, ébranlé sur la rive,
A tremblé bruyamment sur sa base massive,
Et le cèdre et le pin, par mes bras arrachés,
En tronçon sur le sol sont demeurés couchés ;
Par mon ordre les morts, endormis dans leur bière,
Ont de leur froid linceul secoué la poussière ;
Leurs tombeaux entr'ouverts les ont laissés s'enfuir,

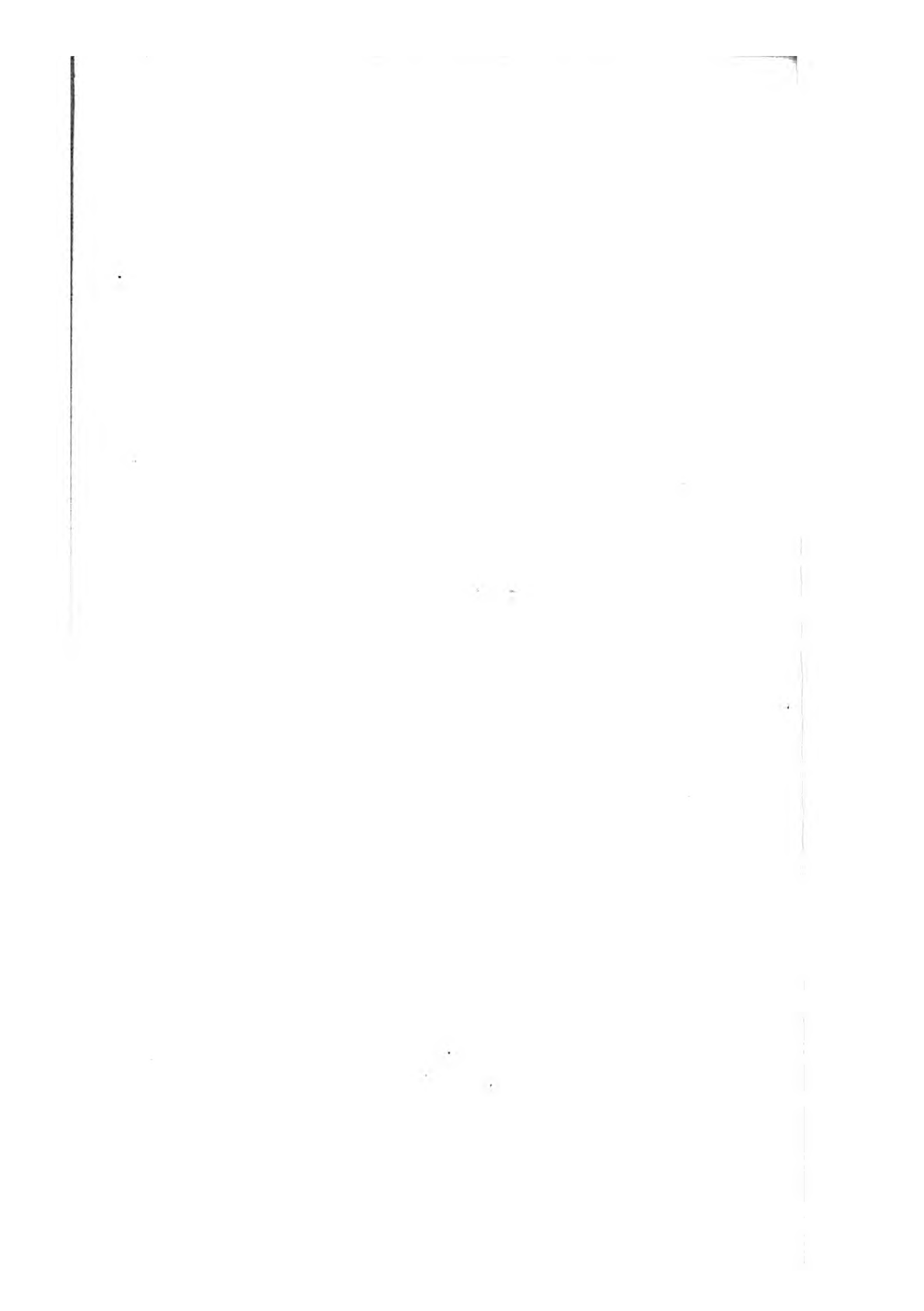
J'ai tout pu : c'est assez , mon règne va finir.
J'ai montré de mon art la puissante énergie,
Mais j'abjure aujourd'hui ma sauvage magie.
A vous, esprits légers, je ne demande rien
Que de célestes chants, prodige aérien,
Qui jettent dans leurs cœurs, touchés par l'harmonie,
Les remords du passé ; puis ma tâche est finie ;
Je brise ma baguette, et je l'ensevelis
Dans le fond de la terre, et ce livre, où je lis
Les secrets de mon art, je le noierai sous l'onde
Plus avant que jamais n'a pénétré la sonde.

Paris, 1835.



XXXIII.

SONNET.



XXXIII.

SONNET.

Le malheur m'a jeté son souffle desséchant :
De mes doux sentiments la source s'est tarie,
Et mon âme incomprise avant l'heure flétrie,
En perdant tout espoir perd tout penser touchant.

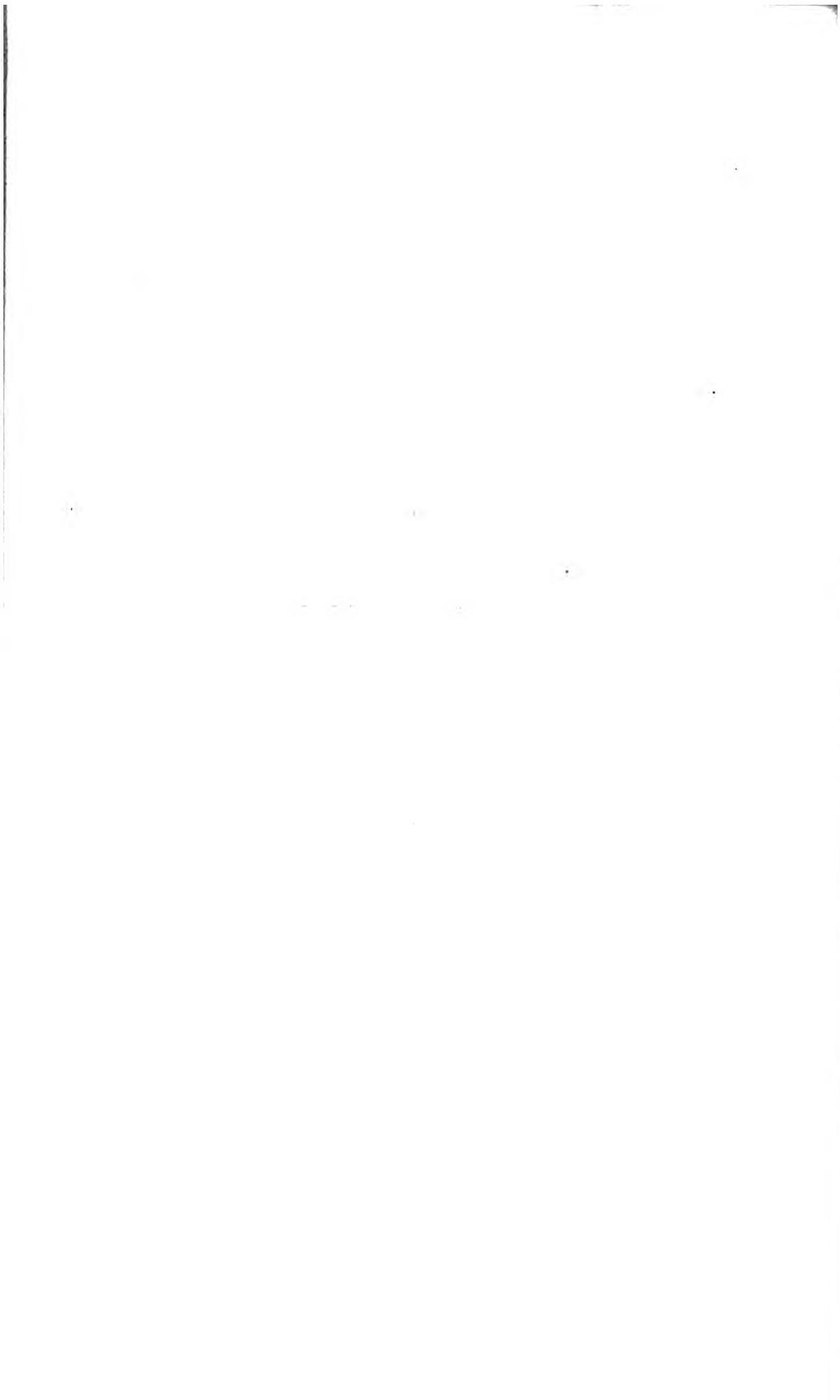
Mes yeux n'ont plus de pleurs, ma voix n'a plus de chant,
Mon cœur désenchanté n'a plus de rêverie ;
Pour tout ce que j'aimais avec idolâtrie,
Il ne me reste plus d'amour ni de penchant.

Une aride douleur ronge et brûle mon âme,
Il n'est rien que j'envie et rien que je réclame,
Mon avenir est mort, le vide est dans mon cœur.

J'offre un corps sans pensée à l'œil qui me contemple ;
Tel sans divinité reste quelque vieux temple,
Telle après le banquet la coupe est sans liqueur.

XXXIV.

CHANT D'HÉLOÏSE.



XXXIV.

CHANT D'HÉLOÏSE.

Comme ce beau nuage à la forme indécise
Qu'un rayon du matin colore et fait rougir,
Mais qui, cédant bientôt au souffle de la brise,
Se dissout dans l'azur où le jour va surgir.

Telle on sent s'élever dans l'âme virginale
Une ardente pensée où l'on pressent le jour,
Rayon mystérieux de cette aube idéale
D'où surgira l'amour.

Sous ce voile divin qui tremble et se soulève
Au souffle de l'amour l'âme a déjà frémi ,
Mais ses purs sentiments ne sont encor qu'un rêve
Qui se montre à demi.

De la terre et du ciel c'est la divine lutte :
L'âme combat l'amour, puis y cède en martyr
Dans un aveu brûlant qui précède sa chute
Et la fait pressentir.

Cette suave ardeur, cette tendresse exquise
Qui se révèle au cœur et se dérobe à l'art,
C'est l'ineffable amour que sentit Héloïse
En voyant Abeilard.

La parole expira sur sa lèvre pudique,
Et son premier aveu ne fut pas prononcé;
Mais de la Sunamite en lisant le cantique,
Dans sa Bible Abeilard trouva ce chant tracé :

« Je t'aime, faible femme,
Je t'aime, tu le vois !
Tu le lis dans mon âme,
Tu le sens dans ma voix !

Et ma lèvre qui tremble ,
Et mes regards baissés ,
Quand nous sommes ensemble ,
Te le disent assez.

J'aime ta tête grave ,
Ton sourire penseur ,
Mais qui devient suave
Quand tu me dis : « Ma sœur ! »

Ton front voilé d'une ombre ,
Tes yeux doux et profonds ,
Ta chevelure sombre
Près de mes cheveux blonds !

Et tes tempes ridées
Que le génie étreint,
Où le sceau des idées
Incessamment s'empreint !

J'aime l'intelligence
De ton esprit moqueur,
Puis ta douce indulgence
Qui rassure mon cœur !

Je t'aime, la pensée
A précédé l'aveu :
Mon âme délaissée
De toi fera son Dieu !

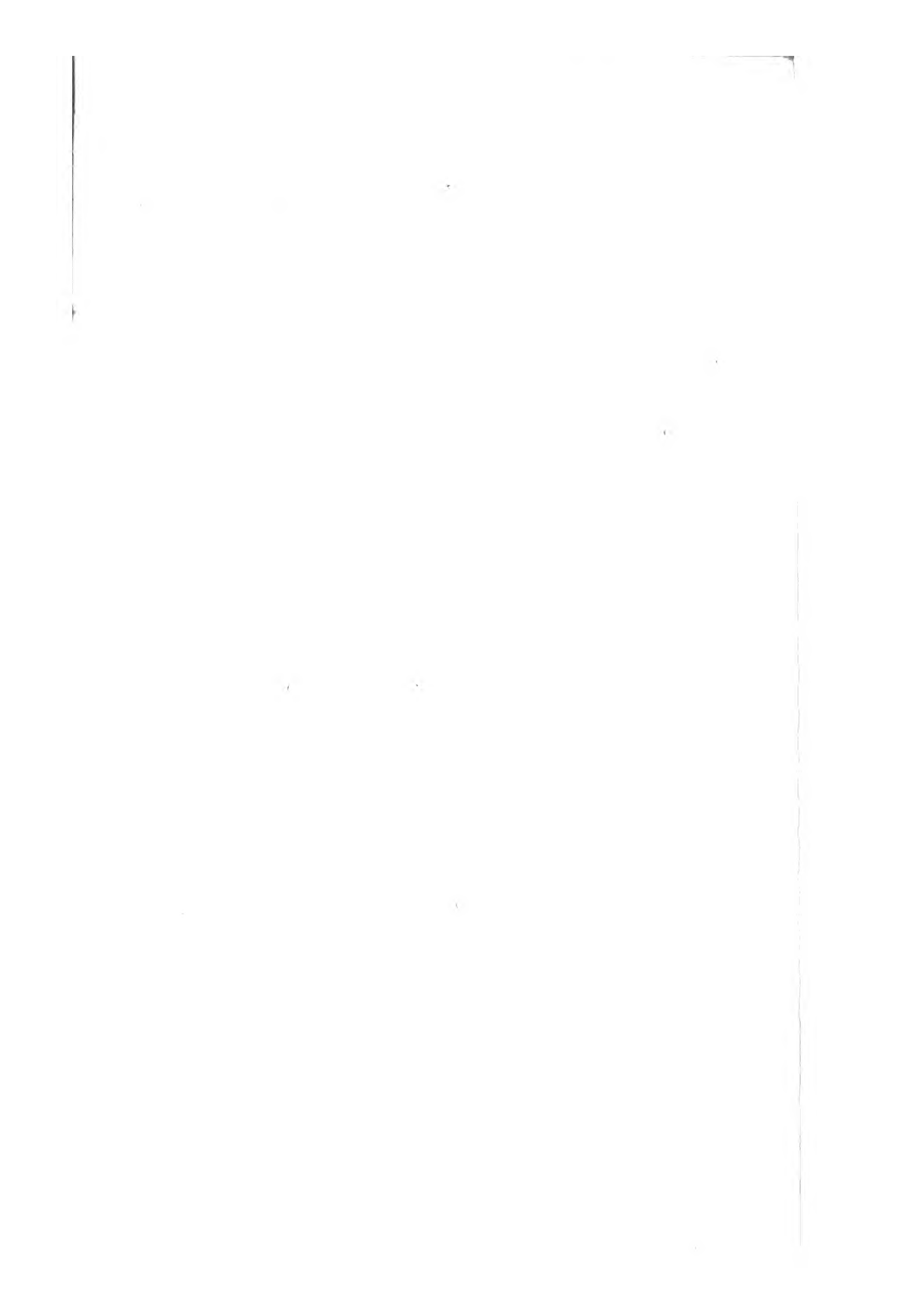
De cet aveu suprême
Ne me punis jamais ,
En m'oubliant moi-même
J'ai dit que je t'aimais ,

Et j'ai pu , faible femme ,
Dans un jour de douleur ,
T'abandonner mon âme :
Mais j'ai gardé l'honneur.

Un regard de tristesse ,
Une larme d'effroi ,
Est la seule caresse
Que tu reçus de moi !

Quand je te vois je tremble ,
Et je demande à Dieu
Que la mort nous rassemble
Dans un dernier adieu !

Je voudrais cesser d'être ,
Car en t'aimant, j'ai foi
De mourir pour renaître
A l'amour avec toi ! »



XXXV.

UNE MATINÉE.

Vertical line on the left side of the page.

Horizontal line at the top right of the page.

Small mark or symbol.

Small mark or symbol.

Small mark or symbol.

Small mark or symbol.

XXXV.

UNE MATINÉE.

Une heure douce est rare ; il nous la faut compter
Lorsque sur notre vie elle vient s'arrêter ;
Ce matin , près de vous , cette heure m'est venue :
Le soleil se baignait dans une blanche nue ,
Et du jardin claustral où nous étions assis
Ses rayons onduleux doraient les murs noircis ;

Les vieux arbres, trempés dans ce feu qui ruisselle,
A chaque feuille verte avaient une étincelle,
Et leur ombre jetait sur l'herbe et sur les fleurs
Les chatoyants reflets d'indicibles couleurs.
Les insectes jouaient dans la lumière molle,
De la mauve sauvage épuisaient la corolle,
Puis se réunissant en léger tourbillon,
Poursuivaient dans l'éther un mobile rayon.
Un air frais tempérerait ce jour chaud de l'automne,
Et courbait sur nos fronts le feuillage en couronne;
De la terre un parfum vivifiant et doux
En montant vers les cieux se répandait sur nous :
Nous rêvions tous les deux; notre âme recueillie
S'enivrait de silence et de mélancolie.
Pour tout bruit, dans ces murs, parvenaient tour à tour
Des voix fraîches d'enfants qui jouaient à l'entour,
Ou les sons de l'airain qui de l'église proche
Comme une voix de Dieu faisaient vibrer la cloche.

Mon cœur a tressailli sous ce glas d'un mourant,
Et je vous ai parlé de ma mère en pleurant ;
Ma mère, providence à mon âme ravie,
Mais qui du haut du ciel veille encor sur ma vie.

Dans votre âme un écho se réveillait alors,
Car votre mère aussi repose au champ des morts ;
Votre pieuse main a fermé sa paupière,
Puis vous avez scellé son cercueil sous la pierre,
Et vous avez senti tous les déchirements
Qui torturent le cœur en de pareils moments.
Ces tristes souvenirs ont sur votre parole
Répandu tout à coup l'onction qui console,
Et lorsque de mes yeux une larme a jailli,
A cet appel du cœur vous n'avez point failli.
Vous avez pris ma main, et, d'une voix émue :
« Oh ! ne maudissons pas un malheur qui remue,

Qui déchire notre âme et la retrempe aussi !
Ah ! ne nous plaignons pas d'avoir souffert ainsi !
M'avez-vous dit.... la vie est pour nous seuls complète ;
Tout vibre dans un cœur d'artiste et de poète ;
Foyer de sentiments que nous savons garder,
La joie et le malheur viennent nous féconder ;
Nos jours d'enivrement ou d'angoisse poignante
Valent mieux qu'une vie insensible et stagnante ;
Oh ! n'enviez jamais ceux qui ne sentent rien !
Après de leur repos la douleur est un bien ;
Faites rentrer l'orgueil dans votre âme abattue ;
Le malheur rend plus fort, mais l'abattement tue ;
Par une illusion dissipez la torpeur ;
Assignez-vous un but , grand, idéal, trompeur,
Qu'importe ! être trompé vaut mieux que ne pas croire ;
Croyez en vous, croyez à l'amour, à la gloire ;
La foi rend plus heureux que l'incrédulité,
Et toute illusion peut-être est vérité !

Il est des sentiments qui repoussent le doute,
Des voix qu'à son insu l'esprit athée écoute;
Un espoir qui renaît alors qu'il est déçu,
C'est de trouver un cœur pour notre cœur conçu,
Qui traîne dans la vie une chaîne semblable
A celle dont le poids nous ronge et nous accable,
Et qui sent tout à coup son fardeau s'alléger
En devinant qu'un autre a su le partager! »

En nous parlant ainsi l'heure s'est écoulée,
Pure comme la nue aux flots du ciel mêlée;
Dans les épanchements d'un intime entretien
J'ai compris votre cœur, vous avez vu le mien,
Sans qu'un coupable mot, un mot dont l'âme pleure,
Ait altéré pour moi le charme de cette heure.

Oh! je n'oublierai pas ce jour plein de douceur
Où vous m'avez parlé comme un frère à sa sœur!



XXXVI.

RAPHAËL ET MICHEL-ANGE.

MÉDITATION.

. Il mio core d'un amoroso velo
Ha ricoperto tutti i pensier mei.

(Sonnet de Raphaël.)

. Un'anima in due corpi fatta eterna
Ambò levando al cielo e con pari ale.

(Sonnet de Michel-Ange.)

XXXVI.

RAPHAËL ET MICHEL-ANGE.

MÉDITATION.

Ainsi que parmi nous un même écho réveille
Les grands noms consacrés de Racine et Corneille,
Ainsi dans l'Italie un culte universel
Auprès de Michel-Ange a placé Raphaël.
Dans la postérité leurs gloires sont unies,
Mais comme leurs destins diffèrent leurs génies ;

L'art les a séparés, et Dieu, quand ils sont nés,
Marqua d'un sceau divers leurs fronts prédestinés.

I.

Doux enfant adoré, Raphaël, au nom d'ange,
Reçut de sa famille un amour sans mélange.
Son génie en naissant sous le toit paternel
Ne fut pas étouffé comme un don criminel :
On fit éclore en lui l'étincelle de flamme
Qu'il apportait du ciel et couvait dans son âme ;
Et comme présentant son sublime avenir,
De sa gloire à l'avance on voulut le bénir.

Créature d'amour ! par un charme suprême
Il touchait tous les cœurs. On l'aimait comme on aime
La fleur qui s'ouvre au ciel et prodigue au hasard
A l'âme son parfum et sa forme au regard :

Ainsi, nature exquise et splendide harmonie ,
Il avait pour charmer la beauté, le génie ;
Et Dieu, mêlant en lui de célestes accords ,
Comme il doua son âme avait doué son corps.

Lorsque l'enfant grandit, quand l'ange devint homme,
Son nom fut proclamé par le peuple de Rome.
Attiré sur ses pas par un charme inconnu,
On allait répétant : « Un dieu nous est venu.
Et par lui l'art chrétien plus beau que l'art antique
Immortalisera la Rome catholique. »

Tandis qu'on le nommait un envoyé des cieux ,
A la gloire il marchait modeste, insoucieux ;
De force et de candeur mystérieux emblème,
Génie irrésistible, il s'ignorait lui-même.
En voyant son œil calme et son front radieux ,
On sentait qu'il créait comme créaient les dieux ,

Sans lutte, sans douleur, sans heures d'amertume ;
Pour lui la gloire était un encens qui parfume ;
Et l'art le caressant comme un fils adoré,
L'embrasa de son feu sans l'avoir dévoré.

On eût dit qu'entr'ouvrant ses voiles
Le ciel s'inclinait à sa loi,
Et faisait passer sur ses toiles
Les grandes scènes de la foi.

Il vit ce que l'âme devine
Quand au monde elle dit adieu ;
Il surprit la Vierge divine
Tenant dans ses bras l'Enfant-Dieu !

Ces purs tableaux de l'Évangile
Si pleins d'innocence et d'amour ;
Cette crèche , touchant asile
Où le Christ a reçu le jour ;

Cette demeure de Marie ,
Humble et chaste comme son cœur ,
Où son époux travaille et prie
Auprès du berceau du Sauveur ;

Cette fuite par Dieu guidée ,
Ces jours de souffrance et d'exil
Où la Vierge de la Judée
Conduit son Fils aux bords du Nil ;

Toute cette histoire sublime
Où s'instruisit l'humanité,
Sous son pinceau qui la ranime
Ressaisit sa divinité.

Dans sa céleste vie il suit le Dieu fait homme
Jusqu'au jour rédempteur où pour nous se consomme
Le drame de la croix ; puis il nous montre encor,
Dans un dernier tableau de ce divin poème,
Le Christ ressuscité qui redevient Dieu même
Se transfigurant au Thabor !

Ce fut là son œuvre suprême ;
L'Homme-Dieu remontant au ciel
Était comme un céleste emblème
Du dernier jour de Raphaël.

Mais il pouvait mourir, sa tâche était remplie ;
Les temples, les palais de toute l'Italie
Devaient porter sa gloire à la postérité,
Et dans le Vatican ses œuvres colossales
Décorant les lambris des dômes et des salles,
En remplissaient l'immensité.

La Bible et l'Évangile inspiraient ses ouvrages ;
De ces livres sacrés nous déroulant les pages,
Il fit dans ses tableaux revivre tour à tour
Les apôtres du Christ, les martyrs, les prophètes,
Du peuple d'Israël les massacres, les fêtes,
Les mystiques scènes d'amour.

L'amour ! ce fut parmi les passions humaines
La seule qu'il connut. Au milieu de leurs haines,

Tandis que ses rivaux s'agitaient, lui vainqueur,
Lui qui sans la chercher trouva la renommée,
Déroba son éclat près d'une femme aimée,
Douce compagne de son cœur.

Celle qui le charma fut une simple fille,
Qui dans l'obscurité, belle sans le savoir,
Partageait les travaux de son humble famille,
Et sur les bords du Tibre allait rêver le soir.

Pauvre âme où l'innocence habite,
Confiante elle se donna,
Aussi chaste que Marguerite
Quand Faust à l'amour l'entraîna.

Sa taille souple et virginale ,
Ses traits si pleins de pureté ,
Rappelaient l'image idéale
Que l'artiste a de la beauté !

C'est par cette grâce divine
Qu'elle captivait Raphaël ,
Et les yeux de la Fornarine
Étaient sa lumière et son ciel !

Un amour sans orgueil, une candeur sereine ,
La firent de son cœur la tendre souveraine :
Les triomphes du monde et les splendeurs de l'art
Valaient-ils son sourire et son touchant regard ?

Dans cette âme à laquelle il pouvait toujours croire
L'artiste déposait le fardeau de sa gloire ;
Son cœur, enveloppé sous un voile amoureux ,
Oubliait l'univers et se sentait heureux ,
Savourant, comme un dieu qu'entoure le mystère,
L'ivresse de l'amour et l'encens de la terre !

Et pour que rien n'altère un aussi beau destin ,
Il meurt le front orné des roses du matin ;
Il meurt jeune et n'ayant accepté de la vie
Que ce qui rend heureux , que ce qui fait envie.
Par la gloire et l'amour à la fois caressé ,
Il meurt comme on s'endort quand le jour est passé.
Avant que la vieillesse à la tombe l'appelle ,
Il vole en souriant vers Dieu qui le rappelle ,
Et son âme sereine , en prenant son essor ,
Dans un tendre sommeil semble flotter encor.

II.

Quand des mains du Très-Haut elle s'est échappée,
L'âme de Michel-Ange autrement fut trempée.
Forte, dès son éveil le malheur la nourrit.
Il connaît au berceau les luttes de l'esprit.
Dédaigné par les siens, enfant rêveur et sombre,
Il se forme lui-même et s'élève dans l'ombre.
Sous le joug paternel son génie opprimé
Se débat et grandit sourdement enflammé ;
Et quand sortant enfin du rêve qui l'embrase
L'heure de l'action succède aux jours d'extase,
Athlète puissamment armé pour le combat,
Nul danger ne l'émeut, nul malheur ne l'abat.
Grandi dans la souffrance et dans la solitude,
Il accepte en héros une vie âpre et rude,

Et l'obstacle est pour lui comme un sublime effort
Qui roidit son courage et qui le rend plus fort !
Vraiment homme, il comprend la dignité de l'homme ;
C'est un de ces esprits qui, dans l'antique Rome ,
Instruisant la jeunesse aux sévères vertus ,
Aurait pris pour exemple ou Caton ou Brutus !

Le grand est l'idéal auquel son âme aspire ;
Dans ses actes, toujours, c'est le grand qui l'inspire.
Florence va périr : lui, son sublime enfant,
Guerrier improvisé, se lève et la défend !
Héroïque ouvrier, lui qui créera Saint-Pierre,
Il mêle, de ses mains, le limon et la pierre,
Et cache, sous un fort qu'on n'a jamais soumis,
Sa ville bien-aimée aux soldats ennemis.

Devant sa glorieuse voie
C'est l'infini qui se déploie ;
Avec Dieu même il veut lutter,
Et dans des œuvres éternelles
Créer avec ses mains mortelles
Ce que Dieu seul peut enfanter.

Esprit rêveur, frère du Dante,
Ame avide, nature ardente,
Pour lui la gloire est sans douceur,
Car ses plus sublimes ouvrages
N'égalent jamais les images
Que poursuit son regard penseur.

Voilà pourquoi son front est sombre,
Il sent qu'il n'a rendu que l'ombre

De cet infini qu'il rêva ;
Sa main puissante s'est lassée ,
Mais au niveau de sa pensée
Jamais l'œuvre ne s'éleva !

Si son âme paraît jalouse ,
C'est que l'art est sa seule épouse
Et ses ouvrages ses enfants ;
Il craint de perdre ce qu'il aime ,
Et que plus heureux que lui-même
Ses rivaux ne soient triomphants.

Pourtant à sa force il dut croire ,
Lorsque , ceint d'une triple gloire ,
Il contempla dans leur splendeur
Trois monuments de son génie

Qui de sa nature infinie
Semblaient révéler la grandeur.

C'est Moïse , luttant encore
Sous le Verbe qui le dévore ,
Et répétant dans Israël
L'écho de cette voix divine
Qui lui dictait sur la colline
Les lois écrites dans le ciel !

C'est cette heure en douleurs féconde
Où sur les ruines du monde
L'ange sonne le jugement ,
Où les morts réduits en poussière
Trouvent en sortant de leur bière
Le pardon ou le châtement !

Immense comme sa pensée ,
C'est cette coupole élancée
Vers les cieux, et qui semble unir
Sur les ailes de la prière
L'homme prosterné dans Saint-Pierre
Au Dieu qui vient de le bénir.

Et quand il a fini ces œuvres immortelles ,
Son génie agrandi déploie encor ses ailes ;
A son propre foyer il semble s'embraser ;
Il va toujours créant sans jamais s'épuiser :
Ce qu'il cherche dans l'art ce n'est que l'art lui-même,
Sans lui rien demander avec amour il l'aime ;
Les louanges du monde expirent sur son seuil ,
Il sent l'enthousiasme et dédaigne l'orgueil ,
Il n'ouvre pas son âme à l'encens de la terre :
C'est plus haut qu'il s'abreuve et qu'il se désaltère ;

Fuyant tout sentiment qui pourrait l'enivrer,
A d'énervants desirs il craint de se livrer;
Et quand il sent l'amour dans toute sa puissance,
C'est un amour divin d'une immortelle essence;
Car cette âme héroïque et pleine de grandeur,
Ne pouvait ressentir qu'une sublime ardeur !

Celle qui sut toucher cette nature austère
Pour le cloître avait fui les grandeurs de la terre.
Descendante des rois, fille des Colonna,
Le monde l'admirait, elle l'abandonna.
D'un époux qu'elle aimait quand la mort la fit veuve,
Son âme alla vers Dieu dans cette grande épreuve.
Elle voua ses jours au service divin;
Mais de l'ange exilé le monde se souvint,
Car elle avait laissé dans toute l'Italie
De ces grands souvenirs que jamais l'on n'oublie.

Jeune et belle, elle avait repoussé l'étranger
En armant ses vassaux à l'heure du danger ;
Puis d'un double laurier ceignant son front pudique,
Muse, elle avait conquis la palme poétique ;
Et lorsque le malheur tout à coup la frappa
Et que son âme en deuil à la gloire échappa,
Dans ce cloître où l'entraîne une douleur profonde
Vittoria toujours est l'idole du monde.

Michel-Ange comprit dans leur sublimité
Sa touchante vertu, sa sévère beauté ;
Vouant son âme entière au culte qu'elle inspire,
A sa sainte amitié chastement il aspire ;
Pour elle à tout desir terrestre il dit adieu ;
Sentiment éthéré qui l'élève vers Dieu,
Sa tendresse devient l'ineffable mélange
De respect et d'amour que l'on accorde à l'ange ;

Et quand sur lui parfois elle arrête ses yeux ,
Pour s'y rejoindre ensemble ils se montrent les cieux .

La première appelée elle l'y fut attendre :
Alors pour la pleurer sa voix devint plus tendre ;
On eût dit qu'il avait , dans des adieux touchants ,
Reçu d'elle sa lyre et l'esprit de ses chants ;
Il sent , dans la douleur dont son âme est saisie ,
A ses lèvres monter des flots de poésie ;
A celle qui l'entend dans un autre univers
Il dit son chaste amour dans la langue des vers ;
Et le monde , attentif aux accents qu'il répète ,
Sur son front pose encor le laurier du poète .

Que lui fait cet éclat , quand ses pures amours ,
Charme de sa vieillesse et de ses sombres jours ,

Remontent vers le ciel, et que, seul sur la terre,
Il porte dans son deuil sa gloire solitaire ?
Ici-bas, du regard il cherche tristement
Son étoile perdue au sein du firmament.
Parfois elle lui jette une lueur subite,
Comme pour lui montrer la sphère qu'elle habite ;
Mais tandis qu'ébloui par ce rayon divin
Au lumineux sillon il se suspend en vain,
L'étoile disparaît, et l'œil de Michel-Ange
Ne trouve qu'en son cœur l'image de son ange.

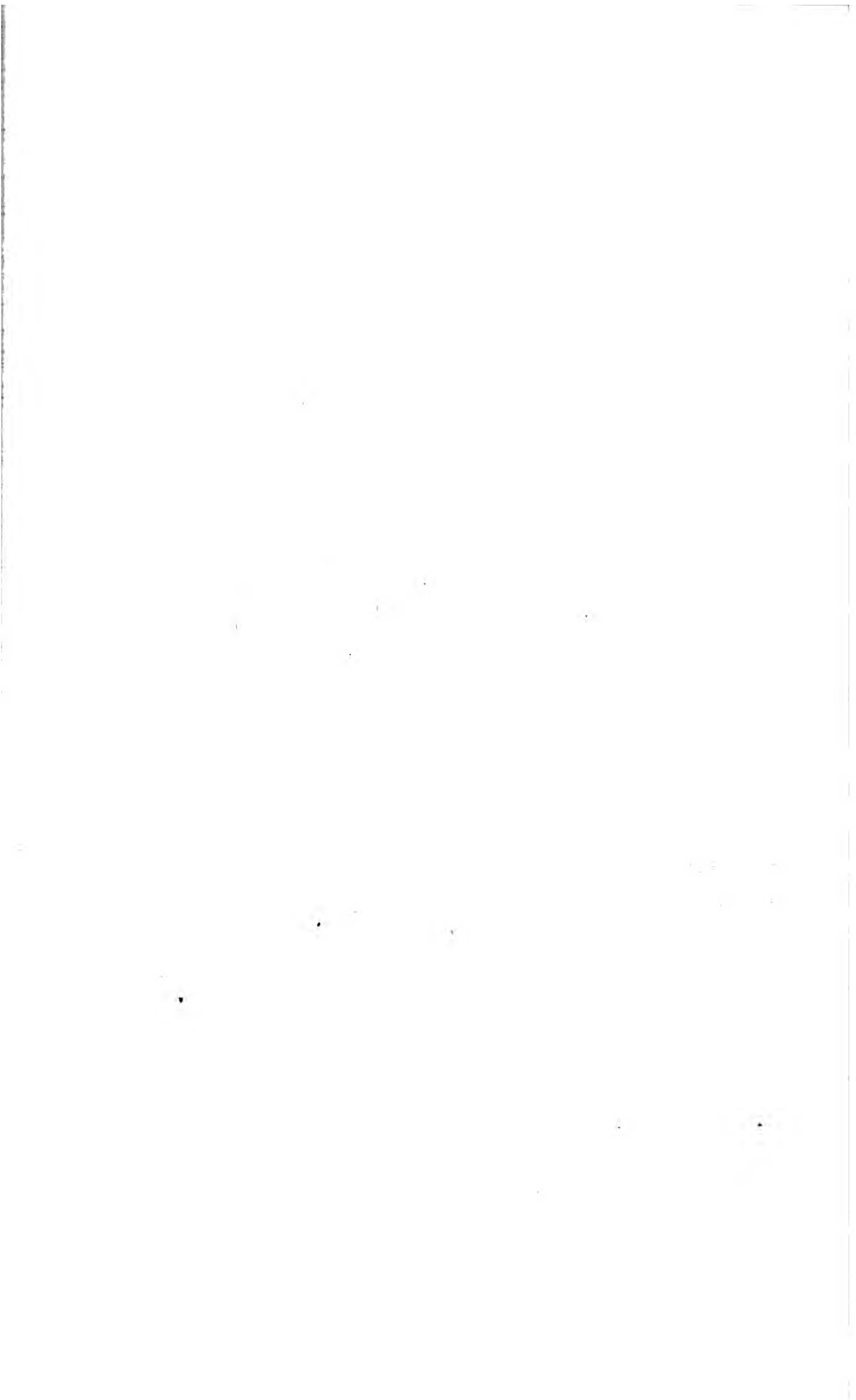
L'heure où prenant l'essor pour remonter vers Dieu,
Lumière de sa vie, elle lui dit adieu,
Sembla lui présager ces jours lents et funèbres
Où son regard se perd à travers les ténèbres,
Et voit cet univers ainsi qu'un astre éteint
S'éclipser à jamais dans la nuit qui l'atteint.

Pour l'artiste mourant que l'art consume encore,
Quand tout s'évanouit, quand tout se décolore,
La mort est sans horreurs et sans obscurité;
C'est un vol vers le ciel d'où jaillit la clarté;
Le Christ, dont tant de fois il retraça l'image,
Vient adoucir pour lui ce douloureux passage;
Son âme radieuse à l'heure du départ
Se déploie; et portant sur son front de vieillard
Un siècle de grandeur, un siècle de souffrance,
Il accepte la mort comme une délivrance.

Paris, novembre 1839.

XXXVII.

A MA MÈRE.



XXXVII.

A MA MÈRE.

Oh! que tu savais bien, toi dont l'âme est au ciel,
Que le fruit de la gloire est un fruit plein de fiel!
Oh! que tu savais bien que, dans ce monde infâme,
Le céleste rayon qui ceint un front de femme,
Hélas! n'attire pas le respect et l'honneur,
Et que pour nous la gloire est le deuil du bonheur!
Ah! que tu disais vrai quand tu disais : Préfère
Une vie écoulee en sa modeste sphère,

A l'éclat de l'orgueil qui brûle, en l'atteignant,
Le cœur qu'il éblouit et qu'il laisse saignant!...
Et moi qui t'écoutais, j'ai pu ne pas te croire!
Tu me donnais l'amour, et j'enviais la gloire!
Oh! je ne savais pas quel amer sentiment
C'était! et j'ai choisi le feu pour élément.

Mais ce n'est plus l'orgueil, une autre voix m'entraîne.
Ma mère, c'est l'honneur qui me pousse à l'arène,
Et qui me fait braver, parmi les combattants,
Le lâche pamphlétaire aux propos insultants;
C'est l'honneur qui me dit qu'au ciel la Providence
Veille sur le travail et sur l'indépendance,
Et que son œil divin accompagne nos pas,
Lorsqu'aux instincts d'en haut nous ne faillissons pas!
J'ai trouvé dans ma route, imprudemment choisie,
Le pain de la pensée et de la poésie;

Et le ciel, en plaçant la lyre dans mes mains,
Ne m'a pas abaissée aux déshonneurs humains.
Pauvre et libre, pour ceux qui donnent l'opulence
Mon vers indépendant a gardé le silence,
Et, dans ce monde impur où le mal est vainqueur,
J'ai marché le front haut, mais le deuil dans le cœur.
Oui, le deuil dans le cœur! et c'est là ma faiblesse;
Le mal, sans me corrompre, est un dard qui me blesse,
Et qui, semblable au doute, en mon âme descend,
A ma foi dans le bien jette une ombre en passant
Et fait pâlir ma lèvre, alors qu'elle prononce
Une prière à Dieu, qui reste sans réponse.
Mais non, Dieu m'a parlé! par ta voix il m'a dit,
Ma mère, qu'ici-bas le poète est maudit,
Et que, semblable au Christ, sur son front qui s'incline
On pose en ricanant la couronne d'épine;
Que tout nom qui s'élève est un nom blasphémé;
Qu'en cessant d'être obscur on cesse d'être aimé;

Que la froide ironie enserre un cœur sublime,
Comme des rocs géants la neige ceint la cime,
Et que même la femme à son pudique front
En attirant la gloire, attire aussi l'affront!
Et pourtant j'espérais qu'une indigence sainte
Dans ce siècle de l'or me ferait une enceinte;
Qu'on n'attaquerait pas comme une œuvre d'orgueil
Mes chants où le malheur a répandu son deuil;
Qu'en lisant mes tourments de femme et de poète
Toute ironique voix demeurerait muette;
J'espérais, dans mes jours de dégoûts et d'ennuis,
Dans l'insomnie ardente où s'écoulaient mes nuits,
Que, quand pieusement ma tâche serait faite,
Après tant de douleurs viendrait un jour de fête.
Et voilà quel espoir me soutenait encor
Dans l'aride travail qui me donne un peu d'or;
Et quand j'avais gagné le pain de la journée,
J'oubliais en chantant ma rude destinée,

Comme le moissonneur berce par ses chansons
Les fatigants labeurs des brûlantes moissons !

Dans un de ces instants où tout chante en notre âme,
Où la pensée humaine a des ailes de flamme,
Où, dégageant nos vœux du monde où nous souffrons,
Le souffle inspirateur fait rayonner nos fronts,
J'ai créé, dans la nuit, quand le cœur seul tressaille,
L'hymne patriotique aux grandeurs de Versaille,
Et mes chants, inspirés par la croyance et l'art,
Au monde indifférent sont allés au hasard !
Mais Dieu qui savait seul mon intime souffrance
Me donna la couronne ainsi qu'une espérance ;
Alors je répétai, dans mon bonheur d'enfant,
Les vers improvisés de mon chant triomphant.
Je rêvais dans mon âme, où la joie était née,
Après mes jours amers une heureuse journée !

Poétique oasis où je pusse m'asseoir,
Splendide souvenir qui brillât jusqu'au soir !
Que le songe était beau ! comme aux fêtes antiques,
On couronnait mon front de lauriers poétiques ;
Et le peuple, que j'aime, à mon chant suspendu,
S'écriait : « Tu souffris, et ce bonheur t'est dû ! »
Ce ne fut pas ainsi : dans nos temps d'ironie,
Toute espérance ment, toute joie est ternie ;
Les fêtes de l'esprit et les fêtes du cœur
Pour l'homme ne sont plus qu'un spectacle moqueur.
En posant le laurier sur le front d'une femme,
Froidement à l'éloge on mêle l'épigramme ;
On brille en déchirant, et l'esprit satisfait,
Frondeur insoucieux, rit du mal qu'il a fait !

Mais le sarcasme est doux à côté de l'injure.

Le critique impuissant aiguisé sa morsure,

Il ne juge pas l'œuvre, il la profane et ment.
Ennemi sans valeur, il frappe lâchement.
Sûr de l'impunité, son courage s'anime;
Il attaque une femme, et garde l'anonyme.
Hypocrite, il se pose en austère censeur;
Il cite faussement, et trompe le lecteur;
Avec cynisme il fait l'ignoble parodie
D'une image d'hymen pudiquement hardie;
Et quand il fait monter la rougeur sur le front,
De sa pensée impure il nous jette l'affront.
Puis, de la liberté souillant la sainte cause,
En patriote ardent il se métamorphose!
A nous qui n'avons pas d'encens pour le pouvoir,
Mais qui l'applaudissons quand il fait son devoir,
A nous qu'on ne voit pas, malgré notre indigence,
Aux aumônes de cour vendre l'intelligence,
A nous!... au nom du peuple, il jette le dédain
Que l'impur Montagnard jetait au Girondin.

Courage, accomplissez une aussi noble tâche ;
Outragez une femme et posez-vous en lâche :
Celle que vous frappez dans son isolement
Ne se mêlera plus à vos bruits d'un moment.
Elle ira, poursuivant sa route accoutumée,
Vers ceux qui l'ont comprise et dont elle est aimée !
Libre et fière toujours, jusqu'au seuil du tombeau,
Sans qu'ici-bas son âme ait laissé de lambeau,
Elle ira, soutenant la lutte commencée,
Et vivant noblement du fruit de sa pensée !
Ceux qui gardent encor de généreux penchants,
Pour soutenir sa vie accueilleront ses chants ;
Travaillant et priant, comme dit l'Évangile,
Elle n'envira plus une gloire fragile ;
Car, pour sa pauvre vie où manque le bonheur,
La prière est la joie, et le travail, l'honneur !

XXXVIII.

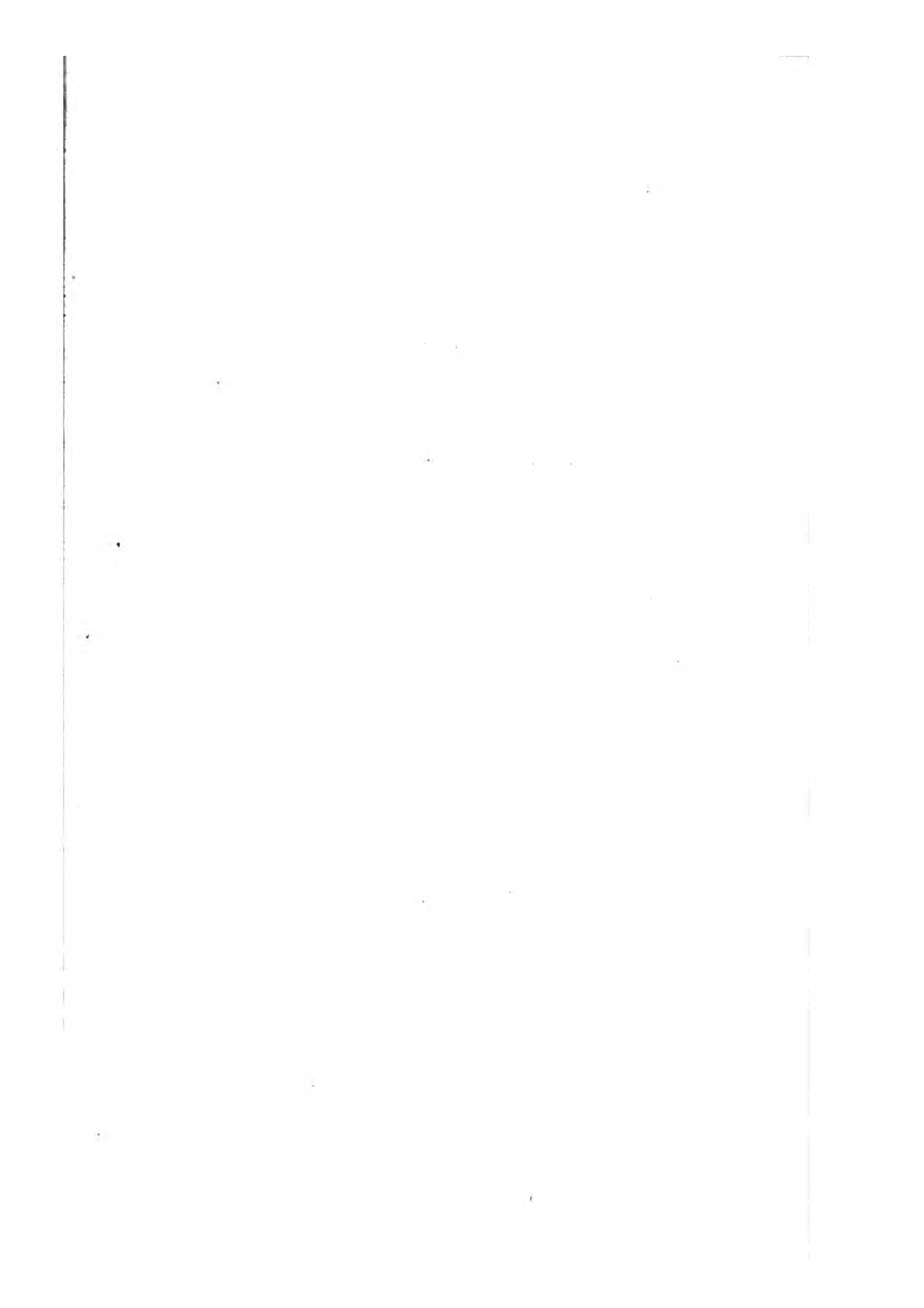
LE MUSÉE DE VERSAILLES.

POÈME

Couronné par l'Académie Française,

EN SA SÉANCE DU 30 MAI 1839.

Versailles, c'est le Panthéon!



XXXVIII.

LE MUSÉE DE VERSAILLES.

POÈME.

Comme aujourd'hui les peuples luttent
Contre les rois qui leur disputent
Le pouvoir et la liberté,
Contre les seigneurs et les princes,
Tyrans des fiefs et des provinces,
Les rois longtemps avaient lutté ;

Jusqu'au jour où, dans sa faiblesse,
On vit se courber la noblesse
Sous le bras fort de Richelieu;
Et la royauté, fière idole,
S'élever comme le symbole
Du pouvoir incarné de Dieu.

Louis Quatorze, roi suprême,
Se revêtit de cet emblème,
En s'écriant : « L'État, c'est moi !
« Et la France qui me contemple,
« Comme à Dieu l'on bâtit un temple,
« Doit bâtir un temple à son roi ! »

Il dit, et Versailles s'élève
Ainsi que le palais d'un rêve

Réalisé par l'art humain ;
Villa royale aux champs éclose,
Cygne qui près des eaux repose
Sous les grands arbres du chemin.

Monument magique et sublime
Où le marbre assoupli s'anime,
Où la mosaïque s'étend ;
Où, dans les glaces de Venise,
Les chefs-d'œuvre qu'on divinise
Se doublent en se reflétant ;

Où l'art prodigue sa féerie,
Où la peinture se marie
Aux frontons sculptés des parois ;
Où l'or et l'émail étincellent,

Où les richesses s'amoncellent
Pour orner le palais des rois.

Et quand elle a reçu la vie,
Ainsi qu'une vierge ravie
Qui se penche vers son miroir,
Versailles la belle se mire
Aux flots des bassins de porphyre
Qui se dérident pour la voir.

Comme un voile qui la protège,
Elle entoure son front de neige
Des ombres d'un vaste jardin,
Où les bois montent en arcades,
Où l'onde retombe en cascades,
Où l'art nous a rendu l'Éden.

Puis, ainsi qu'une heureuse épouse
Qui, loin d'une foule jalouse,
Au bien-aimé seul se fait voir,
Devant son roi, la tête haute,
Elle s'écrie : « Entrez, mon hôte,
« Entrez, je puis vous recevoir ! »

Qui dira les splendeurs de la nuit nuptiale
Où s'unit le monarque à sa villa royale ?
Qui dira son orgueil et son ravissement
En embrassant de l'œil l'immense monument ?
Comme un rayon d'amour fait vivre un cœur de femme,
Il fit vivre ce corps dont il devenait l'âme !...
Et quand sa volonté l'eut tiré du néant,
D'un souffle il anima tout ce palais géant.
Il se sentit plus grand des grandeurs de Versailles.
Il se crut presque un dieu dans ces vastes murailles ;

Et seul, de tant d'éclat le principe et le but,
Il vit ce qu'il pouvait, et la royauté fut !

Elle fut forte, elle fut belle,
Pleine de sève et de verdure ;
Proclamant sa gloire immortelle,
L'amour, le génie, autour d'elle
Se pressèrent avec ardeur.

Son auréole fut complète ;
Elle ceignit tous les lauriers ;
Les arts couronnèrent sa tête ;
Elle eut la palme du poète,
Elle eut la palme des guerriers.

Souveraine absolue et fière
Courbant les fronts et les esprits,
Elle concentrait la lumière,
Et du fond de son sanctuaire
Commandait au peuple surpris.

Entre le peuple et la puissance
C'était le lien protecteur
Que ce foyer d'intelligence
Versant la gloire sur la France
Du haut du front dominateur.

Et le peuple écoutait l'oracle,
Heureux d'obéir à sa loi,
Fier de cette ère de miracle....
Ce fut un sublime spectacle
Que ce grand siècle du grand roi!

Versaille avait par sa féerie
Endormi le peuple au forum ;
Seul but de son idolâtrie,
Versaille était de la patrie
Le magique Palladium.

Et la France à genoux, dans sa foi populaire,
De son roi fit un dieu digne du sanctuaire.
Mais quand le peuple eut vu la vieillesse et la mort
Faire trembler le sceptre au bras jadis si fort,
Courber ce front superbe oint par Dieu du saint chrême,
Il douta de ses rois, et crut plus en lui-même.
Voyant mourir celui qui semblait immortel,
L'idole étant tombée, il mesura l'autel ;
Il le trouva trop grand pour ceux qui succédèrent ;
Le peuple devint fort et les rois lui cédèrent !...

Mais lui-même il est pris de vertige et d'erreur ;
On voit la liberté s'enfuir à sa fureur ;
Reine sans diadème et femme désolée,
Entre ses bras sanglants Versaille est violée.
En vain pour échapper à ses jaloux penchants
Elle s'était cachée entre les bois des champs,
Il vint, il la trouva sous son vêtement d'ombre ;
Elle entendit monter sa voix sinistre et sombre,
Sur ses marbres si blancs ses pas lourds retentir....
Alors, sous les traits purs d'une reine martyr,
Symbole gracieux de son mourant génie,
Plus sacrée et plus belle en ce jour d'agonie,
Versailles fut au peuple implorant sa pitié ;
Mais le peuple rugit, et la brisa du pié !
Et son flux grossissant se répandit avide
Dans l'immense palais qu'il laissa morne et vide !...

Comme on ne peut remplir le lit
D'un fleuve à la source épuisée,
Depuis ce jour rien ne remplit
Ce temple à l'idole brisée.

Des ombres erraient en pleurant,
La nuit, dans les salles désertes,
Et les portes restaient ouvertes
Attendant un hôte assez grand !

Aucune tête couronnée,
Aucun tribun, dans son orgueil,
De la demeure profanée
N'osait inaugurer le seuil.

Quand il ceignit le diadème
Que Charlemagne avait porté ,
Du temple des rois dévasté
Napoléon n'osa lui-même
Devenir la divinité !

Mais on vit aux trois jours de gloire et de colère
La France proclamer un prince populaire :
Roi par nos mains, il sut, mieux que les autres rois,
Quels hôtes convenaient pour repeupler Versailles ;
Il comprit qu'il fallait des héros à la taille
De ces murs de géant , et fit un noble choix !

Jusqu'à nous, d'âge en âge explorant nos annales,
Il sut vous découvrir, gloires nationales !
Il prit ce qui fut grand dans chaque siècle éteint ;
De tous nos héros morts nous rendant l'effigie,

L'art vint à sa pensée ajouter sa magie ;
Il fit justice à tous, et le peuple l'obtint !

Dans ce palais le peuple eut une large place ;
En égal désormais il put voir face à face
Ces rois que si longtemps il regarda d'en bas ;
 Car il avait aussi ses gloires ,
 Ses triomphes et ses victoires
 Dans les arts et dans les combats.

Aussi, ce fut un jour de fête universelle
Que le jour où s'ouvrit la Versailles nouvelle ;
Quand, pour inaugurer sa résurrection ,
La foule se pressa, fière, heureuse, attendrie :
Elle applaudit son chef en fêtant la patrie,
Car le monarque avait compris la nation.

Louis Quatorze , au temps d'ivresse
Des grandes fêtes de sa cour,
N'eut jamais un jour d'allégresse
Qui fût comparable à ce jour.

L'éclat de sa magnificence
Était pour lui seul.... mais ici ,
Oh ! c'était bien toute la France
Qui disait à son roi : « Merci ! »

« Merci ! » dans leur brève parole
S'écriaient ces fiers vétérans
Que Bonaparte , au pont d'Arcole ,
Vit s'élançer aux premiers rangs.

« Merci, d'avoir mis sur ces toiles
Notre chef et nos bataillons!
Il fut l'astre et nous les étoiles;
A côté de lui nous brillons! »

Et le marin, l'âme attendrie,
Disait : « Merci!... voilà Jean-Bart!
Dans les gloires de la patrie
Nous avons aussi notre part. »

En s'inclinant devant la toge
Des d'Aguesseau, des Lamoignon,
« Merci, » répétait pour éloge
Le magistrat, fier de leur nom.

« Merci, s'écriait le poète,
Corneille et Molière sont là....
Et, si leur laurier ceint ma tête,
L'avenir un jour m'y verra ! »

Et l'orateur, d'une voix forte,
Disait : « Merci !... Ce sera beau
D'inscrire le nom que je porte
Près du grand nom de Mirabeau ! »

« Merci ! répétait chaque artiste,
La gloire sauve de l'oubli,
Et dans cette fête où j'assiste,
Sont Lebrun, Puget et Lulli ! »

Devant La Vallière et Fontange
La jeune femme, d'un regard,
Disait : « Merci ! leurs formes d'ange
Nous furent transmises par l'art ;

Oh ! ces morts n'ont rien de funèbre,
Je voudrais une tombe ici ;
Puisque la beauté rend célèbre,
Je puis le devenir aussi. »

Et la foule enivrée, ardente, enthousiaste,
Débordait frémissante en ce palais si vaste,
L'enlaçait tout entier de ses réseaux mouvants,
Et, semblable à la mer, roulait ses flots vivants.

Elle se répandait dans chaque galerie,
Redisant les grands noms que garde la patrie,
Voyant revivre encor les héros qu'elle aima
Sur la toile et le marbre où l'art les anima.
Devant tous ces tableaux de gloire et de conquêtes
S'agitait le roulis de ces milliers de têtes;
Et toujours les regards trouvaient un aliment,
Et la foule avançait dans le ravissement.
Mais quand elle parvint au milieu de ces reines,
Belles sur leur cercueil et dans la mort sereines,
Résistant tout à coup au flot qui l'apporta,
Par un instinct du cœur la foule s'arrêta....
Parmi tous ces héros dont Versaille est peuplée,
Elle avait découvert la vierge immaculée
Qui ravit la victoire à l'Anglais triomphant,
Et délivra la France avec un bras d'enfant.

C'était une blanche statue,
Vierge guerrière revêtue
De l'armure des anciens rois :
Fille pudique au front céleste,
A l'œil fier, au souris modeste,
Femme, héros, tout à la fois!

Il fallait plus qu'un grand artiste
Pour la rendre ainsi calme et triste,
Accomplissant l'ordre de Dieu ;
Il fallait l'art et la croyance :
L'âme d'une fille de France
A réuni ce double feu.

Et de ses mains s'est échappée
Jeanne d'Arc pressant son épée

Sur son cœur virginal et fort ,
Qui sous la voix de Dieu tressaille ,
Mais qui sait au champ de bataille ,
Intrépide , braver la mort.

Celle qui nous rendit , sous cette forme pure ,
Le symbole divin d'une double nature ,
De force et de candeur mélange harmonieux ,
Hélas!... ange exilé , poétique mystère ,
Toucha du bout de l'aile aux choses de la terre ,
Et s'en revint aux cieux !

On dit que dans son vol , ainsi qu'une colombe ,
Son âme erre la nuit près de ces marbres blancs ,
Et que , pour l'escorter , se levant de leur tombe ,
Les reines , nobles sœurs , la suivent à pas lents.

Elle s'arrête au fond de cette galerie
Où veille Jeanne d'Arc avec recueillement,
Et l'on entend alors comme une ombre qui prie
Répéter faiblement :

« O mon œuvre d'amour! ô ma sœur bien-aimée,
« Mon cœur te devina quand mes mains t'ont formée!
« J'ai su te reconnaître en approchant des cieux;
« Tu te penchais vers moi pour calmer ma souffrance,
« Et ta voix me disait, quand je pleurais la France :
« Viens, on retrouve ici ce qu'on aima le mieux! »

Et la vierge guerrière, agitant son armure,
Se penche et lui répond par un pieux murmure :
Et la fille des rois, dans son ravissement,
Entoure de ses bras cette image chérie,

Et de son blanc linceul forme une draperie
A leur groupe charmant.

Puis, tour à tour, glissent près d'elles
Toutes ces ombres immortelles
Qui se réveillent chaque nuit;
Et, dans Versailles qui s'anime,
Commence une fête sublime
Dont nul vivant n'entend le bruit.

Sortant radieux des ténèbres,
Ceux qui furent grands et célèbres
Dans tous les temps, dans tous les lieux,
A cette heure qui les rassemble
Viennent s'entretenir ensemble
De leurs souvenirs glorieux.

Ils parlent la langue immortelle
Qu'un monde inconnu nous révèle
Lorsqu'à la vie on dit adieu ;
Parole où la pensée est reine ,
Que jamais nulle oreille humaine
N'entendit, et qui vient de Dieu :

Dans cette langue, tout mystère
Qui resta voilé sur la terre
Éclate lucide et profond :
Et par ce verbe prononcée,
La plus insondable pensée
Est une eau dont on voit le fond.

Du sentiment et du génie
Pour eux la sphère est infinie ;

Ils jouissent, nous pressentons!...
Et pour leur nature d'élite
L'intelligence est sans limite;
Ils savent, et nous, nous doutons!...

Amour, gloire, fécondes flammes,
Baptême où s'épurent les âmes
Durant leur exil douloureux,
Tous ces grands rêves d'une vie
Qui s'éteignit inassouvie,
Ils les réalisent entre eux.

Mais à nous qui plions sous le travail de vivre
Pourquoi Dieu cacha-t-il le verbe de ce livre?

Pourquoi n'avons-nous pas de ces fêtes du cœur,
Où ceux que nous aimons comprennent toute chose,
Où l'âme unie à l'âme avec foi se repose ;
Hélas ! pourquoi du bien le mal est-il vainqueur ?

C'est qu'en ces sphères de merveilles
Avant que nous puissions errer,
Il faut nous briser dans les veilles,
Il faut souffrir, il faut pleurer !

Il faut que l'âme se retrempe
Dans le malheur, et que le sang
Soit l'huile qui brûle à la lampe
Que cache en soi l'être pensant !...

Il faut que la pauvreté creuse
Notre poitrine, et que nos fronts
Portent l'empreinte douloureuse
De tous les maux que nous souffrons !

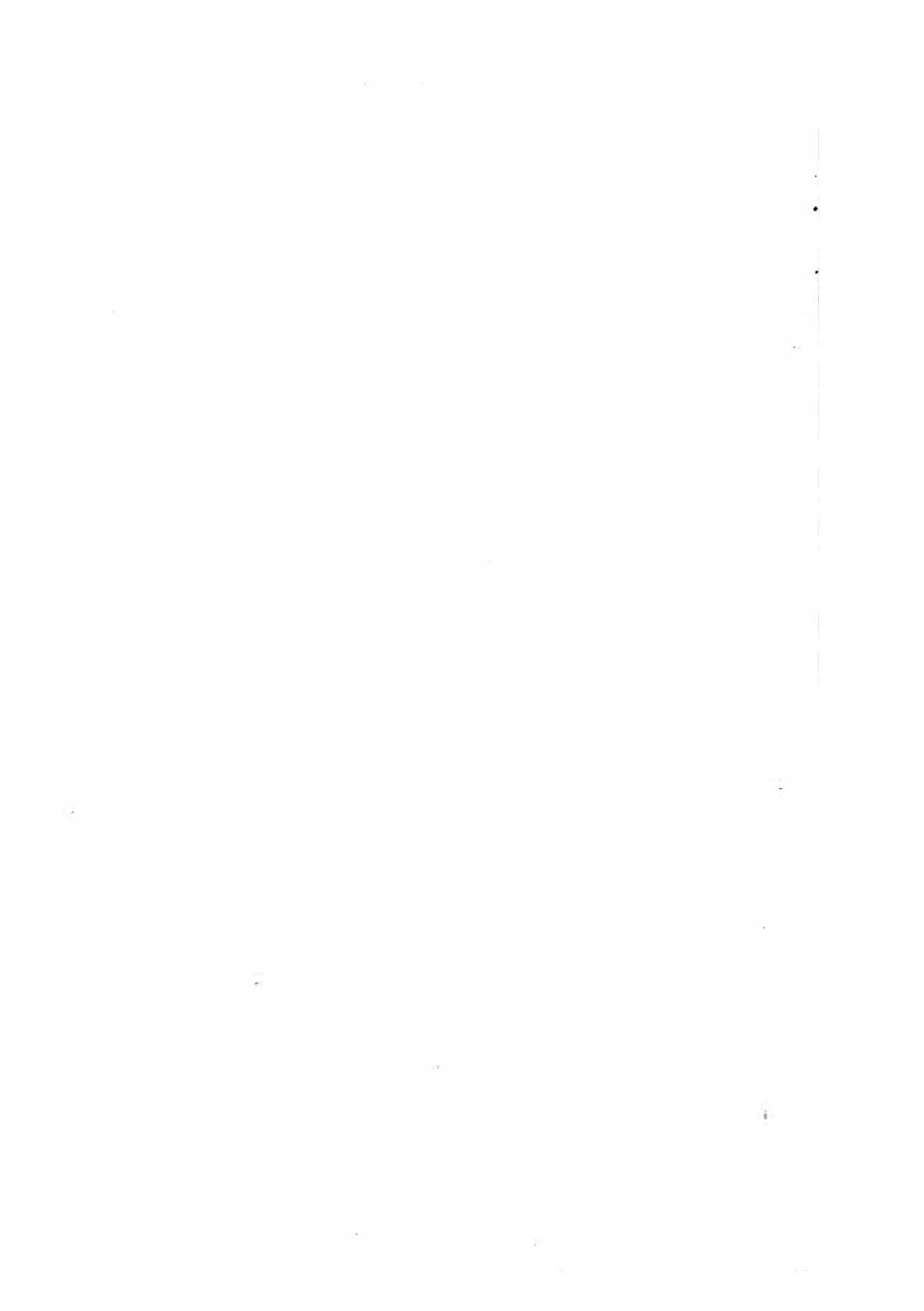
Il faut que dans la solitude
Nos pleurs viennent nous assouvir ;
Car la gloire est un sentier rude
Que triste et seul on doit gravir.

Alors, peut-être, après la couronne d'épine ,
Resplendira pour nous l'auréole divine :
Quand nous reposerons enfin dans le cercueil ,
Peut-être obtiendrons-nous, parmi ces grandes ombres,
Une heure radieuse après nos heures sombres ,
Une heure où nos douleurs deviendront de l'orgueil ?

Courage donc, jeunes athlètes ;
A la foudre exposons nos têtes !...
Des morts obscurs se souvient-on ?
Il faut d'illustres funérailles
Pour avoir sa place à Versailles :
Versailles, c'est le Panthéon !

XXXIX.

PLUS DE VERS.



XXXIX.

PLUS DE VERS.

Non , plus de vers, jamais ; ce monde où tout s'altère,
Ma muse , a fait pâlir ton front pudique et saint ,
Ton aile s'est brisée en touchant à la terre :
Comme un oiseau blessé cache-toi dans mon sein.

Non, plus de vers, jamais, car les vers sont des larmes
Qui brûlent en tombant le cœur qui les forma,
Et les indifférents ne trouvent pas de charmes
A savoir de ce cœur qu'il souffrit, qu'il aima.

Vous qui venez sourire et pleurer dans mon livre,
Illusions d'un jour, beaux rêves que j'aimais,
A ce monde étranger en tremblant je vous livre,
Et je vous dis adieu ! Non, plus de vers, jamais !

FIN.

TABLE.

TABLE.

Penserosa	Page	1
Gros et Léopold Robert		7
Paris		19
Dolorès		27
Mastrillo		35
A M. E. Delacroix		43
Hermione		51
Souvenir de Servanne		61
Madeline		69
Les Sorcières de Macbeth		75
La voix d'une Mère		85
Ecce Homo		91
A madame Lebrun		99
Cécile		109
Les Orphelins de Palerme		125
Le Fruit de la Pensée		131
Jalousie		137

Le Liseron.....	Page 141
Aix.....	147
Fragments du Songe d'une nuit d'Été.....	155
Blanca.....	169
Constance.....	175
A M. Maindron.....	187
Imitation libre d'une scène de Faust.....	195
L'Indienne.....	203
Corinne à Oswald.....	209
Imitation de Moore.....	217
Perdita.....	223
Chant d'Ahasvérus.....	235
Ma Mère, la veille de sa mort.....	241
Oh! si tu le voulais!.....	253
Fragments de la Tempête.....	259
Sonnet.....	291
Chant d'Héloïse.....	295
Une Matinée.....	305
Raphaël et Michel-Ange.....	313
A ma Mère.....	337
Le Musée de Versailles.....	347
Plus de vers.....	375

FIN DE LA TABLE.

61626774

